



**Clémentine
PORTIER-KALTENBACH**

*Un mot,
un destin*

**Dans l'intimité
des femmes célèbres**

*Elizabeth II, Marilyn Monroe,
Marie-Antoinette,
Sissi, Camille Claudel*

Albin Michel ■

Clémentine Portier-Kaltenbach

UN MOT,
UN DESTIN

Dans l'intimité des femmes célèbres

Albin Michel

© Éditions Albin Michel, 2020

ISBN : 978-2-226-45256-6

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

À Emmanuel

INTRODUCTION

« Chaque femme contient un secret. »

Antoine de Saint-Exupéry

S'il fallait associer un mot précis à Diane de Poitiers (1500-1566), grande figure féminine de la Renaissance, favorite du roi Henri II et rivale de la reine Catherine de Médicis, quel serait-il ? Le mot « fidélité » peut-être ? Après tout, ne réussit-elle pas dans sa vie amoureuse le double prodige d'aimer avec sincérité et bonheur un époux de quarante ans son aîné, Louis de Brézé, grand-sénéchal de Normandie et, à la mort de celui-ci, de se faire aimer par un souverain de vingt ans plus jeune qu'elle ? La chose est absolument unique dans notre histoire où les favorites royales ont toujours été bien plus jeunes que les souverains dont elles furent les maîtresses. Ainsi, Charles VII avait vingt ans de plus qu'Agnès Sorel, et Henri IV quarante-deux ans de plus que son ultime favorite, Charlotte de Montmorency.

Il est vrai que Diane était très belle. Les portraits et sculptures qui y en ont été conservés campent une femme au corps parfait, au teint lumineux, aux yeux bleus magnifiques ! Tous les poètes qui l'ont côtoyée, Pierre de Ronsard, Joachim Du Bellay ou Clément Marot, ont vanté sa beauté. Peut-être son hygiène de vie, particulièrement moderne pour l'époque, y fut-elle pour quelque chose ? Elle avait en effet pour habitude de se coucher de bonne heure et de se lever à six heures du matin ; elle prenait alors un bain bien glacé, puis chevauchait longuement dans les bois. Au retour, collation frugale, puis sieste réparatrice. Sommeil, sobriété et exercice... un « régime de sportive », dirait-on de nos jours.

Allons-nous pour autant associer Diane de Poitiers à l'idée d'hygiène de vie, en rappelant au passage que le mot « hygiène » vient du grec *hugieinon*, qui a aussi donné son nom à Hygie, la déesse de la Propreté, fille d'Asclépios, dieu de la Médecine ? Pas davantage ! Car ce serait oublier qu'en plus des bains froids et des chevauchées matinales, Diane de Poitiers comptait aussi sur toutes sortes de lotions pour ralentir les effets du temps : elle utilisait notamment un « tonique » appelé « eau de pigeon » à base de plantes, de vin blanc et de chair de pigeon broyée. Pour le corps, elle se frictionnait à l'essence de rose et de romarin, et pour garder ses mains blanches, elle les badigeonnait d'une décoction de feuilles de bouleau. « Lotion » ou « jouvence », seraient-ils des mots plus adaptés qu'« hygiène » ou « fidélité » ?

En cherchant dans ce registre, nous approchons du but car Diane était si préoccupée par son apparence qu'en plus des lotions qu'elle utilisait, elle buvait quotidiennement une potion à base de poudre d'or (ou sels aurifères), supposée lui conserver une éternelle jeunesse. Un élixir apparemment efficace, puisque le chroniqueur Brantôme, qui lui rendit visite à l'été 1565, quelques mois avant sa mort le 26 avril 1566, la trouva aussi belle et fraîche que lorsqu'elle avait trente ans. Elle en avait alors soixante-cinq !

En 2008, en présence de l'auteure de ces lignes, le docteur Charlier, médecin légiste et anatomopathologiste, a procédé à l'exhumation de Diane, inhumée sommairement derrière la petite église d'Anet, en Eure-et-Loir, après que son magnifique tombeau avait été profané sous la Révolution. Le praticien s'est livré à une analyse des ossements afin d'y trouver les particules d'or confirmant qu'il s'agissait bien des restes de Diane. Son examen a révélé que les ossements contenaient une quantité d'or cinq cents fois supérieure à la normale. Autant dire qu'en fait de lui conserver une éternelle jeunesse, la coûteuse potion qu'absorbait jour après jour la favorite royale lui endommageait inexorablement les reins... Convierait-il de ravalier la coquette à cette cruelle réalité en lui épingleant le mot « rognons » ?

Décidément, non ! Pour qualifier une favorite qui usa de tous les expédients possibles afin de rester jeune et plaire à son amant, le mot choisi ne sera ni « fidélité », ni « hygiène », ni « élixir », ni « jouvence », ni « sels d'or », et encore moins, « rognons », mais plutôt... « cougar » ! Diane de Poitiers, femme cougar de la Renaissance, maîtresse inquiète qui s'empoisonna sottement les sangs pour plaire à un homme qui l'aimait plus que tout et lui aurait bien volontiers donné tout l'or du monde pour qu'elle-même s'épargnât d'en ingurgiter !

Avec Diane, ce sont quatre-vingt-douze femmes célèbres qui, dans les pages qui suivent, vont être associées à un mot mûrement réfléchi. Dénicher LE terme qui symbolise le mieux chacune d'elles, choisir de lier chacune à un mot-clé donnant sur elle un éclairage inédit, tel est l'objectif de ce livre.

Comme extraits d'un journal intime, les mots vont se succéder, permettant de sortir de l'oubli les prouesses de certaines de ces femmes ou d'entrer dans leur jardin secret. Pour la plupart, ce sont des mots familiers, comme la mule pour la reine Catherine de Médicis, la macreuse pour Madame de Pompadour, le musc pour Joséphine de Beauharnais ou le chloroforme pour la reine Victoria.

Accoler un terme particulier à chaque femme est aussi l'occasion de découvrir ou redécouvrir des mots rares. Ainsi, saviez-vous que Marie-Antoinette souffrait d'alopecie (perte de cheveux), Adèle Hugo, d'érotomanie (conviction obsessionnelle d'être aimée), la reine d'Angleterre Marie Tudor, de pseudocyesis (grossesse nerveuse) et la princesse Margaret d'Angleterre, de dipsomanie – autrement dit, elle noyait son chagrin dans l'alcool ? On croisera aussi dans ces pages Marie de Médicis collectionnant les bézoards, Anne d'Autriche, les clystères ; on fera la connaissance d'une surprenante Élisabeth I^{re} travaillant ses gammes au virginal, et d'une Clara Schumann s'échinant, entre deux grossesses, à perfectionner son rubato !

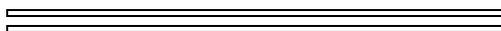
Plus douloureusement, on découvrira que les femmes évoquées ici ont bien souvent été hantées et portées dans leur engagement féministe par

quelque brûlant secret : qu'elles aient été abusées, enfants, par un proche, battues par leur mari ; qu'elles aient dû cacher leurs préférences sexuelles en des temps où la société n'était pas encore prête à les accepter ; ou qu'elles aient dû se battre contre vents et marées pour aller au bout de leur vocation, quand l'époque prétendait les assigner au seul rôle de mère... D'une manière générale, chaque femme présente dans ce livre a dû s'imposer dans un monde d'hommes, faire ses preuves malgré les bâtons dans les roues et les préjugés, et avoir une énergie et une volonté à déplacer les montagnes.

Chacune à sa façon et dans son domaine, elles ont toutes manifesté un courage, une opiniâtreté et une dignité hors du commun. En pensant à elles, un mot s'impose à l'auteure de ces lignes avec force : « gratitude » !

Ouvrons à présent le journal intime de ces grandes dames en rendant à chacune un mot, un destin...

REINES,
PRINCESSES ET FAVORITES



AGNÈS SOREL

(vers 1422-1450)

Téton

Un quadragénaire marié à une grenouille de bénitier, laide à faire peur et quelque peu flapie par treize accouchements successifs, rencontre une éblouissante jeune femme de vingt et un ans. Que diable va-t-il se passer ? Point n'est besoin d'être grand clerc pour le deviner : l'homme mûr se métamorphose en adolescent énamouré et couvre de mots doux, de fleurs et de présents la donzelle dont il s'est entiché. Comme c'est original !

Sauf que le quadra en question est le roi de France Charles VII qui, par la grâce des hauts faits de Jeanne d'Arc, a pu troquer le sobriquet de « Petit Roi de Bourges » contre le surnom plus glorieux de « Charles le Victorieux » et se sent désormais plein d'allant, d'assurance et de désir. La bigote évoquée plus haut est son épouse, Marie d'Anjou, reine irréprochable, effacée et docile, et la demoiselle dont le roi s'amourache n'est autre que la belle Agnès Sorel. Il faut dire qu'elle est splendide ! Hypersensuelle, elle a un charme et une plastique exceptionnels : teint marmoréen, front immense, yeux en amandes, sourcils soigneusement épilés, cheveux très blonds et taille de guêpe.

Pour mieux exposer à la convoitise masculine des épaules et surtout des seins qu'elle sait fort jolis, elle renonce aux voiles, jusqu'alors en vogue, et lance la mode du décolleté. Et pour que sa jolie poitrine passe à la postérité,

elle pousse même la provocation jusqu'à se faire immortaliser par le peintre Jean Fouquet en Vierge à l'Enfant, le sein nourricier offert au nouveau-né.

Dans une autre toile du même artiste, Agnès pose seule. De sa robe noire subtilement délacée jaillit un appétissant téton. Tout cela n'est que « ribaudise et dissolution », s'indigne le chroniqueur Georges Chastelain ! Charles VII, qui n'envisage pas une minute de résister à la tentation, n'en a cure. Il fait même de sa maîtresse l'une des suivantes de la reine, lui offre des milliers d'écus de bijoux, dont le premier diamant taillé connu à ce jour, et lui fait aussi cadeau, dans le bois de Vincennes, du château de Beauté-sur-Marne auquel Agnès devra son surnom de « Dame de Beauté ». Pour la première fois dans l'histoire de France, une maîtresse royale occupe au grand jour la place officielle de favorite, ce qui constitue un scandale aussi ahurissant qu'inédit. Faisant fi de la désapprobation générale, Charles et Agnès vivront cinq années de bonheur, jusqu'à la mort mystérieuse de la jeune femme à Jumièges, le 9 février 1450, à l'âge de vingt-huit ans.

Il y a quelques années, lorsque des scientifiques ont reconstitué le visage d'Agnès à partir de son crâne, ils ont pu établir qu'elle avait une déviation de la cloison nasale vers la droite. Et après, me direz-vous ? Eh bien, la demoiselle avait peut-être les plus jolis seins du monde, mais selon toute probabilité... elle ronflait !

MARIE TUDOR

(1516-1558)

Pseudocyesis

Derrière ce terme compliqué, créé de toutes pièces en 1923 par le médecin anglais John Mason Good à partir des mots grecs *pseudēs*, « faux », et *kuesis*, « conception », se cache une pathologie mystérieuse et fascinante que nous connaissons mieux sous le nom de « grossesse nerveuse » ou « grossesse fantôme ».

La femme qui en souffre présente tous les symptômes de la grossesse : absence de règles, ventre gonflé, seins douloureux, nausées et prise de poids. Tout y est sauf l'essentiel : le fœtus ! La reine d'Angleterre Marie Tudor eut le malheur de connaître par deux fois cette infortune.

Depuis l'enfance, Marie a toujours été souffreteuse. À la puberté, ses menstruations sont irrégulières et elle traverse des épisodes dépressifs. Il est vrai que sa situation familiale est douloureuse : non seulement Henri VIII, son père, l'a séparée de sa mère adorée, Catherine d'Aragon, et lui interdit de la voir, mais, de plus, quand il se remarie avec Anne Boleyn, il déclare Marie illégitime et fait d'elle la dame d'honneur, autant dire la servante, de sa demi-sœur Élisabeth. Même quand sa mère sera mourante, Marie ne sera pas autorisée à se rendre auprès d'elle ; elle en restera inconsolable.

Fille de roi, elle n'est pas maîtresse de son destin, elle n'est qu'un pion. On concocte dans son dos d'innombrables projets de mariage qui ne verront

pas le jour. Le temps passe, et lorsque, enfin, elle succède à son père sur le trône d'Angleterre, elle n'est toujours pas mariée.

Finalement, le 25 juillet 1554, à l'âge de trente-huit ans – un âge canonique pour l'époque –, elle épouse le prince Philippe d'Espagne, fils du grand Charles Quint. Ils se rencontrent pour la première fois deux jours avant de se marier et conversent en latin et en français, Philippe ne parlant pas un mot d'anglais. Qu'importe, on ne leur demande pas de s'aimer ; leur mariage est avant tout politique. Il n'y a pas de temps à perdre pour engendrer un héritier, afin que jamais Élisabeth, la demi-sœur protestante de Marie, ne puisse accéder au trône. Avoir un enfant... La chose tourne à l'obsession ; et c'est d'ailleurs la particularité d'une grossesse nerveuse : elle se manifeste aussi bien chez la femme obsédée par un désir d'enfants que par celle qui est terrifiée à l'idée d'en avoir.

À partir de septembre 1554, Marie cesse d'avoir ses règles ; toute la Cour la croit enceinte. En novembre, l'envoyé de Charles Quint écrit à son roi qu'elle a un gros ventre et que ses robes lui sont trop petites. Mais cinq mois plus tard, alors que l'Europe entière croit l'accouchement imminent, rien ne se passe. En mai, dans une lettre qu'il adresse à Maximilien d'Autriche, Philippe écrit que cette grossesse est une vaste blague. Il a raison : en juillet, les symptômes de la grossesse finissent par disparaître. C'est raté pour cette fois ! Et pour la suivante, puisque Marie fait une seconde grossesse nerveuse quelques mois avant sa mort, survenue le 17 novembre 1558, à l'âge de quarante-deux ans.

De nos jours, les médecins pensent que Marie Tudor souffrait probablement d'un cancer de l'utérus, ce qui pourrait expliquer qu'elle ait présenté les symptômes d'une grossesse.

Par un étrange coup du destin, Élisabeth I^{re}, qui lui succédera, n'aura pas d'enfants elle non plus. Ce n'est donc pas comme mères que ces deux demi-sœurs passeront finalement à la postérité, mais pour avoir été les deux premières reines de l'histoire de l'Angleterre.

CATHERINE DE MÉDICIS

(1519-1589)

Mule

Mariée depuis dix ans à Henri, second fils du roi de France François I^{er}, Catherine de Médicis ne parvient pas à avoir d'enfants. À la Cour, où l'on considère que la stérilité est une honte et une malédiction, on rit sous cape. Mais, au lendemain du 10 août 1536, jour où le dauphin François, fils aîné du roi, trouve prématurément la mort à l'âge de dix-huit ans, nul ne songe plus à railler Catherine, désormais destinée à devenir reine de France. Une reine stérile ? Cela ne se peut ! Aussi la jeune femme vit-elle dans la hantise de la répudiation.

À une époque où la médecine est encore balbutiante, teintée d'astrologie et où l'on ne comprend pas grand-chose aux mécanismes de la procréation, la question de la stérilité fait l'objet d'une misogynie et d'une superstition incroyables. Infertilité et malformations sont forcément imputables aux femmes. On dispose d'ailleurs d'une méthode infaillible pour le prouver : la dame doit s'asseoir au-dessus d'une bassine d'eau bouillante où infusent des herbes aromatiques, et si son haleine ne sent rien, c'est que l'ensemble de son corps est « bouché ». Chacun sait par ailleurs que faire l'amour debout provoque des éblouissements et des rhumatismes, et que le faire assis donne naissance à des nains bossus et stupides ! Quoi qu'il en soit, pour Catherine, l'absence d'enfant tourne à l'obsession. Comme Henri est affecté d'une distorsion du sexe appelée « hypospadias » (malformation de l'urètre

empêchant la « semence delphinale d'arriver à bon port »), on admettait volontiers jusqu'alors qu'il puisse avoir une petite part dans l'infertilité de la reine. Mais, en 1538, il devient l'heureux père d'une petite Diane, dont la mère est sa maîtresse italienne, Filippa Duci.

Puisque le voilà père, Catherine se pense la seule coupable. Ne sachant plus à quel saint se vouer, elle consulte des mages, ingurgite force breuvages et décoctions aussi bizarroïdes qu'infectes, s'applique sur le ventre des cataplasmes nauséabonds à base de purée de vers de terre, de bois de cerf pilé et de bouse de vache, et boit de grandes rasades d'urine de mule. Pourquoi l'urine de mule ? Pardi, chacun sait que le mal doit être combattu par le mal ! C'est même l'une des règles les plus élémentaires de la médecine du temps. Or, la mule n'est-elle pas, elle aussi, stérile ? En revanche, interdiction formelle pour la dame en mal d'enfants de chevaucher à dos de mule, car, alors, la stérilité de la monture se communiquerait immanquablement à sa cavalière ! Fort heureusement, devant l'inefficacité de ces remèdes de cheval, le bon sens va finir par l'emporter. Catherine et Henri consultent Jean Fernel, praticien renommé de l'université de Paris, qui leur enseigne pour leurs ébats certaine gymnastique acrobatique de nature à surmonter la particularité physiologique du dauphin de France.

Dans les quinze ans qui suivront, Catherine aura dix enfants !

ÉLISABETH I^{re} D'ANGLETERRE

(1533-1603)

Virginal

Dernier souverain de la lignée Tudor, probablement stérile et pour cette raison même jamais mariée, Élisabeth I^{re} d'Angleterre est entrée dans l'histoire affublée du qualificatif de « Reine vierge ». Cependant ce n'est pas la question de sa virginité qui nous intéresse ici, mais sa pratique du « virginal », instrument de musique de la famille des clavecins dont la postérité a retenu qu'elle en jouait à ravir. Certes, le nom même de « virginal » pourrait avoir un lien avec le mot « vierge » (*virgin*, en anglais), car ce sont surtout les jeunes filles qui en jouaient ; mais le terme vient plus sûrement de *virga*, mot désignant la réglette de bois à laquelle sont fixées les pièces servant à pincer les cordes de l'instrument.

C'est indéniablement de son père Henri VIII qu'Élisabeth tient ses dispositions pour la musique, car ce souverain passionné de musique joue aussi bien de la flûte et du luth que du virginal, de l'orgue et de l'épinette. Il aime pousser la chansonnette et compose même des ballades dont plusieurs sont parvenues jusqu'à nous. Ses deux filles, Marie Tudor et sa demi-sœur cadette Élisabeth, apprennent donc toutes petites à jouer du virginal, instrument qui va devenir ce qu'il y a de mieux dans les salons du XVII^e siècle. Toute demeure aristocratique et bourgeoise se doit d'en posséder un, d'en faire enseigner la pratique à la jeune fille de la maison et de

commander un portrait de la jeune fille devant son virginal. L'instrument est partout ! Au moment du grand incendie de Londres de 1666, le célèbre mémorialiste Samuel Pepys, témoin de l'événement, observe qu'au nombre des barques chargées de meubles fuyant le sinistre par la Tamise, une sur trois contient un virginal.

Marie Stuart, reine d'Écosse, cousine d'Élisabeth, jouait elle aussi du virginal. On connaît la rivalité qui opposa les deux femmes. Élisabeth était fort jalouse de Marie réputée être l'une des plus belles femmes de son temps. Non contente d'être plus belle, se pouvait-il qu'elle jouât mieux du virginal ? Grave question qui taraudait Élisabeth tout autant que les considérations dynastiques et religieuses. Un diplomate écossais qui vint à la cour d'Angleterre en tant qu'ambassadeur de Marie Stuart, Sir James Melville, confirme dans ses Mémoires que la reine s'inquiétait fort de savoir qui, d'elle ou de sa cousine Marie, était l'interprète la plus accomplie. Melville raconte la petite mise en scène à laquelle il eut droit. On lui fit parcourir un méandre de corridors, puis, dissimulé derrière un rideau, écouter Élisabeth dont il eut tout loisir de constater l'indéniable virtuosité. Soudain, elle se retourna et fit mine d'avoir été surprise. Il fut précisé à Melville que la reine ne jouait jamais en public, mais uniquement seule, pour apaiser sa mélancolie. Il avait donc bénéficié ce jour-là d'un privilège que seule la jalousie de la reine avait pu susciter.

Le virginal d'Élisabeth a été conservé, il est exposé de nos jours au Victoria and Albert Museum de Londres. En le regardant, on ne peut s'empêcher d'imaginer la Reine vierge, retranchée dans son cabinet secret, tirant de cet instrument les sonorités les plus harmonieuses avant de se rendre à son Conseil pour exiger... la tête de sa cousine Marie !

MARIE STUART

(1542-1587)

Cryptographie

Retenue prisonnière dix-sept longues années dans divers manoirs anglais par sa cousine la reine Élisabeth I^{re}, Marie Stuart, naguère reine d'Écosse, est ensuite enfermée fin 1585 au château de Chartley, dans le Staffordshire. Les deux reines correspondent à fleurets mouchetés depuis des années, Marie feignant la soumission, tandis qu'Élisabeth se méfie au plus haut point de sa captive. Elle sait que certains de ses sujets sont prêts à tout pour la faire évader et l'installer sur son trône, et que France et Espagne seraient disposées à soutenir de loin toute initiative qui, favorisant l'avènement d'une reine catholique, ramènerait l'Angleterre dans le giron de Rome. Plus que jamais, Marie Stuart doit être surveillée de près. Chartley Hall est donc mis sous étroite surveillance, Marie est privée de tout contact avec l'extérieur et rien n'entre ou ne sort qui ne soit soigneusement fouillé.

Pour communiquer avec ses partisans, elle va devoir ruser. Elle apprend à utiliser la cryptographie. Du grec ancien *kruptos*, « caché », et *graphein*, « écrire », c'est une technique d'écriture en langage chiffré ou codé permettant de transmettre des messages incompréhensibles pour qui ne dispose pas du code requis. Persuadée d'être protégée par ce stratagème, la reine d'Écosse va échanger de nombreuses missives avec Sir Anthony Babington, le jeune aristocrate catholique qui a pris la tête de la conspiration visant à la délivrer. Un dénommé Gilbert Gifford fait office de « facteur » : il

confie les messages au brasseur qui livre la bière au château. Emballés dans une poche de cuir et cachés dans la bonde creuse de l'un des tonneaux, ils sont récupérés par un valet de Marie Stuart. Les réponses parviennent à Babington par le même biais.

Par malheur pour les conjurés, Gifford est en réalité un agent double au service de Sir Francis Walsingham, premier secrétaire de la reine Élisabeth ; et si Marie Stuart a été transférée à Charley, c'est justement parce que Gifford est originaire des environs et qu'il y connaît du monde. Tous les messages qu'il confie au brasseur sont d'abord présentés à Walsingham. Walsingham a créé à Londres une « école du chiffre » et s'est offert les services du meilleur cryptanalyste d'Europe, Thomas Phelippes. Pour lui, décoder le « chiffre » utilisé par Marie Stuart et Babington n'est qu'une simple formalité. Le 17 juillet 1586, dans une lettre très mal cryptée, Marie approuve le meurtre de sa cousine et donne des conseils aux conspirateurs. Elle vient de signer son arrêt de mort ! Le 15 août, Babington et ses six complices sont arrêtés ; leur exécution, le 20 septembre, atteindra un sommet dans l'horreur. Quant à Marie Stuart, déclarée suspecte dans ce complot, elle est exécutée six mois plus tard, le 8 février 1587, au château de Fotheringhay.

Devenu roi d'Angleterre, son fils Jacques VI la fera inhumer à quelques mètres d'Élisabeth I^{re} à l'abbaye de Westminster. Cette fois, pas de cryptographie, tout est parfaitement clair : il s'agit d'adresser à son peuple, catholiques et protestants, un message de réconciliation et de paix.

LEONORA DORI

(1570 ?-1617)

Balourde

Au palais Pitti, demeure florentine où elle séjourne, la petite Marie de Médicis est triste à fendre l'âme. Son enfance est un cimetière. En l'espace d'une dizaine d'années à peine, elle a perdu sa mère, Jeanne d'Autriche, son père, le grand-duc de Toscane, et deux de ses frères et sœurs. Éléonore, sa sœur aînée, a survécu, mais elle a quitté le palais pour épouser le duc de Mantoue. Afin de distraire l'orpheline de sa solitude et de sa mélancolie, on lui donne pour compagne de jeu la fille de sa nourrice, la petite Dianora Dori, de quatre ans son aînée.

Marie décide de la baptiser Leonora. N'a-t-elle pas tout pouvoir sur elle ? N'est-elle pas sa maîtresse ? Mais, bien vite, la relation s'inverse : Leonora devient la grande sœur de substitution de Marie, sa seule amie, sa confidente, et bientôt son maître à penser. Faible, molle, velléitaire, et donc éminemment influençable, Marie est bientôt tout à fait incapable de prendre la moindre décision sans l'aval de Leonora. Si elle n'est pas encore mariée à vingt-cinq ans, chose ahurissante pour son âge et pour l'époque, c'est que son mentor lui a formellement déconseillé certains soupirants. Marie dépend d'elle affectivement et lui obéit au doigt et à l'œil.

Contrairement à sa « maîtresse », la demoiselle de compagnie ne manque ni d'esprit ni de volonté. En 1600, avant de gagner la France où Marie doit rejoindre son mari, le roi Henri IV, Leonora se fait adopter par un certain

seigneur Galigai, histoire d'arriver à Paris nanti d'un blason. C'est donc sous le sobriquet de « Galigai » que la cour de France va faire sa connaissance et raillera bientôt sous cape sa puissante influence sur Marie. Au cours du voyage, Leonora s'est entichée de Concino Concini qui, pour être apparenté aux nobles comtes de La Penna, n'en est pas moins un escroc au petit pied ayant déjà fréquenté les prisons italiennes.

Aveuglée par la cour empressée de cet enjôleur (dont seule l'influence dont elle jouit auprès de la nouvelle reine motive le subit intérêt), Leonora s'est mis en tête de l'épouser. Refus catégorique d'Henri IV. Rendue hystérique par cette déconvenue, Leonora fait à Marie une scène d'anthologie qui va se solder, comme toujours, par une capitulation en rase campagne de son aboulique sœur de lait. Chose à peine croyable, la première scène de ménage des souverains aura donc porté sur la question du mariage d'une fille de menuisier avec un croupier véreux ! De guerre lasse, Henri cède aux adjurations de sa femme, à la condition expresse que le couple infernal quitte la France après le mariage. Peine perdue ! Marie ne peut pas se passer de sa confidente. Elle dote richement les Concini, fait de Leonora sa coiffeuse puis, contre l'avis du roi, sa dame d'atours à qui elle attribue au Louvre un appartement magnifique situé au-dessus de sa propre chambre. Le mariage a lieu le 12 juillet 1601 à Saint-Germain-en-Laye. En butte aux scènes de jalousie de sa jeune épouse, que justifient ses nombreuses infidélités, Henri IV accepte à contrecœur d'être le parrain du premier-né des Concini.

Mais le pire reste à venir. À la mort d'Henri IV, assassiné le 14 mai 1610, Marie devient régente. Chaque jour, Leonora se rend auprès d'elle et, deux heures durant, lui indique la conduite à tenir. Si quiconque pouvait encore en douter, la chose est désormais parfaitement claire : la vraie reine de France, c'est Leonora ! Peu lui importe qu'on la haïsse, que ses ennemis la traitent d'« hystérique », de « vilaine », de « méchante diablesse », de « sorcière » ou de « naine noire, avec des yeux sinistres comme des charbons d'enfer », selon les termes de l'historien Jules Michelet. Richissimes et tout-puissants, son

mari et elle-même font la pluie et le beau temps au royaume de France. En novembre 1613, elle obtient de Marie que son époux soit élevé à la dignité de maréchal de France, alors qu'il n'a jamais mis les pieds sur un champ de bataille. Elle-même devient marquise d'Ancre.

Mais cet âge d'or n'aura qu'un temps. Excédé par les humiliations répétées que lui ont infligées les favoris de sa mère, alors que, majeur depuis trois ans, il devrait déjà régner seul, le jeune Louis XIII fait assassiner Concini par ses courtisans à l'entrée du palais du Louvre, le 24 avril 1617. Arrêtée, emprisonnée, condamnée pour sorcellerie, la Galigai est exécutée le 8 juillet suivant, place de l'Hôtel-de-Ville, alors place de Grève. Selon une légende tenace, quelques minutes avant sa mort, au magistrat l'adjurant d'avouer par quel pouvoir magique elle s'était emparée de l'esprit de la reine, elle aurait lancé avec morgue : « Par le pouvoir qu'une femme habile et résolue exerce sur une balourde. »

MARIE DE MÉDICIS

(1575-1642)

Bézoard

Richelieu est constamment malade. Quand il ne souffre pas de migraine, d'anxiété ou d'insomnie, ce sont des hémorroïdes qui lui empoisonnent la vie ! Compatissante, la reine Marie de Médicis lui fait porter son bézoard personnel. De tous les remèdes connus, n'est-ce pas le plus efficace ?

En ce tout début du XVII^e siècle, on croit que les pierres de bézoard (du mot persan *padzahr* signifiant « chasse-poison ») neutralisent venins et poisons et expulsent de l'organisme toutes les matières ou humeurs morbides qui l'encombrent, y compris la mélancolie ! Or, entre son fils Louis XIII et le cardinal de Richelieu, Marie de Médicis est justement entourée de deux grands dépressifs à la santé fragile. Une petite pincée de poudre de bézoard matin, midi et soir ne peut pas leur faire de mal !

Alors que le bézoard, dit aussi « pierre de fiel », n'est qu'une concrétion pierreuse formée dans l'estomac ou le rein de certains animaux, comme les chèvres ou les antilopes, on pense à l'époque qu'il est la larme d'un animal fabuleux, mi-chèvre, mi-cerf, appelé « tragélaphe ». Paré de toutes les vertus, le bézoard est le remède de bonne femme incontournable de la Renaissance (par « bonne femme », il faut comprendre *bona fama*, c'est-à-dire « de bonne réputation »). À l'instar des potions à base de poudre de corne de rhinocéros ou de licorne, un remède à base de poudre de bézoard est considéré comme un présent tout aussi précieux qu'un bijou ou une pièce

d'argenterie. Cela guérit tout, aussi sûrement que la poudre de corail blanc soigne la peste, soulage les maux de dents et éloigne les démons. Quand les souverains européens s'adressent des cadeaux, les pierres précieuses, la vaisselle d'or, les étoffes, les porcelaines et les lames de Tolède voisinent toujours avec les bézoards. Ainsi, le roi Philippe II d'Espagne offre à sa future belle-fille mille perles, deux cents paires de gants, deux cents épées, deux cents paires de pantoufles et... trois cents pierres de bézoard !

Alors que sous la Renaissance les orfèvres les plus réputés montaient des bézoards sur or filigrané ou sur argent, l'objet, de nos jours, a perdu non seulement de sa superbe, mais aussi de sa poésie. Là où jadis on parlait « larmes de tragélaphe », on parlera désormais « phytobézoards » (formés de débris végétaux), « trichobézoards » (formés de poils accumulés par le léchage), ou même « lactobézoards » (constitués de lait caillé). Cela fait déjà moins rêver !

Si vous voulez voir à quoi ressemble un bézoard, le musée de l'École vétérinaire de Maisons-Alfort (Val-de-Marne) en expose de toutes les couleurs et de toutes les tailles. Mon coup de cœur ? Les microbézoards de bovidé, autrement dit, des perles... de vache ! On ne rit pas. Marie de Médicis, toute reine de France qu'elle était, se serait battue pour en posséder !

CATHERINE BELLIER

(1614-1689)

Clystère

« Nul homme n'est un héros pour son valet de chambre »... La phrase est de Voltaire ! Il est vrai que valets et femmes de chambre ne peuvent rien ignorer des petites misères, défauts physiques, manies et maux inavouables de ceux qu'ils servent. Ainsi en est-il de Catherine Bellier, chambrière d'Anne d'Autriche, reine et régente de France. Si Catherine connaît l'intimité de la reine dans ses moindres « recoins », c'est parce que c'est elle qui lui administre ses clystères. De quoi s'agit-il ? Pour ceux qui n'auraient jamais vu aucune pièce de Molière, un clystère est une espèce de grosse seringue en étain que l'on utilise pour administrer des lavements par le fondement. Car la médecine balbutiante du XVII^e siècle, au grand dam de ses contemporains, ne connaît que deux grands remèdes tenus pour souverains, et prescrits quelle que soit la maladie : la saignée et le lavement !

Bon, mais où donc veut-on en venir avec Catherine Bellier, Anne d'Autriche et ses clystères ? Au fait qu'à quarante ans passés, Catherine, dite « Cateau la Borgnesse », a la réputation d'avoir la cuisse un peu légère. Saint-Simon la qualifie pudiquement de « plus que galante », quand d'autres mémorialistes la décrivent comme « borgne, laide et lubrique ». Pour Anne d'Autriche, qui souhaite s'assurer que son grand ado de fils manifestera plus d'intérêt pour les dames que ne le fit son père, le défunt roi Louis XIII, Cateau est la candidate idéale à la charge de « déniaiseuse ».

Mission cruciale ! Louis n'a pas seize ans. Pour ce dépuçelage accompli par raison d'État, Catherine Bellier va être récompensée au-delà de toute espérance. Son mari, autrefois vendeur de rubans au Palais-Royal, obtient la charge de conseiller du roi et reçoit le titre de baron de Beauvais. Quant à la toute nouvelle baronne, la reine, mais aussi Fouquet font sa fortune, et lorsqu'elle entreprend d'embellir la demeure qu'elle vient d'acquérir, non seulement elle est autorisée à utiliser des pierres du chantier du Louvre, contre l'avis de Mazarin, mais on lui offre pour ce faire les services de Lepautre, grand architecte du roi. C'est enfin depuis le balcon de son hôtel particulier (68, rue François-Miron) que la reine et Mazarin assisteront à l'entrée triomphale dans Paris de Louis XIV et de sa jeune épouse Marie-Thérèse. L'histoire de Cateau la Borgnesse est celle d'une magistrale « promotion canapé », comme il en existe dans notre histoire quelques exemples croquignolets.

De nos jours, au 68 de la rue François-Miron, le souvenir de Cateau est évoqué par une corniche où des têtes de bélier, allusion à son patronyme, alternent avec des têtes de lion. Un mascarone représente une femme assez laide. Sans doute Cateau ? On regrette un peu l'absence ici de quelque maxime latine bien sentie, en hommage aux dépuçelages et clystères royaux... quelque chose comme *Ad augusta per angusta*, « Jusqu'à la gloire par des voies étroites » !

LES SŒURS MAILLY-NESLE

(nées entre 1710 et 1717, décédées entre
1741 et 1799)

Queue leu leu

Cinq sœurs sont dans un château. À l'exception d'une seule d'entre elles, toutes vont devenir les maîtresses de Louis XV. On imagine l'ambiance des déjeuners dominicaux chez ces demoiselles !

Des cinq sœurs Mailly-Nesle, nées entre 1710 et 1717, c'est Louise, la sœur aînée dont le mariage n'est pas très heureux, qui ouvre le bal en entamant en 1733 une liaison de plusieurs années avec le roi. Isolée à la Cour, elle fait venir auprès d'elle sa sœur Pauline (numéro deux) pour lui tenir compagnie. Plus jeune et plus attrayante qu'elle, Pauline remplace Louise dans le lit de Louis XV à partir de 1740, mais accepte de la garder auprès d'elle à Versailles. Le roi est très attaché à Pauline qui, hélas, bientôt enceinte de ses œuvres, meurt en couches le 9 septembre 1741. En passant de vie à trépas, elle a tout de même donné naissance à un joli garçon joufflu qui ressemble en tout point à son père, ce qui lui vaudra à la Cour le surnom de « Demi-Louis ». En ville aussi, le bon peuple se gausse et les libelles vont bon train qui s'interrogent sur la gloutonnerie sensuelle du roi et son goût pour les fratries : « L'une est presque en oubli, l'autre presque en poussière, la troisième est en pied. La quatrième attend, pour faire une place à la dernière. Choisir une famille entière, est-ce être infidèle ou constant ? »

Pour consoler le roi de la disparition de Pauline, Louise fait nommer dame du palais une autre de ses sœurs, Marie-Anne, marquise de La Tournelle, veuve depuis deux ans (numéro cinq). On prend les mêmes, ou à peu près, et on recommence : Madame de La Tournelle, la plus belle et la plus intrigante des cinq sœurs, devient la maîtresse du roi, mais elle exige bientôt le départ de sa sœur aînée. À contrecœur, Louise de Mailly quitte donc définitivement la Cour, tandis que son ingrate petite sœur évoque dans une lettre au duc de Richelieu le mal qu'elle a eu à « faire déguerpir » son aînée. Le règne de la sœur numéro cinq est inauguré avec faste lorsqu'en octobre 1743, elle reçoit le titre de duchesse de Châteauroux, agrémenté d'une rente substantielle et d'un grand appartement à la Cour. Elle exerce une très forte influence sur son amant, qui ne fait rien sans son assentiment. À tel point d'ailleurs qu'elle ne craint pas de faire venir auprès d'elle sa sœur numéro trois, Diane-Adelaïde, duchesse de Lauraguais, surnommée « la Grosse Réjouie », qui, elle aussi, devient la maîtresse du roi. Madame de Lauraguais a l'esprit ouvert, peu lui chaut d'avoir à partager avec d'autres les attentions du souverain. N'est-ce pas elle qui disait de son époux : « Mon mari m'a tellement trompée, que je ne suis pas sûre d'être la mère de mes propres enfants » ? Nouveau drame, la duchesse de Châteauroux meurt le 8 décembre 1744 à l'âge de vingt-sept ans, probablement d'une péritonite.

Reste la sœur numéro quatre, Hortense de Flavacourt, seule des cinq Mailly-Nesle à avoir refusé les avances du roi. Pour quelle raison ? Tout simplement parce qu'elle aime son mari, qui d'ailleurs a menacé de la tuer si « elle s'avisait d'être aussi putain que ses sœurs ». Au duc de Richelieu qui, bien des années plus tard, lui avouera ne jamais avoir compris pourquoi elle avait refusé les avantages que lui aurait procurés une liaison avec le roi, elle rétorquera avec panache : « J'ai préféré l'estime de mes contemporains. »

MADAME DE POMPADOUR

(1721-1764)

Macreuse

Quoique Jeanne-Antoinette Poisson, *alias* Madame la Marquise de Pompadour, soit tout à fait ravissante, elle n'en a pas moins un défaut majeur aux yeux de Louis XV, roi libertin, voluptueux et insatiable : elle manque cruellement d'ardeur au lit ! Cinq ans à peine après le début de leur liaison, le roi confie que lorsqu'il partage sa couche, il a l'impression de faire l'amour avec une « macreuse ». Une macreuse ? Pense-t-il ici à un morceau de viande ou bien à l'un de ces canards réputés à sang froid ? Dans un cas comme dans l'autre, la comparaison n'est guère flatteuse, d'autant que sur cette lancée désobligeante, le roi se plaît à filer la métaphore, disant avoir trouvé « la Russie après la Pologne » en passant des bras de son épouse, Marie Leszczyńska, à ceux de Jeanne-Antoinette Poisson.

La Pompadour sait que son manque d'enthousiasme confinant à la frigidité peut lui faire perdre sa situation de maîtresse officielle du roi. Elle s'en ouvre à ses amies : « Je suis troublée de la crainte de perdre le cœur du roi en cessant de lui être agréable. Les hommes mettent, comme vous le pouvez savoir, beaucoup de prix à certaines choses et j'ai le malheur d'être d'un tempérament très froid. »

Elle croit un temps surmonter cette difficulté en consommant à haute dose les aliments que l'époque considère comme aphrodisiaques : chocolat à triple vanille ou à l'ambre, soupe aux truffes et, surtout, soupe au céleri, mets

« échauffant les esprits et les passions ». Hélas, force est de constater que ces potions stimulent moins sa libido qu'ils ne perturbent son système digestif.

De guerre lasse, elle se résout à accepter les incartades du roi, du moment que celles-ci ne se déroulent ni à la Cour ni avec des rivales titrées. Mais elle va plus loin encore. Pour ne pas tomber en disgrâce, elle supervise à distance les plaisirs du roi en faisant aménager rue Saint-Médéric à Versailles le fameux Parc-aux-Cerfs, un petit pavillon où quelques jeunes personnes attendent en permanence le bon plaisir du monarque. Certaines d'entre elles « entreront » dans l'histoire, comme Marie-Louise O'Murphy, dite « Morphyse », jeune beauté d'origine irlandaise présentée au roi par Casanova. Quand ces petites demoiselles se retrouvent enceintes des œuvres du roi, c'est Madame du Hausset, fidèle femme de chambre de Madame de Pompadour, qui se charge d'elles. Toutes sont pensionnées et mariées.

Tout bien considéré, si elle n'avait été qu'une simple maîtresse choisie pour son tempérament volcanique, la Pompadour n'aurait sans doute fait que passer dans le lit du roi. Elle fit bien mieux que cela en devenant, des années durant, sa plus proche et plus influente amie. Alors, Madame de Pompadour, volatile à sang froid ? La nuit, peut-être ! Mais, au grand soleil de la postérité, cygne majestueux, incomparable mécène symbolisant à elle seule l'art de vivre généreux, raffiné et léger du siècle des Lumières.

CATHERINE II DE RUSSIE

(1729-1796)

Grichenka

Émoustillés d'avance à l'idée que soit évoquée ici Catherine II de Russie, reine dont on connaît la légendaire passion pour le sexe, nos lecteurs s'attendent certainement à ce que son mot secret soit « nymphomanie ». Ne décevons pas leur attente et indiquons d'emblée l'étymologie de ce terme formé notamment du mot grec *nympho*, « épousée », « jeune fille en âge du mariage », et de *manie*. L'association des deux mots signifie littéralement « être emporté par les nymphes », autrement dit, être « rendu fou », « saisi de fureur amoureuse ». Dans une version plus contemporaine, on retiendra que la nymphomanie est définie comme l'« exacerbation des besoins sexuels chez la femme se traduisant par un comportement déréglé ». Catherine II, sans l'ombre d'un doute, souffrait de nymphomanie ; elle faisait d'ailleurs état sans ambages de sa « soif insatiable de plaisir et de volupté ». Évoquer son appétit sexuel conduit toujours, dans un réflexe quasi pavlovien, à énumérer trois thèmes incontournables : ses « essayeuses », la multitude de ses amants et le cabinet érotique de Tsarskoïe Selo. Là encore, ne dérogeons pas à la règle.

Les « essayeuses », ou « éprouveuses », étaient des proches de la reine qui testaient les prouesses sexuelles et intellectuelles des jeunes et beaux garçons sur lesquels l'impératrice avait jeté son dévolu. Les candidats étaient d'abord examinés par un médecin, puis la comtesse Bruce et Anna

Protassova décidaient si ces jeunes gens avaient assez de vigueur et d'esprit pour accéder au lit de Catherine. Une ribambelle de beaux garçons surmontera cette impitoyable sélection : Pierre Zavadovski, Simon Zoritch, Ivan Rimsky-Korsakov, le malheureux Alexandre Lanskoï qui se détruira la santé en consommant trop d'aphrodisiaques, et, bien sûr, le dernier d'entre eux, Platon Zoubov, de trente-huit ans moins âgé que Catherine ! Avoir donné toute satisfaction à l'impératrice entraînait de nombreuses et très conséquentes récompenses : titres, fonctions officielles, propriétés, palais, serfs par milliers, argent et pierres précieuses à profusion... Catherine était tout sauf ingrate pour ses *vremenchtchiki*, ses « éphémères », ainsi que les surnommait le petit peuple russe. Enfin, dernier élément de la trilogie sensuelle évoquée plus haut, on pense, sans toutefois en avoir la preuve, que la tsarine se serait livrée aux pires débauches dans le cabinet érotique de son palais d'été de Tsarskoïe Selo, ce célèbre boudoir constitué de meubles agrémentés de seins, de cuisses, de fesses et de phallus sculptés dans les pieds et les accoudoirs des tables et des fauteuils. Voilà pour le cliché classique de la tsarine Catherine, croqueuse d'hommes.

Passons maintenant à la seule chose véritablement intéressante : l'amour ! Car si Catherine consumma beaucoup d'hommes, bien souvent, selon la formule d'Henri Troyat, l'âme n'avait aucune part dans leurs tristes ébats. Or, même si Catherine vécut plusieurs années avec Grigori Orlov, dont elle eut deux enfants, et Stanislas Poniatowski, il est un homme, un seul, qu'elle aima par-dessus tout : Grigori Potemkine. Un géant échevelé, « l'air d'un cyclope habillé en courtisan ». Aucun autre que lui n'atteignit un tel degré d'intimité physique et intellectuelle avec la tsarine. Il n'était certes pas le plus beau, non, il était borgne et ne prenait même pas la peine de cacher son œil crevé, mais il était le plus viril, le plus courageux, le plus fou, le plus sincère, le plus amoureux, sans aucun doute ! « Mon Mignon chéri », « Mon Âme sœur », « Mon Tigre », « Mon Grichenka », « Mon Coq d'or » sont les petits noms qu'elle lui donnait.

Quand elle se lassa de lui comme amant, il devint non seulement son ami, mais aussi son mari, à la manière de Madame de Maintenon avec Louis XIV. Ces deux-là s'étaient indéniablement trouvés, Grigori Potemkine étant pour elle un véritable *alter ego*. On pense d'ailleurs qu'ils se marièrent fin 1774 à la cathédrale Saint-Samson de Saint-Pétersbourg. Les documents ont disparu, mais plus d'une vingtaine de lettres ont été conservées où Catherine écrit « Mon Mari chéri », « Mon Cher époux » ou encore : « Je reste votre fidèle épouse qui vous aime d'un amour éternel. » Leurs infidélités respectives n'entameront jamais en rien l'amour qu'ils avaient l'un pour l'autre. Catherine et Grigori partageaient une même vision de la Russie. Pour elle, il conquit la Crimée et combattit comme un lion contre les Turcs.

Alors, mesdames, messieurs, tout bien considéré, qu'est-ce qui vous fait le plus envie chez Catherine II : ses petites histoires de fesses ou sa grande histoire d'amour ?

MARIE-ANTOINETTE

(1755-1793)

Alopécie

Marie-Antoinette n'a que quatorze ans lorsqu'elle quitte l'Autriche pour la France où elle doit épouser le duc de Berry, dauphin de France et futur Louis XVI. Comme en témoigne son premier portrait officiel gravé par Bonnet, peu avant son départ de Vienne, on a brûlé la racine de ses cheveux afin que son front paraisse plus haut. Pour déplaisante qu'elle soit, cette concession à la mode du temps est cependant bien peu de chose si l'on songe qu'en quittant son pays natal, l'adolescente doit renoncer à sa famille, ses amis, sa langue maternelle et jusqu'aux vêtements qu'elle porte. Rien de ce qui est autrichien ne saurait franchir la frontière. En ce 7 mai 1770, au beau milieu du Rhin, sur une île dont le nom d'« île aux Épis » l'emprunte déjà au registre capillaire, la jeune fille devient princesse de France, selon le rituel de la future épouse.

Pour l'heure, elle subit sans mot dire les contraintes de l'étiquette, mais, bientôt, c'est elle qui, en fait de coiffure comme en toute chose, donnera le ton.

Aussitôt arrivée à la cour de Versailles, elle choque d'emblée en choisissant non pas une coiffeuse, mais un coiffeur, un certain Lanseneur, auquel succédera bientôt le célèbre Léonard Autié. Pour Marie-Antoinette, Léonard va littéralement « échafauder » les créations les plus extravagantes. Montées sur fils d'acier, les coiffures qu'il édifie peuvent contenir un peu de

tout, « un chou, un foulard, une éponge, des pommes, un bateau d'enfant... » Les dames qui prétendent suivre cette mode nouvelle en sont réduites à baisser la tête pour monter en carrosse, à se mettre à genoux, une fois à l'intérieur, pour ne pas briser leurs plumes et, dans les salons, à se baisser lorsqu'elles passent sous les lustres. Sans compter que ces encombrants dispositifs, souvent trop lourds, leur donnent la migraine. Ridicule ? Sans doute ! Mais les belles dames, « écrasées et ravies » selon l'expression de l'historien G. Lenotre, n'en rêvent pas moins d'arborer l'une de ces vertigineuses pièces montées.

Cette mode n'aura qu'un temps. Fin 1781, au lendemain de couches difficiles, la reine perd ses cheveux par poignées. Cette alopecie (du grec ancien *alopex*, « renard », par analogie avec la chute annuelle des poils d'hiver de cet animal au début du printemps) prend un tour si préoccupant que Léonard est contraint de lui couper les cheveux. La mode sera donc désormais aux cheveux courts, avec une coupe dite « à l'enfant », à laquelle les dames de la cour sacrifient aussitôt leur chevelure.

Mais, au fait, de quelle couleur sont les cheveux de Marie-Antoinette ? Roux ? Blond cendré, blond vénitien ? Ne cherchez pas, leur couleur est unique : ils sont tout simplement couleur « cheveux de la reine ».

D'où vient alors que la bague offerte par Marie-Antoinette à son amie la princesse de Lamballe renferme une mèche de cheveux entièrement blanche ? L'explication nous est fournie dans les *Mémoires de Madame Campan*, première femme de chambre de la reine. Elle affirme que la chevelure de Marie-Antoinette aurait blanchi en une nuit à la suite de la désastreuse fuite à Varennes les 20 et 21 juin 1792. Ce phénomène enseigné aujourd'hui encore dans les écoles de coiffure est d'ailleurs nommé « syndrome Marie-Antoinette ». À la suite d'un stress intense, les cheveux pigmentés du sujet, et eux seuls, tombent brutalement, d'où l'impression d'un blanchiment instantané. C'est ce que l'on appelle « se faire des cheveux blancs ».

Reste que c'est bel et bien grâce à l'analyse de l'ADN contenu dans une mèche de cheveux de Marie-Antoinette que l'on a pu identifier le cœur de l'enfant mort à la prison du Temple comme étant bien celui de son fils. Ce qui prouve qu'en plus de les brûler, de les frisotter ou de les couper, il peut aussi s'avérer utile de « couper les cheveux en quatre ».

JOSÉPHINE DE BEAUHARNAIS

(1763-1814)

Musc

Joséphine de Beauharnais est la femme la plus parfumée de son temps. Une enfance passée au milieu des fleurs voluptueuses et odorantes de la Martinique lui a donné le goût des effluves capiteux, des senteurs fortes et épicées venues d'Orient ou des îles lointaines comme la vanille, le girofle, l'ambre ou la myrrhe. Elle parfume jusqu'à ses bains qu'elle fait additionner d'eau de rose et de cognac. C'est cependant à la fragrance dont elle raffole par-dessus tout qu'elle devra le désobligeant sobriquet de « Folle du Musc ».

Le musc n'a pourtant rien de bien ragoûtant ! C'est un liquide huileux qu'un cervidé d'Asie centrale sécrète dans une glande proche de ses organes sexuels. Quoique cette substance exhale une puissante odeur d'urine et de transpiration, elle donne une note très sensuelle aux parfums auxquels on l'associe. Or, au lendemain des années de terreur révolutionnaire, la sensualité est le maître mot du moment. Comme sa grande amie Madame Tallien ou la sublime Juliette Récamier, Joséphine devient l'icône embaumée d'une génération avide de plaisirs. Dans le sillage parfumé de ces déesses à l'antique, la jeunesse dorée du Directoire – les Incroyables, Merveilleuses et autres Muscadins – use et abuse, comme l'indique le nom de ces derniers, de musc et de muscade. La mode du temps exige que l'on cocotte ! Devenue impératrice (2 décembre 1804), Joséphine ne fera que confirmer cette tendance. Les parfumeurs contemporains qui ont tenté de lui rendre hommage

à travers une fragrance ne s'y sont pas trompés, qui tous ont créé des senteurs cuivrées et musquées, avec un côté à la fois animal et miellé.

Par un heureux fait du hasard, Bonaparte et Joséphine partagent donc une même hypersensibilité olfactive. L'empereur a l'odorat si délicat qu'il peut se détourner d'une femme qui lui a plu au premier abord si son parfum ou son odeur corporelle n'ont pas l'heur de lui plaire. Lui-même utilise chaque jour plusieurs flacons de l'eau de Cologne la plus fine. Son valet de chambre lui en verse sur la tête et les épaules, puis le frictionne énergiquement.

Ainsi donc, si ni Bonaparte ni Joséphine ne brillent par leur loyauté en amour, l'un comme l'autre resteront fidèles jusqu'à leur dernier souffle aux parfums qui, depuis leur rencontre, le 15 octobre 1795, auront accompagné leur commune épopée.

Même à Sainte-Hélène où il est captif, Napoléon dispose d'un ersatz de son eau de toilette. Ali, son fidèle mamelouk, déploie des trésors d'ingéniosité pour dénicher dans cet îlot du bout du monde le citron, la bergamote et le néroli indispensables à la fabrication de l'eau de Cologne impériale. Napoléon ne peut pas s'en passer. Quant à Joséphine, elle se montrera si fidèle à sa fragrance préférée que soixante ans après sa mort, survenue en 1814, une odeur de musc flottait encore dans la Malmaison.

MADAME RÉCAMIER

(1777-1849)

Immaculée

Dans une lettre adressée à Juliette Récamier en 1812, Germaine de Staël remarque que son amie « peut encore porter la couronne blanche ». Autrement dit, Juliette, la « belle des belles » immortalisée par David et Canova, Juliette, dont l'éclatante beauté fait tourner les têtes de tous les hommes depuis vingt ans... est encore vierge à trente-cinq ans !

Deux grands mystères entourent la vie de Madame Récamier. Le premier porte sur la vraie nature de son lien avec un mari dont on murmure sous cape qu'il est son père. Le second porte sur sa vie de femme, ou plutôt d'amante. Selon certains de ses biographes, Juliette n'aurait en effet jamais connu l'amour charnel, ni avec son mari, ni avec ses innombrables soupirants, ni même avec le beau prince Auguste, officier prussien dont elle tombe pourtant éperdument amoureuse en avril 1807.

Auteur du *Cabinet secret de l'histoire*, le docteur Cabanès s'interroge : « Quand on suppose le nombre de ceux qui subirent la fascination de cette incomparable coquette, sans qu'aucun pût se flatter de l'avoir subjuguée [N.D.A. : entendez "possédée"], faut-il croire à une délicatesse, à un tact exquis, plutôt qu'à une absence complète de sensation physique ? » À l'en croire, telle la fameuse Reine vierge, Élisabeth I^{re} d'Angleterre, Juliette Récamier souffre d'un défaut de conformation que l'on qualifie à l'époque de « vaginisme ». Elle serait ce que l'on appelle alors assez crûment une

« femme barrée », une forteresse imprenable ! D'ailleurs, ajoute notre bon docteur, si elle ne porte que des robes blanches, n'est-ce pas le signe de cette « virginité fatale » à laquelle la voue son destin ?

De l'avis même de ses proches, c'est parce qu'elle ne peut connaître la « véritable félicité » que Juliette trouve un dérivatif dans l'admiration passionnée de soupirants dont la liste, aussi longue que prestigieuse, tient de l'annuaire téléphonique : Lucien Bonaparte, Eugène de Beauharnais, Jean-Baptiste Bernadotte, Jean-Michel Moreau, André Masséna, qui ne quittera jamais le ruban qu'elle lui a donné, Benjamin Constant, le peintre François Gérard, Antonio Canova, Joachim Murat, Jean-Andoche Junot, pour ne citer que les plus connus. Les admirateurs de Juliette sont confits en dévotion aux pieds de cette divinité qu'ils ne peuvent qu'effleurer. Tous en sont amoureux, mais elle ne cède à aucun d'eux.

Juliette est-elle morte immaculée à soixante et onze ans ou finalement conquise, dans tous les sens du terme, par le grand Chateaubriand ? Nous ne le saurons jamais. À jamais demeurera le mystère de cette créature exquise, à la fois coquette et douloureuse, dont Jean d'Ormesson a si joliment écrit « qu'elle faisait des reprises aux cœurs qu'elle avait elle-même déchirés ».

DÉSIRÉE CLARY

(1777-1860)

Drottning av Sverige

Dans l'église de Riddarholmen, à Stockholm, se trouve le tombeau d'une certaine Desideria, reine consort de Suède et de Norvège de 1818 à 1844. Un genre de Christine de Suède blonde aux yeux bleus en moins connue ? Pas du tout, peuchère ! La reine qui repose ici était une Française brune au teint hâlé, née à Marseille en 1777, et son nom de baptême n'était pas Desideria, mais Désirée. Comment cette piquante Méridionale à l'accent chantant « pur Vieux Port » a-t-elle bien pu atterrir dans les terres surgelées de Scandinavie ?

En 1794, à Marseille, alors que son père, le prospère armateur François Clary, vient de mourir, Désirée fait la connaissance de Joseph Bonaparte. Après l'avoir courtisée, il épouse finalement son aînée, Julie, tandis que son frère Napoléon se fiance un an plus tard avec elle. Mais avant de songer au mariage, Napoléon, qui s'est distingué au siège de Toulon, doit gagner Paris pour nouer des contacts utiles et faire avancer sa carrière. Le 15 octobre 1795, à l'occasion d'un dîner, il rencontre Marie-Josèphe Rose de Beauharnais. Subjugué, fou d'amour, il épouse quelques mois plus tard celle que lui, et lui seul, nomme alors « Joséphine ». Terrassée par la rupture de ses fiançailles, Désirée, fermement convaincue qu'elle n'aimera plus jamais, refuse plusieurs prétendants, puis semble oublier la trahison de

Bonaparte dans les bras de Bernadotte, jeune et ambitieux général, force de la nature originaire de Pau, qu'elle épouse le 17 août 1798.

Bernadotte va faire une carrière fulgurante comme seules peuvent en susciter les révolutions : ambassadeur à Vienne, ministre de la Guerre sous le Directoire, maréchal d'Empire en 1804, puis, en 1806, prince de Pontecorvo. L'Empereur et lui se détestent cordialement, mais Napoléon sait reconnaître en lui le grand soldat. En 1810, identifié comme l'un des hommes forts du régime par la Suède dont le trône n'a pas d'héritier, Bernadotte est élu prince héréditaire de Suède. Désormais princesse royale par la grâce de son époux, Désirée, la jolie Marseillaise, le suit docilement à Stockholm où elle arrive le 22 décembre 1810. Et là, c'est pour elle un vrai choc ! On est alors en plein hiver, il fait nuit quasiment toute la journée, le froid est glacial (moins vingt degrés) et pas davantage que l'alggryta (spécialité locale à base de viande d'élan) ne vaut la bouillabaisse, l'aquavit et la bière n'arrivent au pied de l'anisette. En somme, tout ici lui déplaît souverainement. Certes, elle va faire venir à Stockholm les produits provençaux qui lui manquent le plus, à commencer par des « rations de survie » d'huile d'olive, mais rien n'y fait, son pays lui manque trop. Cinq mois seulement après son arrivée à Stockholm, elle retourne seule à Paris où elle s'installe sous le nom de « princesse de Gotland ». Chose ahurissante, il va s'écouler dix ans avant qu'elle ne remette un pied dans le pays où demeure son époux et dont elle est reine.

À Paris, elle devient pour Napoléon une sorte de « diplomate privilégié » dans ses rapports avec la cour de Suède. Alors que rien jusqu'alors n'avait su la convaincre de retrouver les terres froides de son royaume, elle apprend que son fils Oscar, qu'elle n'a pas vu depuis des années, songe à épouser Joséphine de Leuchtenberg, l'une des petites-filles de Joséphine de Beauharnais. Épouser une petite-fille de « la vieille », la rivale abhorrée qui jadis lui souffla son fiancé ? Cela ne se peut ! Ce mariage redouté aura pourtant bien lieu le 19 juin 1823, à Stockholm, et Désirée y assiste à

contrecœur. Revenue dans le giron du peuple suédois, elle reprend la vie conjugale comme si de rien n'était, s'installe dans un petit château où, loin de l'étiquette par trop rigide de la Cour, elle peut mener sa vie comme elle l'entend. Elle meurt le 17 décembre 1860, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Voilà donc comment et pourquoi Désirée, fiancée de Napoléon, *alias* Desideria, repose pour l'éternité sous les hautes voûtes de Riddarholmen, près de son beau général. De nos jours, il n'est pas un représentant du gotha des monarchies nordiques qui ne soit pas apparenté à Désirée Clary, fille d'un négociant en soie de la Canebière devenue reine de Suède : *Drottning av Sverige*.

ALBINE DE MONTHOLON

(1779-1848)

Napoléone

À Sainte-Hélène, où les Françaises ne courent pas les rues, Napoléon doit se résoudre à prendre pour maîtresse l'une de celles qu'il a « sous la main ». C'est une femme séduisante, aguichante, nommée Albine de Montholon. Elle est mariée ? Qu'importe ! Elle va devenir une sorte de première dame de la cour étriquée de Longwood.

Au sein de la petite colonie française qui a suivi dans son exil l'empereur déchu, nul n'ignore l'infidélité d'Albine, à commencer par son mari. À Longwood, où tous s'épient, se haïssent, et surtout s'ennuient, il se murmure que la complaisance du mari cocu a une simple et bonne raison : perclus de dettes, Montholon espère bien que Napoléon, après avoir mis Albine dans son lit, la couchera sur son testament ! Mais il y a aussi et indéniablement du cynisme derrière l'apparente trahison d'Albine, car Montholon aime Albine comme un fou et, liaison impériale ou pas, les deux époux restent très complices. Au demeurant, Albine n'en est pas à sa première trahison : Montholon est son troisième mari, et elle va le tromper non seulement avec Napoléon, mais aussi avec un jeune officier anglais nommé Jackson qui viendra la retrouver en Europe quand elle quitte Sainte-Hélène, en juillet 1819. Deux mois après son départ, Napoléon tentera sa chance avec l'épouse du général Bertrand, Fanny. Mauvaise pioche, car celle-ci forme

avec son mari un ménage très uni et elle n'aime guère Napoléon, ayant des origines anglaises par sa famille. L'Empereur se fait vertement éconduire.

En plus des témoignages des résidents de Longwood, il y a d'autres preuves très tangibles de la liaison de Napoléon et d'Albine : Albine accouche à Sainte-Hélène, le 18 juin 1816, d'une première petite Napoléone conçue pendant la traversée, à bord du *Northumberland*... Cet enfant de l'exil vivra jusqu'à près de quatre-vingt-onze ans, en 1907. N'est-il pas incroyable de penser qu'un bébé né à bord du bateau qui emmenait Napoléon à Sainte-Hélène en 1815 était encore de ce monde sept ans avant la guerre de 1914-1918 ? En ce qui la concerne, la paternité de Napoléon est plus que douteuse.

En revanche, Albine donne aussi naissance à Sainte-Hélène, le 16 janvier 1818, à une petite Joséphine-Napoléone, filleule de Napoléon dont le général Gourgaud et Fanny Bertrand souligneront la ressemblance frappante avec l'Empereur. Sur le portrait que l'on a d'elle, elle est la copie conforme, en layette, de son impérial géniteur ! Une paternité que la correspondance de Montholon avec Albine vient corroborer de manière troublante : dans les lettres quotidiennes que son mari lui adresse, jamais en effet il ne demande de nouvelles de Joséphine-Napoléone, alors qu'il en sollicite régulièrement des autres enfants. Hélas, l'infortuné nourrisson meurt en bas âge à Bruxelles, le 30 septembre 1819. Épilogue de ce vaudeville du bout du monde : Napoléon fera du mari cocu son exécuteur testamentaire !

Pour services rendus ?

ÉLÉONORE DENUELLE DE LA PLAIGNE

(1787-1868)

Léon

Pour que Napoléon se détache de Joséphine qu'elle-même déteste cordialement, Caroline Murat lui présente de fraîches et affriolantes jeunes femmes comme sa lectrice, Éléonore Denuelle de La Plaigne, charmante créature désargentée et mal mariée qui fut naguère sa condisciple chez Madame Campan. Bien sûr, Napoléon tombe dans le piège tendu par sa sœur. Il fait d'Éléonore sa maîtresse et va d'ailleurs la traiter tout aussi mal que celles qui l'ont précédée : d'interminables attentes dans son antichambre sont suivies de rendez-vous furtifs de deux heures, pas davantage. C'est justement à Éléonore Denuelle de La Plaigne qu'est associée la célèbre anecdote du cartel dont elle avançait elle-même les aiguilles afin d'écourter des prouesses en chambre semble-t-il moins impériales que ne l'étaient les victoires de l'Empereur sur les champs de bataille. Que voulez-vous, on ne peut pas être le meilleur partout !

Toujours est-il que si Éléonore occupe une place à part dans la longue liste des maîtresses de Napoléon, c'est parce que c'est elle qui va le faire père pour la première fois. Grâce à elle, Napoléon, qui se croyait stérile (Joséphine, son épouse étant déjà mère de deux enfants issus d'un premier mariage), se découvre capable de fonder une dynastie. Le 13 décembre 1806,

fou de joie, il apprend à Pultusk, en Pologne, la naissance de son premier-né. Comment se nommera ce garçon dont l'état civil indique « de père absent », ce qui fait de lui un bâtard, autant dire pas grand-chose à l'époque ? Consciemment ou pas, chacun des parents donne à cet enfant la moitié de son prénom : ce sera donc Léon, fils de É-léon-ore et Napo-léon. Ce pauvre petit Léon est à peine né qu'il est déjà considéré comme la demi-portion de chacun de ses géniteurs. Il est élevé avec les petits Murat, se rend quelques fois aux Tuileries voir son papa, entend toute son enfance parler de lui comme de « l'enfant de vous savez qui... », puis, après le 20 mars 1811 et la naissance de l'Aiglon, est relégué au second plan de l'affection et de l'intérêt. Sa mère l'abandonne complètement, part vivre dans le grand-duché de Bade avec son troisième mari, le comte de Luxbourg, et son père, lui dit-on, est toujours retenu à l'étranger pour de mystérieuses affaires. Léon le voit pour la dernière fois de sa vie à la Malmaison, en mars 1815. Il a alors huit ans.

Par la suite, la vie entière de Léon ne sera qu'une longue descente aux enfers. Il rate tout ce qu'il entreprend, dilapide dans des tripots et les maisons closes la rente que lui a laissée son mystérieux père, se lance dans des affaires véreuses dont aucune n'aboutit, s'affuble du titre de comte sorti d'un chapeau ! Dans Paris, où il commence à être connu comme le loup blanc, d'autant qu'il est le sosie de son père, on le surnomme l'« Aiglon des Boulevards ». En 1828, alors qu'il n'a pas vingt-deux ans, il est déjà quasiment sur la paille. À trente-trois ans, âge où son père, Premier consul, n'allait pas tarder à être couronné Empereur, il sort de deux ans de prison pour dettes ! Il fera à sa mère procès sur procès pour tenter de lui soutirer quelques sous. Dans les années 1840, au moment du retour des cendres de Napoléon, tout juste est-il autorisé à suivre de loin le convoi mortuaire de son père. Il devient un teneur professionnel, un importun, un minable. Mort le 14 avril 1881 de la même maladie que son auguste père, un cancer de l'estomac, il est enterré dans la fosse commune du cimetière de Pontoise sous un nom qui n'est même pas le sien : Leconte Léon. Plutôt que ce faux nom et

un titre au rabais, un autre nom eût convenu bien davantage à ce drôle
d'oiseau : Napoléon Zéro !

VICTORIA, REINE D'ANGLETERRE

(1819-1901)

Chloroforme

« Tu enfanteras dans la douleur », est-il écrit dans la Genèse. Depuis la nuit des temps, toute femme expérimente cette malédiction que certaines traversent cependant avec plus d'intensité que d'autres. Prenez les mères parmi les plus prolifiques de l'histoire de France : la reine Marie d'Anjou, épouse du roi Charles VII : treize enfants ; Catherine de Médicis, épouse d'Henri II : dix enfants ; Marie Leszczyńska (qui d'ailleurs se plaignait amèrement de ses grossesses à répétition : « Hé quoi ! Toujours coucher, toujours grosse, toujours accoucher ! »), épouse du roi Louis XV : dix enfants, ou encore Letizia Ramolino, mère de Bonaparte : treize enfants, dont huit seulement survécurent.

Voilà des dames qui durent en voir de toutes les couleurs ! Sans compter toutes celles qui moururent en couches ou d'épuisement, comme la malheureuse reine Claude, épouse de François I^{er}, disparue à vingt-quatre ans après avoir donné la vie à son septième enfant.

On ne peut enfin évoquer sans trembler le sort de la duchesse Maria Pia de Bourbon-Siciles qui, en treize ans de mariage, donna naissance à douze enfants, dont six handicapés mentaux, trois morts en bas âge, et qui elle-même mourut d'épuisement à trente-trois ans, en 1882, après son ultime accouchement.

Dans la galerie de portraits des parturientes célèbres, mères de famille nombreuse, une femme va changer la donne : Victoria, reine d'Angleterre. Elle a une sainte horreur d'accoucher et craint à chaque fois d'y laisser la vie. Elle considère ses grossesses comme ses « ennemies personnelles » et « trouve que dans ces moments-là, on est plutôt comme une vache ou une chienne ». Ses délivrances longues et douloureuses, qu'elle qualifie de « calvaires de la femme mariée », de « cruelles épreuves », sont suivies de moments de dépression intense, entre prostration et mouvements de colère : « Une naissance est encore pire qu'une mort », se plaint-elle. Bref, elle donnerait son empire pour moins souffrir.

Or, à l'époque, l'anesthésie en est encore à ses balbutiements. On utilise d'abord l'éther, mais il est trop inflammable et fait courir un danger au patient. Il faut attendre le début des années 1830 pour que soit mis au point un mélange d'alcool et de chlorure de chaux qualifié de « chloroforme ». Mais toute la question est de savoir à quel dosage l'utiliser ? Administré en trop grande quantité, il peut être mortel. À Édimbourg, le gynécologue James Simpson rêve justement de pouvoir disposer d'un sédatif qui endormirait instantanément ses patientes en cas de douleurs trop fortes. Il mène ses propres expériences et finalement, après quelques échecs de dosage, tient enfin son affaire : une cuillère à café de liquide versé lentement sur un mouchoir. En quelques années, le chloroforme, que l'on appelle aussi le « doux whisky », va devenir la providence des hôpitaux et des opérés du monde entier. C'est ainsi qu'en 1853, la reine Victoria sera la première femme au monde à en bénéficier pour accoucher. L'accouchement sous chloroforme prendra d'ailleurs en Angleterre le nom d'« accouchement à la reine ». Victoria témoignera de son enthousiasme pour le sédatif : « Le docteur Snow me donna ce chloroforme béni avec son effet apaisant, calmant et absolument délicieux. » Quatre ans plus tard, toujours sous chloroforme, elle donne le jour à la petite princesse Béatrice, son neuvième et ultime enfant, après un accouchement de près de... quatorze heures !

« Accoucher dans la douleur » n'est peut-être plus parole d'Évangile, mais ce n'est pas pour autant demain la veille que donner la vie sera une promenade de santé !

EUGÉNIE DE MONTIJO

(1826-1920)

Collier

Quand Marie-Antoinette fut éclaboussée par la triste affaire du Collier, Louis XVI riposta en passant commande à la peintre Élisabeth Vigée-Lebrun d'un tableau qui représenterait la reine entourée de ses enfants. Marie-Antoinette, qui passait aux yeux du peuple pour une femme dépensière et frivole, offrirait ainsi à ses contemporains autant qu'à la postérité l'image d'une mère toute dévouée à sa progéniture. À la Cour, où l'on connaissait ses classiques, chacun comprit que l'on cherchait ce faisant à camper la reine en Cornelia, mère la plus admirable de l'histoire de l'Antiquité.

Née au II^e siècle avant notre ère, Cornelia était une jeune veuve qui refusa de se remarier pour pouvoir se consacrer corps et âme à ses enfants. On lui proposait pourtant un « riche mariage d'amour », puisqu'il s'agissait pour elle d'épouser Ptolémée VI, roi d'Égypte.

Un jour, une patricienne richement vêtue lui rend visite et lui montre ses bijoux avec ostentation. Impassible, Cornelia fait alors venir près d'elle ses trois fils et, les présentant à sa visiteuse, lui déclare : « Les voici, mes bijoux à moi ! » (*Haec, ornamenta mea !*)

De fait, les fils de cette mère remarquable deviendront des politiciens exemplaires, entrés dans l'histoire comme « les Gracques ». Ils furent notamment les zéloteurs d'une importante réforme agraire.

Eugénie de Montijo, future épouse de Napoléon III, connaissait-elle l'histoire du tableau de Vigée-Lebrun ? En tout cas, elle ne pouvait ignorer que l'affaire du Collier avait porté malheur à Marie-Antoinette et précipité la chute de la monarchie. Aussi, quand des représentants de la Ville de Paris vinrent lui annoncer que pour son mariage, prévu le 30 janvier 1853, la municipalité souhaitait lui offrir une riche parure de diamants d'une valeur de six cent mille francs-or, la jeune femme refusa tout net ce cadeau et demanda que cet argent soit employé pour créer une école gratuite pour les jeunes filles pauvres.

Cet établissement, baptisé « maison Eugène-Napoléon » (prénom du fils aîné d'Eugénie), sera érigé rue du Faubourg-Saint-Antoine, à Paris. En hommage à la générosité de l'impératrice, l'architecte Jacques Hittorff va donner à l'édifice la forme d'un collier. Sur les côtés, dortoirs et réfectoires ; au centre, une chapelle symbolisant le diamant de vingt-trois carats en forme de cœur qui aurait dû agrémenter la parure envisagée.

Dans la chapelle, une fresque de Félix-Joseph Barrias représente Eugénie en robe de mariée, agenouillée devant la Vierge et tenant un collier dans la main gauche. Est-ce la parure de diamants à laquelle elle renonça ? Impossible, le collier qu'elle tient en main est rouge ! Alors ? rubis ? grenats ? corail, peut-être ? Pas davantage ! En réalité, ce rouge évoque celui de la brique dont sont faits les murs de l'école. Entourée de petites filles éperdues de reconnaissance, celle qui troqua des diamants contre des briques semble nous dire à son tour : « Les voici, mes bijoux à moi ! »

SISSI

(1837-1898)

Biscuit

Un biscuit entamé exposé dans un musée ? Voilà qui sort de l'ordinaire ! Comment un vulgaire cookie a-t-il pu atterrir dans une vitrine de musée ? D'autant qu'il semble dur comme du bois et n'est guère appétissant. Sans doute, mais il s'agit là d'un petit gâteau « historique » qui fut servi en septembre 1897 à l'impératrice Élisabeth d'Autriche, *alias* Sissi, dans une pâtisserie de Merano, en Italie. Conservé soigneusement telle une sainte relique depuis cent vingt-trois ans, il a été offert au musée de la ville en décembre 2015. La chose surprend à juste titre, car la malheureuse impératrice obsédée par sa silhouette est moins connue pour sa fréquentation des pâtisseries que pour les régimes alimentaires draconiens qu'elle suivit sa vie durant.

Dans les années 1860, à l'heure où, à Paris, la mode est aux femmes potelées et voluptueuses, où les médecins prescrivent un régime engraisant à base de cannellonis, de bière et de châtaignes, Sissi, elle, pratique une monodiète dictée par son obsession malade de la minceur : tantôt, elle se contente de lait et de blancs d'œuf, tantôt elle n'ingurgite que du jus d'orange. Il arrive aussi qu'elle se nourrisse exclusivement de sang de bœuf ou de canard. Pour extraire sang et moelle des filets et des carcasses, elle dispose d'un ustensile exposé de nos jours au palais de Schönbrunn, à Vienne. Ironie du sort, Sissi, qui ne mangeait pour ainsi dire rien, a donc

haussé au rang de pièces de musée un vulgaire biscuit et une presse à canards !

À force de régimes délirants, de marche forcée, d'heures de gymnastique, de chevauchées, de bains glacés, Sissi ne pèse que cinquante kilos pour un mètre soixante-quinze. Mais elle n'est jamais satisfaite. Certes, sa taille est d'une finesse légendaire (quarante-huit centimètres), mais elle s'est laissé dire que le tour de taille de la chanteuse française Polaire n'était que de quarante-deux centimètres ! Sissi se pèse jusqu'à trois fois par jour, collectionne les photos des femmes les plus belles du monde pour pouvoir se comparer à elles. Si on ne la savait pas si malheureuse, on serait tenté de la comparer à la méchante reine de Blanche-Neige qui, chaque jour interroge, son miroir avec angoisse : « Miroir, mon beau miroir, qui est la plus belle ? »

Carences alimentaires, suractivité, anxiété... Sissi présente toutes les caractéristiques de l'anorexie mentale. Elle pense sincèrement agir pour son propre bien ; mais où est le bien-être là-dedans ? On ne peut y voir qu'une immense souffrance. Et c'est justement pour cela que nous bouleverse ce pauvre biscuit où elle mordit à peine. Parce qu'il résume à lui seul le drame d'une femme douloureuse qui, telle la mouette, oiseau marin auquel elle aimait tant à se comparer, ne sut jamais que « picorer » les plaisirs de la vie.

ÉLISABETH II D'ANGLETERRE

(née le 21 avril 1926)

Incognito

Depuis le 6 février 1952, date de son couronnement à l'âge de vingt-cinq ans en l'abbaye de Westminster, la reine d'Angleterre Élisabeth II ne s'appartient plus. Elle appartient à ses millions de sujets de par le monde, avides de tout savoir d'elle, absolument tout ! Est-elle vraiment l'une des femmes les plus riches du monde ? Paie-t-elle des impôts et combien ? Où est-elle en ce moment même ? De quelle couleur sera le chapeau du jour de *Her Majesty the Queen* ? Jaune ? Fuchsia ? Elle en aurait porté dans les cinq mille depuis le début de sa vie publique. La question du type de chapeau et de sa couleur à l'occasion de chaque déplacement officiel de la reine est un sujet absolument crucial qui fait l'objet de paris chez tous les bookmakers du pays.

Son sac à main ? Toujours le même modèle, le sac fétiche de la maison Launer, qu'elle porte depuis cinquante ans. On a tellement l'habitude de la voir avec, que l'on a presque l'impression qu'il lui est greffé dans le creux du coude ! Elle en posséderait deux cents, vernis, beiges ou noirs, un modèle spécial qu'elle est la seule à pouvoir porter et dont elle reçoit cinq exemplaires par an. Vous aimeriez bien savoir ce qu'il contient ? Il suffit de demander : miroir de poche, mouchoir à ses armes, pastilles de menthe et mots croisés... On dit d'ailleurs que Sa Majesté utilise son sac à main pour se sortir de certaines situations embarrassantes auxquelles elle souhaite mettre un terme. Si, au cours d'un dîner, elle le pose sur la table, c'est qu'elle

souhaite que le repas se termine au plus vite. Si, étant debout, elle le pose au sol, c'est qu'elle demande que l'on vienne au plus vite la sauver d'une conversation trop laborieuse.

De l'avis d'Adam Helliker, spécialiste de la famille royale, l'une des choses qui rendrait la reine la plus malheureuse, c'est le silence qui s'installe dès que les gens la voient entrer quelque part. Ils préfèrent la fuir plutôt que de commettre une erreur protocolaire, mais ce respect ne fait que l'isoler encore un peu plus des autres. *What else ?* Bien sûr, on connaît toutes les petites manies de la reine : on dit que, quel que soit le château où elle réside, elle va de pièce en pièce pour éteindre les lumières par souci d'économie, et que, pour cette même raison, elle aurait refusé que l'on change les casseroles de Buckingham Palace.

Les embrouilles en tout genre de sa famille n'ont jamais cessé d'être étalées dans les tabloïds : ses enfants, petits-enfants, leurs amours, leurs divorces, leurs infidélités, celles de son mari. Mais aussi son amour inconditionnel pour ses chiens, ses welsh-corgis dont elle a abandonné le dressage depuis quelques années, mais qui avaient autrefois leur pièce privée dans toutes les résidences où elle séjournait, et étaient nourris de viande fraîche et de plantes médicinales, une petite meute aboyante que Lady Di appelait le « tapis mouvant ».

Eh oui ! quand il s'agit de la reine, tout fait sujet : qu'elle aime les chevaux et les courses, qu'elle se maquille seule tous les matins, qu'elle ne possède ni passeport ni permis de conduire dont elle n'a aucun besoin puisque ceux qui sont délivrés à ses millions de sujets portent ses armes, donc son nom. Cerise sur le gâteau, on connaît même les petits noms que lui donne son mari : Lilibeth, Cabage (chou) ou même Sausage (petite saucisse). Oui, décidément, la reine d'Angleterre est vraiment un être à part, dont nous exigeons de tout savoir.

Mais si elle a tout ce qu'elle peut désirer en ce bas monde, de quoi peut-elle bien rêver ? Et si c'était tout simplement du droit au secret, à l'intimité, à

l'incognito ? On dit qu'il lui arrive parfois de se faufiler dans les théâtres, dès que la salle est plongée dans le noir, pour assister en cachette avec des amis à des représentations. Est-ce tout ? Pas tout à fait. Une fois dans sa vie, elle a eu l'occasion de vivre un vrai moment d'incognito, de partir seule avec sa sœur dans Londres et de s'y promener jusqu'à point d'heure. Il est vrai que les circonstances étaient exceptionnelles. C'était le 8 mai 1945, jour de la capitulation allemande. Ce jour-là, elle apparaît sur le balcon de Buckingham entre ses parents et Churchill, mais cela ne lui suffit pas, elle n'a que dix-neuf ans et brûle d'envie de partager au plus près la liesse populaire qui s'exprime dans les rues de Londres. Elle fait le siège de son père, George VI, pour obtenir l'autorisation de sortir en ville accompagnée de sa sœur Margaret, de sa cousine Margaret Rhodes et d'une dizaine de camarades filles et garçons. Le petit groupe sort discrètement par une porte dérobée, à l'arrière du palais, et se jette joyeusement dans la rue. Élisabeth est vêtue de son uniforme d'auxiliaire de l'armée. Elle est terrifiée à l'idée d'être reconnue et a bien enfoncé sa casquette sur son front avant d'être rabrouée par l'un de ses camarades officier qui lui demande de la porter de façon réglementaire ! Elle danse dans la rue, participe à des farandoles et vient même avec la foule acclamer ses propres parents sous le balcon de Buckingham ! La princesse, ravie, écrira par la suite dans son journal : « Trafalgar Square, Piccadilly, Pall Mall, j'ai parcouru des kilomètres et des kilomètres, [...] fait la fête ; au lit à trois heures du matin. » C'était « une marée de bonheur ».

Quelques jours plus tard, le 14 mai, jour de la capitulation du Japon, elle peut une seconde fois échapper à la vigilance de ses parents et se promener dans Londres. Elle rentre à deux heures du matin après avoir dansé à la queue leu leu, qu'elle orthographe « ALAQUEULEULEU » dans son journal, car, *of course*, comme l'on s'en doute, on connaît aussi le contenu de son journal ! Ajoutons enfin que non seulement cet épisode a été rendu public, mais qu'il a même fait l'objet d'un film en 2015 intitulé *The Royal Night Out*. Il n'empêche que, pour Élisabeth II, cette nuit de liberté et de liesse incognito

dans Londres, grisée par l'impression d'être pour une fois une personne ordinaire, fut de son propre aveu la plus mémorable de sa vie.

PRINCESSE MARGARET

(1930-2002)

Dipsomanie

Quelles sont les femmes célèbres connues pour avoir souffert de dipsomanie, terme rébarbatif désignant la « propension morbide à s'enivrer » ? Billie Holiday, bien sûr, l'immense voix du jazz qui, en une seule séance d'enregistrement, pouvait boire cul sec une ou deux bouteilles de gin et qui mourra d'une cirrhose en juillet 1959 ? Judy Garland et Elizabeth Taylor, que l'alcool et la drogue conduiront en cure de désintoxication, ou encore Marguerite Duras, qui se disait capable de siffler six à huit litres de bordeaux par jour et avouait avoir commencé à boire par désespoir amoureux ?... Toutes ces femmes furent d'invétérées alcooliques. Mais celle de ces buveuses qui, des années durant, fit les choux gras des tabloïds et des paparazzis et incarne à elle seule le prototype de l'alcoolique mondaine est la princesse Margaret d'Angleterre, sœur de la reine Élisabeth. Certes, chez les Windsor, les dames ont toujours eu tendance à lever un peu le coude : Queen Mum (mère de Margaret et Élisabeth) ne faisait jamais l'impasse sur son cocktail de midi à base de gin et ses deux coupes de champagne au dîner. Mais la seule de ces ladies dont la consommation soit devenue franchement problématique est la princesse Margaret.

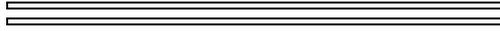
La clef de son malheur est-elle d'avoir dû renoncer à épouser son grand amour de jeunesse, le héros de guerre Peter Townsend ? À la suite de ce drame intime, elle semble ne jamais plus avoir été pleinement heureuse.

Lentement mais sûrement, elle va noyer son chagrin dans l'alcool. Tout autant que « dipsomanie », son mot secret aurait pu être « Famous Grouse », sa marque de whisky préférée, un whisky au demeurant assez bas de gamme dont elle exigeait d'avoir une bouteille dans tous ses déplacements officiels ou privés. Elle le buvait *with a dash of water*, un trait d'eau minérale, de préférence écossaise. Malheur à qui aurait oublié le Famous Grouse de la princesse ! En être privée pouvait la rendre très désagréable. Dans sa *morning routine* de 1955, elle commence sa journée en fumant dans son lit (elle fume jusqu'à trois paquets de cigarettes par jour, des Chesterfield). À midi : vodka. À 13 heures : déjeuner avec sa mère, avec une demi-bouteille de vin par personne. En dehors de chez elle : gin et, surtout, Famous Grouse. Lorsqu'elle est chez elle, pour éviter de passer son temps à chercher du feu et pouvoir boire en même temps qu'elle fume, elle colle des boîtes d'allumettes sur des verres. En 1984, elle trouve enfin le courage d'arrêter de boire, ayant contracté une hépatite, mais elle continue à fumer comme un pompier.

Trente ans de tabagie et d'alcoolisation à outrance trouvent, hélas, leur amère punition : laryngites, migraines, infections de la gorge, bronchites, gastro-entérites, pneumonie et ablation d'une partie du poumon en 1985. Malgré cela, Margaret n'arrêtera de fumer que cinq ans avant sa mort. Retirée de la vie publique, elle finit sa vie recluse dans sa propriété de l'île Moustique et meurt en 2002 à Londres, à soixante-douze ans, des suites d'un AVC.

Pour elle, comme pour toutes les grandes buveuses, selon la formule de George Bernard Shaw, l'alcool aura été durant toutes ces années le puissant « anesthésique permettant de supporter l'opération de la vie ».

FEMMES DE LETTRES



CHRISTINE DE PISAN

(1364-1430)

Plume

Azalaïs de Porcairagues, Marie de Ventadour, Clara d'Anduze... Ces beaux et nobles noms d'un autre âge sont ceux de femmes qui, dès le XII^e siècle, créèrent des cours littéraires dans le sud de la France et s'enhardirent jusqu'à écrire elles-mêmes avec l'aide de troubadours. Deux siècles après ces pionnières, Christine de Pisan devient la première femme à vivre de sa plume.

Alors que sa mère « la vouloit occuper de filasse » (la cantonner aux travaux d'aiguille), son père, médecin et astrologue italien du roi Charles V de Valois, faisant fi des préjugés du temps, l'encourage au contraire à s'instruire. Entre le libre accès à la Bibliothèque royale et la fréquentation des savants séjournant à la Cour, Christine baigne dès l'enfance dans un climat de grande effervescence intellectuelle.

Par bonheur, son père se montre également clairvoyant dans le choix de son époux en lui désignant Étienne Castel, notaire du roi. Il a dix ans de plus qu'elle, mais leur union est un vrai mariage d'amour. Hélas, en 1389, Christine perd successivement son mari, emporté par la peste, et son père. À vingt-cinq ans, la voici veuve et sans ressources, ayant à charge sa mère et ses trois enfants.

Que faire ? Avant tout, répondre au besoin impérieux d'exprimer par écrit son chagrin et sa solitude. Bientôt, ce travail de deuil et d'écriture donne un

recueil de poésie courtoise, *Cent ballades d'amant et de dame*, qui remporte un franc succès à la Cour et vaut à l'écrivaine en herbe l'attention de riches protecteurs. Vivant désormais de sa plume, Christine diversifie sa production littéraire, rédige une biographie du roi Charles V, se lance dans un traité politique et ose aborder des thèmes militaires et religieux ; bref, ne s'interdit aucun sujet !

Dans *La Cité des dames*, histoire d'une cité imaginaire gouvernée par des femmes, Christine de Pisan dénonce la misogynie de l'époque et l'inégalité des sexes. Elle donne une image positive du corps de la femme, regrettant qu'il ne soit associé qu'au péché ou à la maternité ; elle prône l'étude pour les femmes et vante les joies de l'indépendance. Cet ouvrage lui vaut d'être considérée de nos jours comme l'ancêtre du féminisme contemporain.

Après sa mort, son nom sombre dans l'oubli et son œuvre est attribuée à tort à l'écrivain italien Boccace. Comment pouvait-on imaginer qu'une simple femme pût écrire en plein XIV^e siècle ? Il faut attendre 1786 pour que le nom de Christine de Pisan réapparaisse dans une anthologie des écrivaines françaises. Son auteure ? Une femme bien sûr, pouvait-il en être autrement ? Mais pas n'importe laquelle : Louise de Keralio, fondatrice en août 1789 du *Journal d'État et du citoyen* et, à ce titre, première rédactrice en chef de l'histoire de France !

PRINCESSE PALATINE

(1652-1722)

Graphomanie

Quand elle n'est pas à la chasse, au spectacle ou en compagnie de son beau-frère le roi de France qu'elle adore, Élisabeth Charlotte de Bavière, dite « Princesse palatine », seconde épouse de Philippe d'Orléans, passe le plus clair de son temps à écrire de longues lettres. Souffre-t-elle de graphomanie, cette affection portant certains individus au besoin irrésistible d'écrire ? Arrachée par le mariage à son pays d'origine, peut-être a-t-elle simplement trouvé dans l'écriture intensive un bon moyen de tromper son isolement et de fuir la cour de Versailles dont elle hait l'hypocrisie.

Alors, elle écrit ! Elle écrit très vite, au fil de la plume, en passant sans transition d'un sujet à l'autre. Son orthographe est, certes, assez mauvaise, mais sa langue maternelle, ne l'oublions pas, est l'allemand pas le français. Parfois, elle met une majuscule au beau milieu d'un mot et semble n'avoir jamais entendu parler de ponctuation ! Mais si son style peut paraître quelque peu désordonné, son travail épistolaire, lui, est très bien organisé. Chaque jour de la semaine, sa correspondance est consacrée à un pays particulier : le dimanche, elle écrit pour la Lorraine et Hanovre, à sa chère tante, des lettres qui parfois font plus d'une trentaine de pages ; le lundi, c'est pour la Savoie et l'Espagne ; le mardi, la Prusse ; le mercredi, pour Modène ; le jeudi, encore pour Hanovre, et le samedi, elle rattrape sa correspondance en retard avec l'Angleterre, la Suède ou le Danemark ! « Lorsque j'ai écrit vingt feuillets à

la princesse de Galles, dix ou douze à ma fille, vingt à la reine de Sicile, je suis à peu près fatiguée », aime-t-elle à dire. On le serait à moins !

Dans sa correspondance, on trouve souvent une foule de détails amusants sur la cour de France. Elle aborde tous les sujets : cancans croustillants, anecdotes triviales, voire scatologiques, considérations politiques... Le roi se moque volontiers de cette folie épistolaire ; un jour, il lui présente même la liste des cent chevaux morts en une année pour avoir acheminé son courrier dans l'Europe entière ! En même temps, comme il fait ouvrir toutes ses lettres, ce dont la Palatine est parfaitement au courant, il prend grand plaisir à cette lecture instructive. Il a toujours apprécié le franc-parler de sa belle-sœur et, grâce à elle, il en apprend tous les jours sur sa propre cour. À ce titre, la Palatine est une précieuse mémorialiste à placer au rang d'un Saint-Simon pour la connaissance du Grand Siècle. Sa correspondance avec l'Europe entière va se poursuivre avec cette même intensité pendant quarante ans. Alors, « graphomaniac », la Palatine ? Réponse après lecture de ses... soixante mille lettres !

ELIZABETH MONTAGU

(1718-1800)

Bas-bleu

Alors que, dans la langue française, « bas-bleu » désigne une femme savante et pédante, ce terme, qui nous est venu d'Angleterre au XVIII^e siècle, n'avait pas du tout à l'origine le caractère péjoratif qu'il a pris en franchissant la Manche. Pour les Anglais, en effet, le mot *bluestocking* est attaché au nom d'une femme brillante, Elizabeth Montagu, dont la culture et l'intelligence firent en leur temps l'admiration des personnalités les plus influentes, les plus douées et les plus en vue de leur époque, qu'elles fussent artistes, philosophes, écrivains, politiques ou simplement passionnées de littérature. Elle est considérée comme l'une des toutes premières féministes anglaises. Ses idées très arrêtées sur l'inféodation des femmes dans le mariage lui font envisager un temps de ne jamais se marier, mais elle épouse finalement en 1742, à l'âge de vingt-quatre ans, Edward Montagu, un homme richissime de près de trente ans son aîné, ayant fait fortune dans le charbon et par ailleurs membre du Parlement.

L'opulence financière de son époux permet à Elizabeth de tenir chez elle un salon particulièrement renommé et animé où ses amies et elle-même échangent des idées, discutent en toute liberté de leurs goûts littéraires. Peu nombreux dans un premier temps, les hommes y devisent d'égal à égal avec les femmes présentes, ce qui constitue une grande nouveauté. À l'époque, la bienséance autant que la mode exigeaient des invités qu'ils portent des bas de

soie noire dans ce genre de réunions. Or, le botaniste et éditeur Benjamin Stillingfleet n'a guère les moyens de s'en offrir et se présente un jour chez Elizabeth Montagu avec des bas de tous les jours en laine peignée bleue. *Shocking* !? Pas du tout ! Elizabeth le met à l'aise en lui rappelant que son salon est plus sensible à la qualité et à la hauteur des propos échangés qu'au respect de règles vestimentaires inutiles et socialement humiliantes. Cet épisode lui inspire aussitôt le nom de son cercle littéraire : The Bluestockings Society, « la société des bas-bleus », cercle dont l'objet majeur sera d'encourager l'éducation pour tous et la réforme sociale, mais aussi, bien sûr, l'édition et la promotion de la littérature. Avec les années, le domicile d'Elizabeth Montagu va devenir le premier salon de Londres ; il ne désemplit pas. Les auteurs s'y pressent, qui savent bien que la maîtresse de maison est une mécène généreuse.

Par ailleurs, elle-même écrit. En réaction aux positions sarcastiques de Voltaire sur Shakespeare, elle publie un remarquable essai sur le génie de celui qu'elle considère non seulement comme le plus grand auteur anglais, mais aussi comme le plus grand écrivain de tous les temps. Voltaire lui répond par une *Lettre à l'Académie française*. Elizabeth Montagu, « Queen of the Bluestockings », polémiquant d'égal à égal avec Voltaire ? Contrairement aux misogynes de tout poil qui qualifiaient un peu vite de « bas-bleu » toute femme s'intéressant de trop près aux choses intellectuelles, Voltaire, grand ami des femmes, notamment d'Émilie du Châtelet qu'il encouragea à mener ses recherches scientifiques, était lui parfaitement capable de faire la différence entre une précieuse ridicule et une femme savante.

LOUISE DE KERALIO-ROBERT

(1756-1822)

Citoyenne

Alors que les noms de Manon Roland, Charlotte Corday, Théroigne de Méricourt ou Olympe de Gouges, grandes figures féminines de la Révolution française, nous sont familiers, celui de Louise de Keralio, injustement négligée par la postérité, ne dit plus rien à personne. Réparons sur-le-champ cette injustice en évoquant ce drôle d’oiseau. De son nom complet Louise Guynement de Keralio, issue d’une famille de la petite noblesse bretonne, elle naît le 27 janvier 1756 (à Paris ou à Valence). Son père, qui naguère s’est distingué en combattant sur tous les champs de bataille de la guerre de Sept Ans, a raccroché son baudrier pour devenir homme de lettres. Professeur de tactique à l’École royale militaire, rédacteur dans *Le Journal des savants*, académicien et censeur royal, il est également traducteur. Chose plutôt rare pour l’époque, la mère de Louise, Françoise Abeille, est également traductrice et écrivain. Entourée de tels parents, Louise manifeste sans surprise une exceptionnelle précocité intellectuelle : à seize ans, elle traduit un premier livre de l’italien au français, puis, passant à l’anglais, elle traduit *Travels in the Two Sicilies (Voyages dans les deux Siciles)*, livre à succès d’Henry Swinburne.

Bien vite, elle trouve son sujet de prédilection : l’histoire des femmes. Cinq volumes narrant la légendaire rivalité entre Élisabeth I^{re} et Marie Stuart sont suivis d’une ambitieuse « Collection des meilleurs ouvrages français

composés par des femmes », publiée entre 1786 et 1789 et dédiée à sa mère. Non contente d'écrire, Louise décide aussi de devenir imprimeur et libraire. En 1786, avec l'aide financière de son père, elle va donc installer chez elle une presse à imprimer.

Fin de l'histoire après quelques livres publiés, une faillite et un mariage ? Pas encore, car la Révolution française éclate. En juillet 1789, Louise a trente-trois ans. Pour elle, la Révolution est une révélation, ou plutôt une éclosion. Pour commencer, elle fonde un journal politique intitulé *Journal d'État et du citoyen*, devenant ainsi la première femme rédactrice en chef de l'histoire de France. Principale rédactrice de son propre journal, elle écrit sur tous les sujets : politique, chroniques judiciaires, spectacles, traduction de journaux anglais, critiques de livres... Ses prises de position font d'elle une pionnière de l'activité politique féminine et l'une des premières militantes républicaines de notre histoire. Sa revue sera publiée pendant deux ans, aura plus de deux cents numéros et pas loin de sept mille pages. Deux ans d'un travail acharné ! En novembre 1789, cette révolution à laquelle elle a adhéré avec fougue lui refuse le droit d'être imprimeur pour la seule raison qu'elle est une femme. Qu'à cela ne tienne, elle continue de plus belle à écrire et à faire dans ses articles des propositions avant-gardistes : en 1790, c'est elle qui propose d'introduire et d'imposer le tutoiement pour tous en signe de fraternité ; c'est également elle qui œuvre pour que les mots « madame » et « monsieur » soient remplacés par « citoyen » et « citoyenne » ! Et quand elle épouse le citoyen Robert, elle est la première femme à mettre un trait d'union entre son propre nom et celui de son mari. Le tutoiement pour tous, la disparition de « madame », la conservation du nom de jeune fille, l'animation des « sociétés de femmes »... Quel magnifique héraut de la cause des femmes, non ?

Eh bien, pas tant que cela, figurez-vous ! Car, en réalité, pour républicaine qu'elle soit, Louise ne croit pas du tout en la capacité des femmes à être partie prenante dans les décisions politiques ; son idéal

politique est même une société sexiste. Elle écrit : « Je ne crois pas que les femmes puissent jamais avoir une part active dans les choses du gouvernement », et, plus loin : « Contentes d'apprendre à leurs enfants les décrets de l'Assemblée, les femmes n'ambitionneront ni de les faire ni de les dicter. » Quel étrange paradoxe pour une pionnière du journalisme !

Louise met fin à sa carrière de journaliste quelques mois avant la naissance de sa fille. Elle va cesser toute activité militante et écrira en 1808 un roman à l'eau de rose, intitulé *Amélia et Caroline, ou L'amour et l'amitié*, qu'elle dédicace en ces termes à son mari, devenu après la Révolution négociant en alcool : « Depuis vingt ans, je n'ai rien publié, depuis vingt ans, je suis à toi et c'est à l'amour conjugal que je consacre cet écrit. »

Citoyenne Keralio-Robert... Tu parles d'une féministe !

JANE AUSTEN

(1775-1817)

Certificat

Avez-vous lu *Raison et Sentiments*, *Emma* ou *Mansfield Park* de la romancière anglaise Jane Austen, ou vu l'une de leurs adaptations cinématographiques ou télévisées ? Votre cœur a-t-il battu la chamade lorsque Darcy et Elizabeth Bennet, héros d'*Orgueil et Préjugés*, renoncent enfin à feindre une mutuelle hostilité pour s'avouer l'un à l'autre qu'ils s'aiment éperdument ? Si oui, vous comprendrez aisément l'émotion qu'a suscitée la présentation à Winchester, ville où mourut Jane Austen, de deux faux certificats de mariage signés de sa main. Ces documents ont été exposés à l'occasion du bicentenaire de la mort de la romancière, disparue le 18 juillet 1817, à l'âge de quarante et un ans.

La dépendance des femmes vis-à-vis du mariage est LE thème central des livres de Jane Austen, l'un des auteurs les plus lus et les plus aimés des Anglais. Avec beaucoup d'esprit et de mordant, elle décrit le mariage comme un « marché » ou une « entreprise manœuvrière » où l'amour, loin d'être une priorité, doit toujours céder le pas aux intérêts financiers des « contractants ». Peut-être est-ce par défi pour tant de cynisme que Jane va refuser de se marier sans amour et préférer passer sa courte vie auprès de ses parents et de ses frères. Comment ? Une femme de lettres aussi douée pour piquer d'une plume acide et légère le cœur de ses lecteurs n'aurait jamais connu l'amour ? Par bonheur, *absolutely wrong* ! En décembre 1795, à vingt ans, elle tombe

amoureuse de Tom Lefroy. Les jeunes gens se plaisent, mais sont sans fortune, ce qui rend tout mariage impossible. Quelques années plus tard, le 2 décembre 1802, Jane accepte la demande en mariage d'un prénommé Harris, qu'elle éconduit dès le lendemain matin, la nuit lui ayant porté conseil. Il faut dire que contrairement au beau Darcy, né de son imagination, Harris n'a rien d'un héros de roman ; c'est « un grand gaillard manquant de séduction, d'aspect quelconque, parlant peu, bredouillant ». Son unique mérite ? Être l'héritier en puissance d'un grand domaine dont les revenus auraient mis les parents de Jane à l'abri du besoin. Jane Austen a donc refusé toute forme d'inféodation : elle n'a voulu ni mari ni enfants. Avoir vu trois de ses belles-sœurs mourir en couches n'y fut d'ailleurs sans doute pas étranger. Elle a fait le choix de rester célibataire et tenté de vivre de sa plume.

Voilà pourquoi les faux certificats de mariage, retrouvés dans les registres de la paroisse dont son père était pasteur, sont particulièrement touchants. Ils prouvent qu'avant de refuser un mariage sans amour, Jane s'était imaginée en Mrs Edmond Mortimer de Liverpool ou en Mrs Henri Fitzwilliam de Londres. Fort de ces considérations contradictoires sur le mariage, on est en droit de se demander si, devant *Persuasion*, titre du dernier roman d'amour que Jane écrivit avant sa mort, il ne manquerait pas un tout petit mot qui en aurait dit long sur le fond de son cœur : le préfixe « auto » ?

MARY SHELLEY

(1797-1851)

Frankenstein

Le docteur Frankenstein, tout le monde connaît. Mais qui donc a imaginé ce personnage de médecin qui crée de toutes pièces un être neuf à partir de morceaux humains, et quand ? La réponse est inattendue : *Frankenstein ou le Prométhée moderne* est publié en 1818 et son auteure est l'Anglaise Mary Shelley, née en 1797 dans un faubourg de Londres. Quand on a frissonné devant certaines adaptations cinématographiques de *Frankenstein*, on a du mal à croire que derrière ces films d'horreur se cache une toute jeune femme contemporaine de Jane Austen !

Les Wollstonecraft Godwin, parents de Mary, formaient un couple très moderne et très original : un père philosophe, journaliste, éditeur, et une mère pionnière du féminisme, auteure d'une *Défense des droits de la femme*, qui, hélas, meurt de fièvre puerpérale dix jours après avoir donné la vie à Mary. Née au beau milieu des livres, Mary lit tout ce qui lui tombe sous la main, en particulier ces romans gothiques très en vogue qui mélangent eau de rose, macabre et surnaturel. Le pionnier du genre a été Horace Walpole avec son *Château d'Otrante* paru en 1764. Les châteaux hantés, les cimetières et les cryptes, voilà la toile de fond incontournable de ces livres à succès. En Angleterre, certains poètes font même du macabre leur source d'inspiration exclusive : on les appelle les « poètes des cimetières » (*graveyard poets*). Justement, Mary se rend très souvent dans le cimetière de Saint-Pancras Old

Church où repose sa mère, et passe de longues heures sur sa tombe, à rêvasser et à écrire. À côté de ses lectures, sans doute la fréquentation assidue de ce cimetière est-elle une première explication à son goût de l'étrange. C'est d'ailleurs aussi dans ce cimetière qu'elle donnera ses premiers rendez-vous secrets au jeune et génial poète Percy Shelley, protégé de son père, et qu'elle et lui échangeront leur premier baiser le 26 juin 1814... Ah, tomber amoureux dans un cimetière sur la tombe de sa mère ! Tout cela n'est-il pas romantique, ou plutôt, gothique à souhait ? Ce qui l'est moins, c'est que Shelley est déjà marié et père de famille. Les amants doivent s'enfuir, quitter l'Angleterre... En mai 1815, Mary donne naissance à un enfant prématurée qui ne survivra pas.

L'été 1816 se passe en Suisse où Mary et Percy retrouvent Lord Byron. Entre deux promenades en barque sur le lac, sont évoqués toutes sortes de sujets, notamment les dernières découvertes scientifiques : ainsi la galvanisation aurait-elle été pratiquée avec succès. Si l'on communique à une grenouille morte un courant électrique, soudain, comme par magie, les pattes du batracien se remettent à s'agiter comme si l'animal était vivant ! Et si, un jour, on parvenait à faire la même chose avec les humains ? Il suffirait peut-être de transmettre de l'électricité à un corps mort pour lui redonner vie ? Cette conversation va produire sur Mary une très forte impression. Aussi, quand Byron met ses invités au défi d'écrire une nouvelle fantastique, elle pense immédiatement à l'idée d'un être créé de toutes pièces auquel la galvanisation insufflerait la vie... C'est ainsi que naissent sous sa plume le docteur Victor Frankenstein et sa créature, être désespérément seul, composé de chairs mortes, amené à la vie puis abandonné par son créateur. Derrière ce livre, il y a le sentiment de culpabilité d'une jeune femme hantée par la disparition prématurée de sa mère morte en lui donnant la vie, et par la mort de sa fille qu'elle n'a pas su réanimer, choc suivi des suicides simultanés de sa demi-sœur et de la femme de Shelley. Toutes ces disparitions tragiques ont nourri le Styx amer d'où naîtra *Frankenstein*, premier roman de science-

fiction de l'histoire de la littérature, ouvrage écrit et publié à l'âge de vingt et un ans par une jeune fille tourmentée qui, ayant trop fréquenté les cimetières, voulait à tout prix croire en une possible victoire de la vie sur la mort.

JULIETTE DROUET

(1806-1883)

Toto

« Bonjour, mon Toto aimé et adoré, bonjour, mon adoré petit homme... » Voilà comment débute l'une des vingt-trois mille six cent cinquante lettres échangées par Juliette Drouet et son amant, Victor Hugo. Alors que pour l'opinion publique Hugo est déjà statufié de son vivant comme le plus grand écrivain de tous les temps, pour Juliette, il est avant tout son « Toto » !

Piètre comédienne courant les rôles et les protecteurs, Juliette a rencontré Victor en 1833, à l'occasion d'une lecture de *Lucrèce Borgia*, pièce dont Hugo est l'auteur et dans laquelle elle doit interpréter un rôle. Hugo est ébloui : « Un rayon est allé de ton cœur au mien, comme de l'aurore à une ruine. » Ce jour-là, naît un amour qui durera plus de cinquante ans, un amour qui pour Juliette sera comme une entrée en religion.

Dans la nuit du 16 au 17 février 1833, en pleine festivités du Mardi gras, Juliette et Victor deviennent amants. D'ailleurs, dans *Les Misérables*, cette même date constitue le titre du chapitre dans lequel Hugo raconte la nuit de noces de Cosette et Marius. Cosette et Marius, ce sont Victor et Juliette !

Jamais Hugo ne cessera d'aimer sa femme Adèle, mais Juliette est son âme sœur. Il fera en sorte qu'elle habite toujours près de lui. Elle le suit en exil pendant dix-neuf ans, aime ses enfants comme s'ils étaient les siens, passe sur toutes ses infidélités. Elle est aussi sa secrétaire ; c'est elle qui recopie tous les manuscrits qu'elle seule sait si bien déchiffrer, c'est elle

encore qui sauve *in extremis* la malle qui contenait le manuscrit des *Misérables*. Elle-même a une fort jolie plume. On la surprend à se moquer tendrement de son génie d'amant qui, écrit-elle, porte des chemises roses pour faire plus jeune : « Toto se serre comme une grisette », « Toto se frise comme un garçon tailleur », « Toto a l'air d'une poupée modèle », « Toto est ridicule », « Toto est académicien ! »

Après la mort d'Adèle Hugo en 1868, Juliette a enfin son « vieux Toto » tout à elle ! Treize ans plus tard, le 11 mai 1883, de la minute où elle disparaît à son tour, Hugo cesse d'écrire à tout jamais, hormis les notes éparses réunies dans *Choses vues* ! Il n'est plus qu'un « corps sans âme » et n'a même pas la force de suivre le convoi mortuaire jusqu'au cimetière de Saint-Mandé.

Sur la pierre tombale de son épouse, Hugo a fait graver « Adèle femme de Victor Hugo ». Pour la sienne, Juliette a choisi elle-même des vers que son Toto lui destinait :

*Quand je ne serai plus qu'une cendre glacée,
Quand mes yeux fatigués seront fermés au jour,
Dis-toi, si dans ton cœur ma mémoire est fixée :
Le monde a sa pensée,
Moi, j'avais son amour !*

HARRIET BEECHER STOWE

(1811-1896)

Uncle Tom

Harriet Beecher ? Vous parlez d'une bigote ! Avec elle, c'est avant tout le mot « pasteur » qui vient à l'esprit : son père est pasteur, l'un de ses frères est pasteur, et elle épouse... un pasteur ! Née le 14 juin 1811 à Litchfield, dans le Connecticut, issue d'une famille ultra-puritaine de onze enfants, elle reçoit comme il se doit l'éducation très stricte qui fera d'elle une parfaite épouse chrétienne. À vingt et un ans, elle suit son père dans l'Ohio, où il a pour projet de créer un séminaire. Elle y rencontre le pasteur Calvin Ellis Stowe, qu'elle épouse en 1836.

Or, il se trouve que Calvin est investi corps et âme dans la cause de l'abolition de l'esclavage et qu'il participe activement au réseau clandestin d'aide aux esclaves en fuite. Harriet s'engage à ses côtés, malgré les critiques et la désapprobation que cela suscite autour d'elle. Dans le Kentucky, elle a assisté à une vente aux enchères d'esclaves qui l'a très profondément bouleversée. Au cours de cette vente effarante, scandaleuse, un mari et sa femme ont été vendus séparément. C'est atroce ! Qui a le droit de séparer ceux que Dieu a unis ? Comment peut-on infliger à son prochain un sort aussi injuste et se dire chrétien ? De quel droit quiconque peut-il prétendre posséder un être, une âme, qui n'appartient qu'à Dieu ? Et comment peut-on s'imaginer une minute avoir droit au salut éternel après avoir traité son prochain comme une bête de somme ? Harriet entend le proclamer haut et

fort : l'esclavage est contraire aux principes chrétiens les plus sacrés et chaque propriétaire d'esclaves devrait faire son examen de conscience à la lumière de cette vérité !

En 1850, l'adoption du Fugitive Slave Act, loi très choquante punissant toute personne ayant aidé un esclave dans sa fuite, pousse finalement Harriet à prendre la plume. Le *National Era*, journal abolitionniste, lui ayant ouvert ses colonnes, elle y publie les premières pages d'un feuilleton intitulé *Uncle Tom's Cabin (La Case de l'oncle Tom)*. Quarante épisodes seront publiés autour d'un thème unique : le caractère immoral pour ne pas dire « maléfique » de l'esclavage. Le succès du feuilleton est tel qu'il devient un livre dès 1852, puis un best-seller : trois cent mille ouvrages sont vendus dès la première année de sa publication, ce qui pour l'époque est proprement ahurissant ! Par la suite, il sera vendu à des millions d'exemplaires.

Récit très réaliste des souffrances et de l'injustice engendrées par l'esclavage (pour l'écrire, Harriet a interrogé beaucoup d'anciens esclaves), ce livre est un véritable électrochoc qui va galvaniser l'opinion abolitionniste dans le nord du pays. Sans surprise, dans le Sud, l'opinion publique est vent debout contre le livre. En novembre 1862, en pleine guerre de Sécession, Harriet est invitée à la Maison-Blanche pour y participer à une réunion en présence d'Abraham Lincoln. Rien que ça ! Pour une modeste fille de prédicateur, voilà une « chaire », ou plutôt une tribune inespérée ! De fait, de plus en plus nombreux sont les Américains qui, touchés par son discours et forts de la lecture de son livre, se familiarisent avec l'idée d'une abolition définitive de l'esclavage dans leur pays. Dès 1863, Lincoln annonce l'émancipation des esclaves dans les États du Sud sans indemnités d'aucune sorte pour leurs « propriétaires ». Quatre-vingts pour cent des esclaves, soit quatre millions d'esclaves noirs, vivent alors dans ces États. Dans le Nord, cette émancipation sera progressive et... indemnisée ! Enfin, le 6 décembre 1865, le Congrès adopte le treizième amendement de la Constitution, aux

termes duquel « ni esclavage, ni aucune forme de servitude involontaire ne pourront exister aux États-Unis ni en aucun lieu soumis à leur juridiction ».

Évidemment, les critiques contre *La Case de l'oncle Tom* n'ont jamais manqué. On a notamment reproché au livre d'avoir diffusé un certain nombre de stéréotypes sur le serviteur dévoué fidèle à son maître blanc... Harriet Beecher fut-elle une bigote paternaliste ? Disons plutôt un bon samaritain qui chercha avant tout à se conformer au plus exigeant des commandements du Christ : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

ADÈLE HUGO

(1830-1915)

Érotomanie

Guernesey, années d'exil pour les Hugo. À Hauteville House, l'éblouissante Adèle dite « Dédé », vingt-cinq ans, petite dernière surdouée de la famille, a le mal de vivre. Pour occuper ses journées solitaires, elle joue frénétiquement du piano, met les poèmes de son père en musique, s'adonne à la peinture, discipline dans laquelle elle fait également merveille, et rédige un journal intime (un précieux témoignage dont près de six mille pages ont été conservées). Alors qu'elle excelle dans tous les domaines, sa vie lui semble si monotone qu'elle sombre doucement dans la dépression. Quelques années avant l'exil, elle s'est follement éprise d'Auguste Vacquerie, son beau-frère de onze ans plus âgé qu'elle. Il a été son premier amour. Mais l'ombre de son père, « le périssime », est venue contrarier ses amours : elle est convaincue qu'elle ne pouvait aimer qu'un génie ! Elle s'est donc enflammée pour Eugène Delacroix, puis pour le sculpteur Auguste Clésinger, deux grands artistes bien plus âgés qu'elle. Un échec. Et depuis... plus rien ! Doit-elle renoncer à l'amour ? « Être mademoiselle Dante ou mademoiselle Shakespeare, n'est-ce pas un idéal supérieur à tout mariage ? »

À Guernesey, à part Auguste Vacquerie, « le fidélissime », il n'y a aucun jeune dans son entourage et son père lui interdit formellement de voyager. Il a déjà perdu Didine (Léopoldine, morte noyée en 1843), et surveille donc comme le lait sur le feu sa Dédé qu'il sait très fragile nerveusement. Quand il

la regarde, si frêle, le regard fixe, il ne peut s'empêcher de penser à son propre frère aîné, Eugène, qui, ayant perdu la raison, a été enfermé des années durant jusqu'à sa mort en 1837.

En 1854, Adèle a un coup de foudre pour un officier anglais venu participer à une séance de spiritisme organisée par ses parents. Il se nomme Albert Pinson. Adèle et lui se voient plusieurs fois, batifolent. Hélas, cette liaison va faire sombrer la jeune femme dans une véritable folie amoureuse que la médecine moderne qualifierait de nos jours d'« érotomanie » ou « syndrome de Clérambault », affection se définissant comme la conviction délirante d'être aimé. Alors que pour Pinson il ne s'agit que d'une amourette, Adèle est en effet persuadée qu'il l'aime aussi et veut l'épouser. Le 6 décembre 1856, elle fait une terrible crise de nerfs, divague pendant quatre jours et ne quitte plus sa chambre. Elle vient de basculer pour de bon du monde réel au monde du délire. Pinson s'éloigne. Dans les années qui suivent, elle n'aura de cesse de le traquer. En 1863, quand Pinson est muté au Canada, elle quitte en cachette Guernesey pour aller le rejoindre. Alors qu'il l'éconduit vertement, elle ne cesse de le harceler et lui fait croire qu'elle porte un enfant de lui. Non sans un certain cynisme, le jeune homme, constamment endetté, va lui emprunter de l'argent. Quand Adèle écrit à ses parents qu'elle vient de l'épouser, ils la croient sur parole et publient un faire-part dans le journal local. Entre-temps, Pinson est muté aux Antilles où il ne prête pas davantage attention à Adèle qui l'a suivi, mais dont l'état mental se dégrade encore. Elle erre, hallucinée, d'une plage à l'autre, sous un soleil brûlant, vêtue de son manteau d'hiver...

Finalement rapatriée en France par sa famille, elle est immédiatement internée. Certes, ses conditions de détention sont confortables, son père y a veillé en lui laissant deux millions de francs par testament, mais elle va passer plus de quarante ans entre les murs d'un asile ; c'est une tragédie ! Adèle meurt le 21 avril 1915, en pleine guerre de 1914, de sorte que sa disparition passe totalement inaperçue. Elle était pourtant l'unique survivante des enfants

Hugo et le seul avoir franchi le cap du xx^e siècle. On dit que ses dernières paroles furent : « Ah ! que mon nom est bien lourd à porter. »

SELMA LAGERLÖF

(1858-1940)

Nils

Si le nom de Selma Lagerlöf ne vous dit rien, peut-être celui de son personnage Nils Holgersson vous inspire-t-il davantage ? Nils est ce petit garçon de ferme qui découvre son pays, la Suède, en voyageant sur le dos d'un jars en compagnie d'un groupe d'oies sauvages. Selma Lagerlöf, auteure de cette histoire, a été la première femme au monde à recevoir le prix Nobel de littérature.

Née en 1858 dans la demeure familiale de Marbacka, dans la petite commune de Sunne où elle passe toute son enfance, Selma devient institutrice à Landskrona, dans le sud du pays, pendant une dizaine d'années (de 1885 à 1895). Mais déjà, elle écrit. À la source de son inspiration : sa région d'origine, le Värmland, autrement dit « Le froid pays », magnifique territoire de l'ouest de la Suède. C'est une terre austère, sauvage et froide, recouverte d'immenses forêts boréales de bouleaux et de sapins, traversée par le majestueux fleuve Klarälven, parsemée de milliers de lacs et peuplée de loups. D'innombrables contes et légendes y ont puisé leurs racines. Selma va s'en inspirer pour son premier livre, *La Légende de Gösta Berling*, publié en 1891, alors qu'elle vient d'avoir trente-trois ans. Le héros en est un pasteur débauché qui, bien qu'ayant renoncé à son ministère sacré, répand la joie partout où il passe. Autour de lui gravitent des personnages hauts en couleur qui tous racontent leur propre histoire, comme le feraient des paysans à la

veillée. *La Légende de Gösta Berling* est donc une sorte d'épopée en poupées russes, faite d'histoires dans l'histoire, une saga baignant dans une atmosphère de superstition et de féerie empruntées à la mythologie nordique, l'un de ces livres rares où tout un peuple se reconnaît.

Ce premier ouvrage est suivi d'un recueil de nouvelles dont le succès va permettre à Selma de se consacrer entièrement à l'écriture. Car son histoire personnelle est une autre source d'inspiration majeure : la blessure à la hanche qu'elle se fit enfant, qui l'immobilisera longuement au lit et la laissera boiteuse à vie, la vente de la maison de famille en 1887 à la suite des mauvaises affaires de son père, son expérience d'institutrice, ses voyages, l'écriture...

En janvier 1894, Selma fait la connaissance de Sophie Elkan, elle aussi auteure à succès. Sophie est un être tragique et douloureux qui portera à vie le deuil de son mari et de sa fille unique. C'est l'écriture qui a réuni ces deux femmes. Entre 1895 et 1899, les deux amies voyagent ensemble dans divers pays d'Europe, à Jérusalem et en Égypte et ne se quitteront plus jusqu'à la mort de Sophie en 1921. De leur correspondance éditée seulement dans les années 1990 (Selma ayant exigé qu'un délai de cinquante ans après sa mort soit respecté avant leur publication), il ressort clairement que Selma était amoureuse de Sophie Elkan. Intitulé *Les Liens invisibles*, le livre qu'elle publia en 1894, année même de sa rencontre avec Sophie, en disait pourtant déjà assez long pour qui savait lire entre les lignes...

Selma a également entretenu durant près de quarante ans une correspondance nourrie avec Valborg Olander, une suffragette qui l'encouragea à militer pour le droit de vote des femmes, droit que les Suédoises obtiendront d'ailleurs dès 1919. Elle fut la seule vraie rivale de Sophie Elkan dans le cœur de Selma, mais à Marbacka, maison que Selma put finalement racheter en 1910 grâce à l'argent de son prix Nobel et où elle vécut jusqu'à sa mort en 1940, c'est bien au souvenir de Sophie qu'une pièce entière a été consacrée !

En 1909, Selma Lagerlöf devient donc la première femme prix Nobel de littérature. Quelques années auparavant, l'Association nationale des enseignants lui a demandé d'écrire un livre de géographie pour aider les écoliers suédois à découvrir les provinces de leur pays. Ce livre, ce sera *Le Merveilleux Voyage de Nils Holgersson à travers la Suède*, paru en 1906-1907, le plus grand succès de Selma, publié à des millions d'exemplaires et traduit dans plus de cinquante langues.

Selma Lagerlöf : cette fois, retenez ce nom. C'est grâce à elle que vous et moi avons, enfants, survolé les lacs gelés du Värmland avec les oies sauvages.

COLETTE

(1873-1954)

Bel Gazou

Quel est le prénom de l'unique enfant de Colette, une fille qu'elle eut de son second mari, sur trois, le journaliste Henri de Jouvenel ? La réponse est : Colette ! Un peu narcissique pour une mère de donner à sa fille le même prénom que le sien ? Et que dire d'une mère, même âgée de plus de quarante ans, comme c'est le cas de Colette quand elle accouche, qui n'hésite pas à dire de sa fille qu'elle a été un « accident de maternité » ! Voilà une relation mère-fille placée sous d'étranges auspices.

Comme deux Colette, c'est une de trop, Colette fille est rapidement surnommée « Bel Gazou ». Elle naît en juillet 1913, à la veille de la Grande Guerre. Sa mère étant la femme la plus indépendante au monde, Bel Gazou va devoir s'habituer très jeune à se passer d'elle. Pendant toute la durée de la guerre, elle vit avec son père à Castel Novel, le château des Jouvenel, près de Brive, en Corrèze, où elle a été conçue. Une nurse anglaise, Miss Draper, « pudeur, hygiène et châtiment », selon les mots de Bel Gazou, va s'occuper d'elle jusqu'en 1922. Quand Colette se souvient qu'elle est mariée (mais son mari s'en souvient-il lui-même, lui qui la trompe assidûment ?), et qu'elle est baronne de Jouvenel des Ursins, titre dont elle considère qu'il lui va « comme une plume dans le derrière », elle rend parfois visite à sa fille dans cette demeure qu'elle appelle la « grande baraque ». Mais, bien vite, elle va avoir d'autres chats à fouetter que sa fille unique : en juillet 1921, à quarante-huit

ans, elle entame une liaison avec son propre beau-fils, Bertrand de Jouvenel, qui, lui, n'a pas dix-huit ans ! Cette idylle, qui inspirera à Colette *Le Blé en herbe*, se noue à Rozven, la maison bretonne que possède Colette au bord de la mer. Bel Gazou est là, en vacances, mais une petite fille de huit ans au beau milieu d'une histoire d'amour naissante est déplacée et encombrante ! Pour pouvoir batifoler à son aise, Colette la met en pension à Saint-Germain-en-Laye à la rentrée 1922. Quand on sait à quel point elle-même avait détesté la pension, jusqu'à en fuguer à plusieurs reprises...

Bel Gazou découvre la solitude. Entre ses livres, ses spectacles de mime et son jeune amant, Colette n'a pas beaucoup de place pour elle : « Quelle fichue situation d'être la fille de deux quelqu'un », reconnaît-elle. Pour Bel Gazou, les choses ne vont faire qu'empirer : ses parents divorcent et se remarient chacun de son côté. Plus que jamais, elle a l'impression de compter pour du beurre !

Conséquence immédiate de cet abandon, ses résultats scolaires sont désastreux. Elle est renvoyée de plusieurs établissements, orientée vers des cours de couture dont elle ne se satisfait pas, se cherche, touche un peu à tout : secrétariat, assistante de réalisation au cinéma, traductrice...

C'est finalement la guerre qui va la révéler à elle-même : en Corrèze, elle s'implique dans un réseau de résistance et, en 1943, se met au service de l'OSE, une organisation de secours aux enfants de parents déportés. Surtout, elle commence timidement à écrire. Ce qui n'est d'abord qu'un journal intime est bientôt suivi de vrais articles. Devenue journaliste, elle couvre le retour des déportés dont elle recueille les témoignages. Elle s'investit aussi avec passion dans le mouvement féministe naissant.

Cet élan prometteur est stoppé net. À la mort de sa mère, en 1954, Colette de Jouvenel cesse d'écrire pour se vouer corps et âme à la promotion de l'œuvre maternelle. Gaulliste, résistante, militante féministe, elle repose depuis 1981 au cimetière du Père-Lachaise, auprès de celle qui passa près d'elle sans voir que sa fille elle aussi était une grande dame !

HELEN KELLER

(1880-1968)

Cryptomnésie

L'écrivaine américaine Helen Keller, aveugle, sourde et muette, n'a écrit que des ouvrages autobiographiques. Pourtant, sa toute première publication, une nouvelle intitulée *Le Roi de givre* écrite à l'âge de onze ans, en 1891, est bien une fiction. Éblouis par la qualité du récit, on crie au génie et l'entourage d'Helen est aux anges. Pas pour longtemps, hélas ! Car l'éditeur reçoit bientôt une lettre lui signalant que la nouvelle en question ressemble en tout point aux *Fées de givre*, chapitre d'un recueil de contes publié dix-huit ans plus tôt. Helen, l'enfant prodige admirée de tous, est alors accusée d'être la misérable plagiaire de l'œuvre d'une autre. Elle a beau clamer sa bonne foi, affirmer que son histoire est sortie tout droit de son imagination, elle ne convainc pas. On mène l'enquête, mais on ne trouve le livre incriminé ni chez elle ni à l'Institut pour aveugles où elle est scolarisée.

Alors que s'est-il passé ? Selon le psychiatre Carl Gustav Jung, il s'agit d'un cas de cryptomnésie. Un individu peut en toute bonne foi être convaincu d'être l'auteur d'une chanson, d'un trait d'humour, d'un poème, d'un texte implanté dans sa mémoire, sans être capable de lui attribuer une autre source que son propre esprit. Toujours selon Jung, d'immenses auteurs comme Nietzsche et Byron ont été victimes de « plagiats involontaires » et auraient recopié « à l'insu de leur plein gré » des pages entières d'autres auteurs. Dans le cas d'Helen Keller, on a fini par découvrir que l'histoire du *Roi de givre* lui

avait été racontée juste une fois lorsqu'elle avait huit ans. Elle l'avait oubliée, enrichie et faite sienne avec le temps.

Au-delà de ce singulier épisode qui lui fit renoncer définitivement à la fiction, c'est la volonté et la mémoire prodigieuses d'Helen Keller qu'il faut retenir. C'est un miracle que cet être solitaire plongé dans les ténèbres et le silence soit finalement parvenu à communiquer avec l'extérieur et à « écrire ». Pour rendre cela possible, il fallut le dévouement et l'amour de son ange gardien, Anne Sullivan, qui lui apprit le langage des signes. Elle resta auprès d'Helen de mars 1887 jusqu'à sa mort en octobre 1936. Pour communiquer avec elle, Helen posait la main sur son visage, un doigt sur le larynx, un doigt sur la bouche, un doigt appuyé contre son nez afin de sentir les vibrations produites par la parole. Elle formait également à toute allure des signes dans le creux de sa main. On raconte que le premier mot qu'elle comprit fut *if*, « si », en français... un « si » qui ouvrit devant elle l'infini champ du possible.

AGATHA CHRISTIE

(1890-1976)

Archéologie

Le Crime de l'Orient-Express, Mort sur le Nil, Rendez-vous avec la mort (qui se déroule dans l'extraordinaire ville nabatéenne de Pétra), pour chacun de ces ouvrages Agatha Christie a puisé son inspiration dans ses voyages. Comme la plupart de ses contemporains, elle a été littéralement fascinée par l'Orient, les cités oubliées, les tombeaux enfouis de la vallée des Rois (mis au jour, faut-il le rappeler, grâce aux Anglais Howard Carter et Lord Carnarvon) ... Elle-même a côtoyé les archéologues les plus renommés de son époque.

En 1930, elle a quarante ans, est divorcée depuis peu et libre d'aller où bon lui semble. Elle se rend donc en Mésopotamie (actuel Irak) sur le site d'Our pour assister aux fouilles que mène le grand archéologue britannique Leonard Woolley avec l'aide de sa femme Katharine. Les Woolley n'ayant guère envie de s'encombrer d'Agatha, ils chargent leur jeune assistant, Max Mallowan, de lui faire découvrir l'Irak en la raccompagnant à Bagdad. Mallowan n'a jamais lu aucun des romans d'Agatha, mais il la trouve éblouissante. Il la suit en Angleterre, ne la quitte plus d'une semelle et l'épouse en toute discrétion à Édimbourg le 11 septembre 1930. Une affaire rondement menée ! Après leur voyage de noces, lorsque Mallowan manifeste son intention de reprendre le travail à Our, les Woolley lui interdisent formellement d'y revenir accompagné d'Agatha. Leur union est par trop scandaleuse : n'a-t-elle pas quarante ans et lui vingt-six ? Pour Agatha, cet

ostracisme est une cuisante humiliation dont elle se vengera sur le papier six ans plus tard dans *Meurtre en Mésopotamie*, en donnant au personnage de la femme assassinée les traits de Katharine Woolley.

Bientôt, Max Mallowan dirige ses propres chantiers. Commence alors une vie de voyages à deux : le couple prendra part à cinq saisons de fouilles jusqu'en 1939, surtout en Syrie et en Mésopotamie sur les sites de Tell Brak, Chagar Bazar, Nimroud. Agatha participe à part entière à la vie de l'équipe de fouilles. Elle se prend de passion pour l'archéologie et en exerce l'activité sans en avoir le titre ; elle prend des photos, restaure des œuvres, étiquette les objets mis au jour. Elle racontera d'ailleurs cette expérience dans *La Romancière et l'Archéologue : mes aventures au Moyen-Orient*. Voilà qui explique pourquoi Hercule Poirot évoque si souvent les qualités communes à l'archéologue et au détective : précision, minutie, patience, intuition et petites cellules grises constamment en éveil, des qualités auxquelles Agatha Christie ajoutait une bonne dose d'humour et d'autodérision. Il en fallait pour accepter de voir son mariage controversé épinglé en ces termes par la presse : « Un archéologue est le meilleur ami qu'une femme puisse avoir. Plus elle vieillit, plus il s'intéresse à elle. »

DOMINIQUE AURY

(1907-1998)

Olisbos

Vous êtes-vous déjà demandé ce que signifiait la lettre O dans *Histoire d'O*, le célèbre roman érotique publié en 1954 par Dominique Aury sous le pseudonyme de Pauline Réage ? Voici un O qui pourrait désigner bien des choses : O pour « onanisme », « orifice », « objet sexuel » ou encore « olisbos », mot qui, à l'origine, désigne en grec un « phallus en cuir », mais qui, avec le temps, a fini par désigner tout phallus artificiel, quelle que soit sa matière, pierre, ivoire, bois, plastique, etc. En réalité, le mot « olisbos » est d'ailleurs bien moins souvent utilisé que celui de « godemiché », terme dont l'étymologie cette fois est latine et vient de *gaude mihi* qui signifie « réjouis-moi ». Enfin, ne spéculons pas davantage, puisque derrière le fameux O d'*Histoire d'O* se cacherait tout simplement Odile, prénom d'une amie de l'auteure.

Mais revenons au roman. C'est une histoire de soumission. O, une ravissante jeune femme, y devient de son plein gré l'esclave sexuelle d'un lord anglais auquel elle est littéralement « donnée » par son amant. L'introduction en est intitulée « le bonheur dans l'esclavage ». Une femme soumise et qui aime l'être ? Seul un homme a pu écrire un tel livre, pense-t-on lors de sa sortie. Pas du tout ! L'auteure n'est autre que Dominique Aury, brillante autant que discrète intellectuelle, secrétaire à *La Nouvelle Revue française* (revue littéraire européenne) et, pendant plus de vingt ans, seule

femme dans le comité de rédaction des éditions Gallimard. Elle ne révélera être l'auteure de l'ouvrage que quarante ans après sa publication.

Maîtresse de l'écrivain Jean Paulhan qui dirige alors *La NRF*, se sentant délaissée, moins désirée, elle a voulu lui écrire une lettre d'amour en forme de roman. Publié à six cents exemplaires aux éditions Pauvert, le livre se vend sous le manteau, même s'il obtient le prix des Deux-Magots en 1955. Condamné pour outrage aux bonnes mœurs, il est interdit de vente aux mineurs. Des années après sa sortie, il faisait encore jaser dans les chaumières : si l'écrivain Michel Droit l'évoque en 1975 comme un livre « pourri de mépris pour la femme et accablant d'ennui, œuvre évidente d'un vieillard lettré et libidineux », Régine Deforges souligne au contraire le rôle crucial de l'ouvrage dans la libération de la femme : « *Histoire d'O* eut sur ma génération et celles qui suivirent une importance que nous réalisâmes longtemps après : une femme osait dire ses désirs les plus secrets et nous délivrait de la honte attachée à leur réalisation. »

SIMONE DE BEAUVOIR

(1908-1986)

Alliance

« Je rangerai la maison, je serai une bonne épouse arabe, je ferai la vaisselle et même la cuisine... »

Qui se cache derrière ces mots ? Sans doute quelque humble femme au foyer soumise à son mari ? Pas du tout ! Cette phrase est de Simone de Beauvoir, l'auteure du *Deuxième Sexe*, autrement dit, l'une des plus grandes figures du féminisme au xx^e siècle !

Comment peut-on au même moment se consacrer à l'émancipation des femmes et s'exprimer en ces termes ? Cette phrase est-elle un pastiche ou l'expression d'un fantasme ? Simone de Beauvoir, suffragette le jour, midinette la nuit ?

En 1947, Simone de Beauvoir va aux États-Unis pour donner une série de conférences sur l'existentialisme. En réalité, c'est Sartre qui l'a encouragée à partir, pour pouvoir vivre librement son histoire d'amour du moment avec Dolores Vanetti. À Chicago, Beauvoir rencontre l'écrivain baroudeur Nelson Algren ; elle a trente-neuf ans, lui trente-huit. C'est un vrai coup de foudre ! Ils vont vivre trois ans d'une grande histoire d'amour rythmée par des allers-retours entre France, États-Unis, Mexique et Algérie, leurs séparations à répétition ne faisant qu'exacerber entre eux le manque et la tension amoureuse.

Algren va beaucoup aider Beauvoir dans la conception et l'écriture du *Deuxième Sexe* en l'emmenant dans les bas-fonds et les bars pouilleux de Chicago pour qu'elle découvre la ségrégation dont sont victimes les Noirs américains. Les femmes ne souffrent-elles pas constamment, elles aussi, d'une forme de discrimination ? Entre eux, l'émulation intellectuelle est fructueuse : c'est dans « ses années Beauvoir » qu'Algren écrira son chef-d'œuvre sur le thème du jeu et de la drogue : *L'Homme au bras d'or* (1950).

C'est aussi avec Algren que Simone de Beauvoir découvre le plaisir sexuel. Il fait d'elle une vraie femme : « Je me sens une femme dans les bras d'un homme, réellement et totalement. » Rien à voir, donc, avec ce « pauvre Sartre » qui, écrit Beauvoir, « est un homme chaleureux, vivant en tout, sauf au lit ».

Elle est éperdument amoureuse d'Algren et dans les lettres qu'elle lui adresse (trois cent quatre lettres écrites en anglais), elle le décrit lui aussi très amoureux, alors même qu'il entretient d'autres liaisons que la leur. Elle s'illusionne comme n'importe quelle midinette, elle est ferrée, fragilisée, bref, humaine ! « Il est impossible de ressentir plus d'amour que je n'en ressens pour vous, amour du corps, du cœur et de l'âme », lui déclare-t-elle. Elle lui donne de ces petits noms d'alcôve que se choisissent les amants, parfaitement banals : « mon amour », « mon chéri », « mon très doux », ou plus créatifs « crocodile bien-aimé », « bête de bête à moi ». C'est pour lui qu'elle déclare vouloir faire la vaisselle et la cuisine ! Ainsi donc, c'est au moment précis où Simone de Beauvoir est sous l'emprise d'un amant auquel elle est dévouée corps et âme qu'elle s'apprête à publier la bible du féminisme, le texte fondateur de la libération des femmes !

Leur liaison va même prendre un tour des plus conventionnels pour ne pas dire « petit-bourgeois », puisque Nelson Algren demande Simone de Beauvoir en mariage ! Elle refuse. Elle l'aime, lui écrit-elle, mais sa vie est auprès de Sartre à Paris. Entre son travail et son histoire d'amour, elle choisit son travail. Leur liaison s'étirole et prend fin en 1950. Beauvoir n'en continue

pas moins d'écrire à Algren, qu'elle qualifie dans ses lettres de « lointain mari bien-aimé ».

Et que dire de cette déclaration épistolaire enflammée : « Tu es mon premier amour absolu, celui qui ne survient qu'une fois dans la vie ou jamais. » Ou de cette autre : « Je pensais ne jamais dire les mots qui me viennent maintenant tout naturellement quand je te vois. Je t'adore de tout mon corps et de toute mon âme... Tu es ma destinée, mon éternité, ma vie. » Des lettres que Beauvoir signe d'un « ta femme ».

Mais, oups ! Légère erreur ! Car ces phrases ne viennent pas d'une lettre adressée à Algren, mais d'une lettre à Claude Lanzmann avec lequel Beauvoir entame en 1952 une liaison passionnée qui durera sept ans. Elle a alors quarante-quatre ans, Lanzmann, vingt-sept.

Alors, qui fut l'homme de sa vie ? Sartre ? Algren ? Lanzmann ? Est-ce que pour lui aussi, elle aurait été prête à faire la vaisselle ?

Il n'en reste pas moins qu'en 1986, au soir de sa vie, elle a souhaité être inhumée près de Sartre au cimetière du Montparnasse, mais elle a expressément demandé à emporter dans la mort un objet qui lui était cher et que lui avait offert Algren : une alliance !

FRANÇOISE GIROUD

(1916-2003)

Gourdji

Le mot secret de Françoise Giroud aurait pu être « bouchon », sobriquet dont elle fut affublée enfant sans doute en raison de sa petite taille et qui lui colla longtemps à la peau, « panthère », surnom que lui donna Jean-Jacques Servan-Schreiber, JJSS, au début de leur liaison, ou encore « nouvelle vague », puisque c'est elle qui, dans un essai publié en 1958, inventa cette expression qui allait faire florès dans le cinéma. Mais, tout bien réfléchi, le mot qui lui convient certainement le mieux est « Gourdji ». Et ce, pour une raison simple : son vrai nom n'était pas Françoise Giroud, mais France Gourdji ! C'est l'écrivain Maurice Diamant-Berger, *alias* André Gillois, qui, avant-guerre, lui suggéra d'inverser les syllabes de son nom pour en faire son pseudonyme à la radio, où lui-même travaillait, ainsi qu'au cinéma. France Gourdji devient donc Françoise Giroud, nom qu'elle adoptera définitivement et légalement en 1964. Au-delà de la seule astuce de l'anagramme, prendre comme pseudonyme, autant dire comme étendard, son patronyme inversé était peut-être aussi pour elle une façon détournée de rendre hommage à son père, Salih Gourdji, issu d'une très ancienne famille de Juifs ottomans.

Un père qui, écrira-t-elle dans sa biographie *Histoire d'une femme libre*, s'était écrié à sa naissance : « Quel malheur, c'est une fille ! », et qui, selon elle, pour cette raison même, ne l'avait jamais vraiment aimée. Sans l'avoir beaucoup connu, elle se montra pourtant sa digne héritière puisque lui-même

était écrivain, journaliste et fondateur à Paris du journal *La Turquie nouvelle*. S'il avait dû fuir son pays pour la Suisse, où sa fille France naît le 21 septembre 1916, puis pour Paris, c'est pour avoir refusé de mettre l'agence de presse qu'il avait créée – la première en Turquie – au service des Allemands. Onze ans plus tard, en 1927, après deux ans d'hospitalisation, Salih meurt de la syphilis. Sa disparition prématurée réduit sa famille à l'impécuniosité.

France vit très douloureusement ce déclassement qu'elle juge humiliant ; mais se considérant désormais comme l'homme de la maison, elle ne se démonte pas, quitte l'école, passe à quatorze ans et demi un diplôme de sténodactylo chez Remington, devient l'éphémère secrétaire d'André Gide puis vendeuse dans une librairie du boulevard Raspail où elle racontera bien plus tard avoir découvert toute la littérature française... par ordre alphabétique ! D'autres emplois suivront, mais que ce soit sténodactylo, libraire, script-girl, scénariste ou journaliste, tous ces métiers auront un point commun : l'écriture ! Selon la formule de la journaliste Sylvie Pierre-Brossolette qui fut sa collaboratrice, c'est « une plume qui fut son arme pour la vie ».

Considérée comme la meilleure journaliste de son temps, Françoise Giroud mania cette arme, parfois trempée dans le vitriol, pour conquérir des sommets jusqu'alors inaccessibles aux femmes. De nos jours, on dirait qu'elle brisa le « plafond de verre ». Son palmarès en témoigne : scripte pour Marc Allégret et Jean Renoir, elle devient en 1937 la première femme assistante de metteur en scène, puis scénariste (elle travaillera sur une bonne soixantaine de films). C'est d'ailleurs par le cinéma qu'elle découvre son talent pour l'écriture. Avant-guerre, elle commence à écrire dans *France-Soir*, puis rejoint en 1943 le réseau de résistance de sa sœur Djenane, dite « Douce », pour lequel elle sera selon ses propres termes un « modeste agent de liaison ». Modeste peut-être, mais suffisamment importante pour être arrêtée et emprisonnée à Fresnes de mars à juin 1944.

Au lendemain de la guerre, le besoin d'écrire s'exprime à nouveau : elle entre au magazine *Elle* avec les Lazareff et en devient directrice de la rédaction de 1946 à 1953. Après quoi, avec son amant JJSS, elle fonde *L'Express*, devenant la première Française à codiriger un magazine politique, puis, entre 1970 et 1974, la première femme présidente d'un groupe de presse. Et quand, une seule fois dans sa vie, elle quitte provisoirement le domaine de l'écriture, c'est pour devenir la première secrétaire d'État à la Condition féminine. Nommée par Valéry Giscard d'Estaing à la tête de ce ministère, entre 1974 et 1976, elle décrète cent une mesures pour les femmes, leur fait ouvrir certaines professions jusqu'ici réservées aux hommes et milite pour la contraception.

Comment vivre en femme libre ? Voilà quel fut tout l'enjeu de sa vie. Comment concilier des aspirations contraires, être à la fois une femme de tête, une femme de pouvoir à la pointe des combats féministes et une femme amoureuse, hyperféminine, passionnée par la mode et toujours tirée à quatre épingles ? Être libre, n'est-ce pas justement choisir ce que l'on veut être et l'assumer ? Un jour qu'on lui demandait quelle était sa phrase préférée dans la littérature française, Françoise Giroud eut cette réponse : « C'est une phrase extraite de *Madame Bovary* de Gustave Flaubert, à propos d'Emma, il écrit : "Elle souhaitait à la fois mourir et habiter Paris." »

FEMMES DANS LA GUERRE



LAGERTHA

(IX^e siècle)

Skjaldmö

Si vous n'avez jamais vu aucun épisode de la série télé *Vikings* et ne connaissez pas Ragnar Lodbrok (*Ragnar*, en vieux norrois, langue scandinave ancienne, ou « aux braies velues »), alors passez votre chemin. Ah, Ragnar ! Les yeux bleus les plus fascinants de toute l'histoire de la télévision. Un héros pur aquavit du IX^e siècle, n'ayant jamais peur ni jamais froid et qui, selon une saga du XII^e siècle, la *Gesta Danorum* (« La Geste danoise ») de Saxo Grammaticus, fut le premier Viking à avoir trouvé la route des côtes anglaises. Dans la série télé comme dans la légende nordique, il a pour compagne Lagertha, une skjaldmö, Viking danoise d'un courage et d'une autorité incroyables, grâce à laquelle il aurait remporté l'une de ses plus grandes victoires. Mais qu'est-ce au juste qu'une « skjaldmö » ? En vieux norrois toujours, ce mot désigne une « guerrière armée d'un bouclier ». Chez les Vikings, en effet, les femmes ne sont pas condamnées à écailler le saumon et à astiquer les drakkars, elles se battent comme les hommes, et rêvent, elles aussi, de mourir les armes à la main, condition *sine qua non* pour être admises au Walhalla, le paradis des combattants.

Une célèbre saga nordique relate les exploits de ces skjaldmös : au cours de la bataille de Bravellir en 750, trois cents d'entre elles auraient participé au combat. C'est un peu la version féminine du célèbre Bataillon sacré de

Thèbes qui, lui, avait pour particularité d'être constitué exclusivement d'amants. Voulant tous défendre l'homme qu'ils aimaient, ils se battaient comme des lions et mouraient rageusement au combat lorsque leur amant était tombé. Mais revenons à nos dragons. Si vous ne connaissez pas Ragnar, du moins connaissez-vous Richard Wagner et sa *Walkyrie* ? Eh bien, l'épopée des walkyries est fondée sur celle des skjaldmö, qui elles-mêmes ressemblent aux amazones de l'Antiquité, à ceci près que les amazones sont généralement à cheval quand les walkyries tournoient dans les airs d'où elles terrassent leurs ennemis. Quoi qu'il en soit, lorsque les Normands écumèrent nos côtes, les populations locales furent stupéfaites de voir quelques femmes échevelées débarquer armes à la main avec les hommes.

Mais dans les terres froides de l'Arctique, le pli était pris d'accepter des femmes dans l'armée ; aussi, mille ans après les exploits des guerrières vikings, les Finlandais seront le premier peuple européen à créer en 1918 un corps exclusivement féminin : les *lottas*, engagées volontaires dans l'armée au lendemain de l'indépendance de leur pays (1917). À la veille de la Seconde Guerre mondiale, l'armée finlandaise, qui ne comptait pas plus de six cent mille hommes, avait dans ses rangs près de cent cinquante mille *lottas* ! À la différence de leurs aïeules skjaldmö, et à l'exception d'une unité chargée de la DCA basée à Helsinki en 1944, les *lottas* ne combattent pas, n'ont pas même le droit de faire le salut militaire et ne se chargent que des fonctions non combattantes d'une armée (service de santé, administration, intendance, conduite de véhicules, transmissions, surveillance aérienne). Les *lottas* ont perdu leur bouclier, mais leur soutien à l'arrière va néanmoins jouer un rôle crucial.

Finalement, en dehors des résistantes qui prirent les armes sans demander l'autorisation à personne, seuls les Soviétiques enverront des femmes sur le front durant les deux guerres mondiales. Dès 1917, un « bataillon de la mort » féminin est créé par Maria Léontieff Botchkareva, dite « Yashka », première femme russe à commander une unité militaire dans l'armée du tsar

pendant la Grande Guerre, blessée et décorée. Ce bataillon d'environ trois cents femmes, au crâne entièrement rasé, a combattu contre les Allemands, rappelant par leur sacrifice les fières skjaldmös de Bravellir.

CLÉMENTINE DELAIT

(1865-1939)

Hirsutisme

Robuste Vosgienne née le 5 mars 1865, Clémentine Clattaux, épouse Delait, femme à barbe la plus célèbre de l'histoire de France, a laissé un journal intime. Elle écrit : « Ma jeunesse fut celle de toutes les filles de la campagne, rude et laborieuse, mais à dix-huit ans, ma lèvre supérieure s'agrémentait déjà d'un duvet prometteur qui soulignait agréablement mon teint de brune. » Las ! le « duvet prometteur » a tôt fait de se transformer en une pilosité abondante et drue exigeant un rasage quotidien.

Clémentine souffre d'hirsutisme, défini comme la présence de poils chez la femme à des endroits qui habituellement caractérisent les hommes (à commencer par le visage), affection généralement due à une trop forte production d'hormones masculines. Cette particularité physique disgracieuse n'empêche pas Clémentine de trouver l'amour et de se marier en 1885 avec Joseph Delait, un artisan boulanger. Le jeune ménage ouvre un café à Thaon-les-Vosges, petite cité voisine d'Épinal.

Un jour, un habitué parie à Clémentine qu'elle n'osera jamais mettre son coupe-chou au rancart pour se laisser pousser la barbe. À la clé, un gros billet de cinq cents francs. Chiche ! Quelques mois plus tard, Clémentine arbore une opulente barbichette se dédoublant en deux panaches bien fournis. Bientôt, elle devient la principale attraction du canton ; les clients se pressent dans son bistrot opportunément rebaptisé « café de la Femme à barbe ». Fine

mouche, Clémentine fait réaliser toute une série de cartes postales qu'elle vend et dédicace aux curieux : la femme à barbe à cheval, à vélo, avec son chien, derrière son comptoir, devant un avion ! En 1914-1918, quand les soldats français sont qualifiés de « poilus », la femme à barbe, qui s'est enrôlée dans la Croix-Rouge pour leur porter secours, devient tout naturellement leur mascotte.

Et voilà que sa renommée franchit les frontières : Barnum offre de l'engager dans son cirque, on lui propose même une tournée en Amérique. Elle refuse, pour se consacrer à Joseph, dont la santé décline, et à la petite Fernande, une orpheline dont les parents sont morts de la grippe espagnole et qu'elle a adoptée. Devenue veuve en 1928, Clémentine peut désormais se produire à Londres, en Irlande, mais aussi à la Foire du Trône à Paris où elle sympathise avec la femme-tronc. Puis, elle s'installe à Plombières où, renonçant au bistrot (gourmander des clients éméchés, elle a déjà donné !), elle assume crânement sa féminité en ouvrant une boutique de dentelle.

Bien des années après sa disparition, survenue le 19 avril 1939, la ville de Thaon-les-Vosges lui consacre un musée où sont évoquées d'autres femmes à barbe célèbres comme Barbara Urslerin, claveciniste du XVII^e siècle, ou Annie Jones Elliot, exhibée au cirque Barnum, en Amérique, et aux Folies-Bergère, à Paris. Clémentine et ces femmes de tout poil voisinent ici avec leur sainte patronne, une martyre entrée dans l'hagiographie chrétienne sous le nom de sainte... Barbe !

CHARLOTTE MALLETERRE

(1867-1945)

Bleuet

Où se trouve dans Paris le rond-point du Bleuet-de-France ? Sans connaître son nom, vous en connaissez forcément l'emplacement, puisqu'il s'agit du rond-point qui fait face à l'Hôtel national des Invalides, côté esplanade. Et s'il se nomme ainsi, c'est parce que l'idée de vendre des bleuets en papier réalisés par des blessés de guerre au profit des mutilés et des orphelins et veuves de guerre est née à l'hôtel des Invalides, au lendemain de la guerre de 1914-1918.

Elle fut l'initiative de deux infirmières aussi dévouées qu'inventives. D'abord, Charlotte Malleterre, fille et femme de soldat, dont le père, le général Niox, est alors directeur du musée de l'Armée et commandant de l'hôtel des Invalides, et le mari, le général Malleterre, est lui-même un grand mutilé de guerre blessé au bras et amputé de la jambe droite dès septembre 1914. Charlotte a déjà quarante-sept ans lorsque la guerre éclate. Avec son amie Suzanne Leenhardt, infirmière major, veuve d'un capitaine d'infanterie coloniale tué en 1915, Charlotte a donc l'idée d'aider les blessés à se reconstruire et à collecter un peu d'argent en leur faisant confectionner des fleurs dont les pétales seront en tissu et les étamines en papier journal. Quoi de mieux qu'une fleur pour symboliser la renaissance après des années dominées par la mort ?

Les Anglais ont déjà choisi la leur, le coquelicot, ou *poppy*, en référence au poème *In Flanders Fields* du lieutenant-colonel canadien John McRae. Refleurissant après les combats sur les sols les plus ravagés, le fragile coquelicot évoque par sa couleur le sang des soldats morts au champ d'honneur. Pour les Français, ce sera le bleuet ! Pour toutes sortes de bonnes raisons : parce que le bleu horizon est la couleur de leur uniforme et la première couleur du drapeau français, mais aussi parce que « bleuet » est le sobriquet dont les poilus aguerris affublaient les nouveaux venus sur le front. Tout comme le coquelicot, le bleuet est la première herbacée à refleurir sur la terre dévastée par les obus. En 1920, il devient officiellement la fleur du souvenir, de sorte qu'en 1925, Charlotte et Suzanne créent un véritable atelier au sein des Invalides. C'est cependant le 11 novembre 1934 qu'a lieu la première vente sur la voie publique de milliers de bleuets fabriqués par les anciens combattants. Ce jour-là, cent vingt-huit mille fleurs sont vendues. Aussi, dès l'année suivante, la vente de bleuets du 11 Novembre devient officielle. En 1957, l'État décidera de créer un second jour de collecte, tous les 8 mai, date anniversaire de l'armistice de la Seconde Guerre mondiale.

Au fait, l'Allemagne, elle aussi, a sa fleur du souvenir : le *Vergissmeinnicht*, myosotis alpin blanc qui symbolise la paix et dont le nom signifie « ne m'oubliez pas ». Se souvenir, c'est bien de cela qu'il s'agit avant tout ! Bleuets, coquelicots ou myosotis... chaque année, selon l'admirable formule de Jean Cocteau, l'éphémère éclosion de ces fleurs de papier rappelle à chacun d'entre nous que « le vrai tombeau de l'homme, c'est le cœur des vivants » !

MARGARETHA ZELLE

(1876-1917)

Pseudonymes

Margaretha Zelle ? Une Néerlandaise qui fut la première strip-teaseuse professionnelle de l'ère moderne. Née à Leeuwarden, au nord des Pays-Bas, en 1876, elle se marie à dix-neuf ans par petite annonce avec Rudolf MacLeod, capitaine de l'armée des Indes, qu'elle suit à Java. Le mariage tourne mal. Après avoir quitté son mari, Margaretha débarque à Paris en novembre 1903. Elle s'y fait passer pour Lady MacLeod, femme du monde désargentée. Elle survit en se faisant entretenir par ses amants, mais elle a un vrai talent : la danse.

Inspirée par ses années javanaises, elle va imaginer un numéro destiné à harponner les blasés de tout poil de la capitale. Elle prétend qu'elle est née en Inde, dans la ville de Jaffuapatam, au sein de la caste sacrée des brahmanes. Sa mère, prêtresse de Shiva, lui aurait appris les danses sacrées dont le rite exige qu'elle se dénude. Voilà l'idée géniale de Margaretha : endosser le rôle d'une pseudo-danseuse sacrée qui s'effeuille lascivement pour s'offrir nue à la divinité et, accessoirement, au petit cercle de snobs et de privilégiés qui paieront très cher le droit d'assister à cette supposée initiation. Elle choisit un nom de scène exotique, « Pupille de l'aurore », qui en malais se dit... *Mata Hari* !

Sa carrière débute le 13 mars 1905 au musée Guimet. C'est un triomphe, les spectateurs sont envoûtés. En réalité, de nos jours, il n'y aurait pas de quoi

affrioler grand monde. Mata Hari porte un cache-sexe et ne dévoile jamais le haut, puisque, selon le peintre Antoine Guillemet qui, en 1900, l'a refusée comme modèle, elle a la « poitrine blette ». Pour expliquer cette soudaine pudibonderie, elle raconte que son mari lui a arraché le mamelon avec les dents au cours d'une dispute. Elle n'est pas à un mensonge près ! On n'en va pas moins se battre pour l'avoir. Elle demande mille francs pour se produire pour la Croix-Rouge russe (un ouvrier en gagne alors cinq par jour), elle danse chez Gaston Menier, le roi du chocolat, chez la princesse Murat, chez les Rothschild. 1905 est sa grande année : elle donne trente-cinq galas, dont un à l'Olympia, qui lui fait un contrat fabuleux de dix mille francs pour un seul passage, le 19 août 1905.

En 1906, elle est la femme la plus célèbre d'Europe. On trouve partout des cartes postales, des cigarettes et même une galette Mata Hari ! Hélas, sa chute sera aussi vertigineuse que son ascension. En 1914, elle fait sa dernière *Danse des sept voiles* à La Haye, se produit désormais dans des bouges misérables et sombre dans la prostitution. En pleine déchéance, elle accepte de travailler pour les services secrets allemands puis français, ce qui la conduit au poteau d'exécution, le 15 octobre 1917. Elle est fusillée pour espionnage sous son ultime pseudonyme, celui d'agent secret H21.

NICOLE GIRARD-MANGIN

(1878-1919)

Dun

Seule et unique femme française envoyée au front durant la Grande Guerre, Nicole Girard-Mangin doit sa mobilisation à un malentendu. Sans doute quelque obscur gratte-papier du ministère des Armées chargé de recenser les médecins a-t-il cru avoir affaire au docteur Gérard Mangin ? Quoi qu'il en soit, Nicole Girard-Mangin est mobilisée sur le front. Elle aurait pu protester, rester tranquillement à l'hôpital Beaujon où elle est une spécialiste reconnue de la tuberculose. Au lieu de cela, par patriotisme, mais aussi, et sans doute par défi, cette féministe divorcée de trente-six ans, mère d'un fils en bas âge, se présente à l'hôpital de Bourbonne-les-Bains, en Champagne, qu'elle est chargée de transformer en hôpital militaire. Le médecin capitaine qui la reçoit en tombe de sa chaise. On lui envoie une jolie blonde, médecin de surcroît, pour organiser l'hôpital ? Après tout, pourquoi pas ? L'armée ne manque-t-elle pas cruellement de médecins ? Alors, « à la guerre comme à la guerre » ! Après Bourbonne-les-Bains, Nicole est envoyée s'occuper des malades de la typhoïde dans une ville que l'on croit alors à l'abri des bombes : Verdun !

Nicole Mangin est née à Paris en 1878. Élève brillante, elle obtient une licence de sciences naturelles et commence en 1896 des études de médecine qu'elle doit interrompre à contrecœur en 1899 pour se marier avec André Girard, négociant en champagne, dont elle a bientôt un fils, Étienne. Mais elle

n'est pas faite pour une vie de mère de famille rangée. En 1903, elle divorce et reprend ses études de médecine là où elle les avait laissées. En 1909, elle présente une thèse sur les poisons cancéreux et, en 1913, elle publie un essai sur la prophylaxie antituberculeuse, maladie sur laquelle elle donne des cours à la Sorbonne.

Mais revenons à Verdun. Comme Nicole est la première femme médecin sur le front, il n'existe aucun uniforme pour sa fonction. On doit donc en inventer un à son intention. Pour ce faire, on copie à la va-vite celui des femmes médecins britanniques, auquel on ajoute une casquette d'officier français. Nicole portera donc durant toute la guerre un uniforme créé exclusivement pour elle ! En février 1916, c'est son baptême du feu ; elle évacue sous les obus les blessés dont elle a la charge. Bientôt, elle entreprend de parcourir les lignes au volant d'une camionnette sanitaire pour récupérer des blessés auxquels elle prodigue les premiers soins, opérant elle-même ceux qui ne peuvent attendre. Ce petit bout de femme « d'une indomptable énergie [...] à faire marcher tout un régiment » devient une héroïne. Tout le monde sait qui elle est. N'est-elle pas accompagnée en permanence de sa chienne Dun ? Dans la Somme, le Pas-de-Calais, en Belgique à Ypres, Nicole écume les hôpitaux militaires. En 1917, on la charge de créer une école d'infirmières : ce sera l'école Edith-Cavell, rue Desnouettes, à Paris, dont elle devient directrice avec le grade de médecin capitaine.

À la fin de la guerre, Nicole se met à la disposition de la Croix-Rouge internationale pour donner des conférences sur le rôle des femmes pendant le conflit. Elle milite au sein de l'Union des femmes françaises et participe à la création de la Ligue nationale contre le cancer.

Hélas, elle meurt prématurément le 6 juin 1919, à l'âge de quarante et un ans. Près de son corps sans vie, on trouve des boîtes de médicaments. Ayant appris qu'elle souffrait d'un cancer incurable, Nicole se serait donné la mort pour éviter la déchéance physique et la souffrance. Près d'elle, fidèle, sa chienne Dun, dont elle-même disait : « Je dois à ma chienne, née et élevée là-

bas, bien des minutes d'oubli, son attachement désintéressé m'a été doux. »
Au fait, Dun, drôle de nom pour un chien. Sauf que Dun... c'était pour Verdun !

SUZANNE NOËL

(1878-1954)

Lifting

Sans la permission d'Henri Pertat, son premier mari dermatologue de huit ans son aîné, qu'elle épouse le 10 janvier 1897 à l'âge de dix-neuf ans, jamais Suzanne Gros n'aurait pu faire médecine. À l'époque, toute femme mariée souhaitant fréquenter l'université est tenue en effet de présenter l'autorisation écrite de son mari, une disposition qui ne prendra fin qu'en... 1938 ! Suzanne doit donc à son époux d'avoir pu passer son bac en 1903 et d'avoir pu faire à Paris les études de médecine dont elle avait toujours rêvé.

Les femmes médecins sont encore très rares : c'est en 1875, soit trois ans tout juste avant la naissance de Suzanne, qu'une femme passe pour la première fois une thèse en médecine. Bien souvent, la vocation de médecin trouve ses racines dans un drame familial ; c'est le cas pour Suzanne, dont le père est mort de la tuberculose alors qu'elle avait six ans. Travailleuse inlassable, elle est nommée externe en médecine en 1908, année même où elle accouche de son premier enfant ! Elle fait ses débuts à l'hôpital Saint-Louis, où elle recoud des oreilles décollées et fait disparaître des tatouages dans le service de deux pionniers d'une médecine esthétique encore balbutiante, les docteurs Brocq et Morestin. Un jour, elle reçoit pour patiente une jeune laborantine défigurée par l'acide sulfurique. Réparer sa chair en lambeaux, redonner un visage à cette jeune femme, l'exalte, la bouleverse et la convainc surtout de se spécialiser en chirurgie maxillo-faciale, ce qui, elle

l'ignore encore, fera d'elle la première femme chirurgienne esthétique de l'histoire de la médecine.

En 1912, après avoir bachoté l'internat avec un jeune camarade de promo qui deviendra son amant et son second mari, André Noël, elle l'obtient du premier coup, est reçue quatrième sur soixante-sept élèves et première à l'oral. C'est à cette époque que la grande comédienne Sarah Bernhardt, alors âgée de soixante-huit ans, revient des États-Unis où le docteur Charles Miller, fondateur de la chirurgie esthétique, lui a fait un *lifting*. C'est une technique encore assez récente que Suzanne commence justement à pratiquer. Or, l'actrice n'est pas satisfaite du *lifting* de Miller qui lui a coupé une bande de peau dans le cuir chevelu d'une oreille à l'autre, ce qui a amélioré les rides du front et les pattes d'oie, mais n'a pas eu le moindre effet sur le bas du visage et lui a laissé de vilaines cicatrices. Elle va donc confier son visage à Suzanne qui, cette année-là, est encore interne en dermatologie dans le service du docteur Brocq. Avoir amélioré le *lifting* d'une star internationale comme Sarah Bernhardt contribuera, bien sûr, des années plus tard, au succès du cabinet privé que créera Suzanne rue Marbeuf, à Paris.

Vient la guerre de 1914, effroyable ! Avec son cortège de blessés de la face, elle va constituer un champ d'expérimentation majeur et faire progresser la chirurgie réparatrice en quatre ans, comme elle ne l'avait pas fait en un siècle. Les chirurgiens sont confrontés à des blessures d'une gravité inédite, des visages ravagés qu'il faut littéralement « raccommoder », « rapiécer ».

Suzanne rejoint le docteur Morestin à l'hôpital des armées du Val-de-Grâce où les « gueules cassées » sont isolés des autres blessés de guerre pour ne pas démoraliser ces derniers. Elle y fait l'apprentissage « sur le tas » des techniques lourdes de chirurgie réparatrice, notamment des nouvelles techniques de greffe utilisées pour remplacer l'os de mâchoires souvent déchiquetées.

Après-guerre, elle traverse de grands drames personnels : la disparition fin 1918 de son premier mari, Henri, gravement intoxiqué au gaz moutarde dans les tranchées, celle de sa fille unique Jacqueline, morte de la grippe espagnole (1922), et le suicide en 1924 de son second mari, André Noël, qu'elle avait épousé cinq ans auparavant et qui se jette dans la Seine sous ses yeux. Elle fait face, soutient sa thèse pour pouvoir se consacrer désormais entièrement à l'exercice libéral de la médecine esthétique. Elle invente des techniques et des instruments ; c'est notamment elle qui va mettre au point... la liposuccion !

Rare femme dans un monde d'hommes, Suzanne s'implique également dans la défense des droits des femmes en fondant en Europe le club Soroptimist, inspiré d'un mouvement féministe dont elle a rencontré des représentantes au cours d'un voyage aux États-Unis. Elle en crée le 24 janvier 1924 à Paris une version française dont la première revendication est le droit de vote. Sur sa lancée, elle suscite la création de clubs Soroptimist dans l'Europe entière. Hélas ! Cet élan est interrompu par la Seconde Guerre mondiale. Elle reprend alors du service, mais différemment : alors qu'en 1914-1918, elle s'était échinée à rendre leur visage aux gueules cassées, durant la Seconde Guerre, au contraire, elle opérera des résistants recherchés par les nazis pour les rendre méconnaissables !

FLORENCE CONRAD

(1886-1966)

Rochambelles

Les Rochambelles, c'est une histoire de femmes courageuses. L'histoire d'une unité d'infirmières volontaires dont l'objectif était de participer à l'évacuation des blessés des zones de combat lors de la libération de l'Europe. Cette unité est créée en 1942 par une femme exceptionnelle, Florence Conrad, une richissime Américaine qui, s'étant trouvée veuve à l'âge de vingt-huit ans, s'est portée volontaire pour être infirmière en France pendant la guerre de 1914. Dès que la Seconde Guerre éclate, elle cherche de nouveau à se rendre utile depuis les États-Unis où elle retourne en 1940 quand les troupes allemandes envahissent la France.

Elle se consacre d'arrache-pied à la création d'une unité de conductrices ambulancières composée de femmes qui devront être parfaitement autonomes, tout connaître de la mécanique pour pouvoir réparer n'importe quelle panne sur leurs véhicules et, bien sûr, maîtriser de la même manière les premiers soins aux blessés, tout cela sans avoir froid aux yeux, car elles seront mobilisées en pleine zone de combat. Pour parvenir à mettre sur pied cette unité, Florence Conrad sollicite son entourage et différentes sociétés philanthropiques auxquelles elle est liée pour pouvoir acheter des ambulances. Finalement, elle collecte assez d'argent pour en acheter dix-neuf ; des Dodge flambant neuves ! Puis, elle recrute les quatorze perles

rare, essentiellement des Françaises vivant à New York, qui s'embarqueront pour l'Europe avec ces véhicules.

Le groupe Rochambeau pour l'assistance aux blessés est né ! Pourquoi Rochambeau ? Parce que Donatien de Vimeur, comte de Rochambeau, fut lieutenant général des troupes françaises lors de la guerre d'indépendance américaine. Donner ce nom à l'unité, c'est symboliquement montrer que les Français des États-Unis, compatriotes de ce même Rochambeau, viennent, cent soixante-dix ans après lui, aider la France dans son combat pour recouvrer sa liberté.

Automne 1943. Le groupe Rochambeau débarque à Casablanca où personne ne l'attend ! L'objectif de Florence Conrad est de faire intégrer son unité à la 2^e division blindée qui stationne alors à Rabat. Elle se rend à Alger pour obtenir du général Kœnig, le supérieur de Leclerc, qu'il lui donne satisfaction. Elle lui fait valoir que la 2^e DB a besoin d'ambulances supplémentaires. Mais quand Kœnig évoque l'idée auprès de Leclerc, commandant de la 2^e DB, celui-ci pense d'abord à une blague. Pour lui, il est hors de question d'intégrer des femmes. En revanche, il veut bien les Dodge ! Florence Conrad ne l'entend pas de cette oreille et va insister tant et si bien que Leclerc, de guerre lasse, accepte de voir ce que donne son unité en exercice. Il est tellement bluffé qu'il cède ; mais les filles de l'unité Rochambeau vont devoir faire leurs preuves et suivre un entraînement sévère au sein de leur future division. Elles vont être observées, bizutées, pas le moindre faux pas ne sera toléré. On s'attend d'ailleurs si peu à ce que des femmes soient intégrées dans l'armée qu'elles reçoivent exactement le même paquetage que celui des hommes : une salopette bleue pour la mécanique, un treillis et... des préservatifs ! Très vite, elles sont adoptées par les hommes de la 2^e DB qui les surnomment les « Rochambelles ».

Les quatorze premières Rochambelles sont bientôt rejointes par une vingtaine d'autres. Une unité du même type verra le jour dans la marine sous le nom de « Marinettes ». En août 1944, les Rochambelles débarquent à Utah

Beach, en Normandie, et certaines d'entre elles suivront même toute l'épopée de la 2^e DB jusqu'au Nid d'aigle d'Hitler, à Berchtesgaden. Florence Conrad, elle, s'arrête à Paris après avoir cédé le commandement des Rochambelles à Suzanne Torrès, future épouse de Jacques Massu.

Décorée de la Croix de guerre 1940-1945 par le général Leclerc en personne, Florence Conrad est un magnifique exemple de ces femmes héroïques que l'histoire a complètement oubliées. Elle s'est éteinte en 1966, mais la dernière de ses Rochambelles, Liliane Valter, est morte le 15 novembre dernier à quatre-vingt-quinze ans. Une belle et longue vie pour cette femme qui, à dix-neuf ans, traversa la France et l'Espagne pour rejoindre les Rochambelles au Maroc et débarqua à Utah Beach dans la nuit du 4 au 5 août 1944 par amour de son pays et de la liberté.

Mesdames les Rochambelles, vous avez tout notre respect.

ARLETTY

(1898-1992)

Faune

À la veille de la Seconde Guerre mondiale, Arletty, de son vrai nom Léonie Bathiat, fille du peuple née à Courbevoie le 15 mai 1898 d'un père ajusteur et d'une mère blanchisseuse, est l'actrice la plus populaire du cinéma français, une comédienne si attachante, si française ! Quel est son mot secret ? Serait-ce « atmosphère », le mot qui la fera entrer dans la légende du cinéma, dans le rôle d'une prostituée à l'accent parigot : « Atmosphère, atmosphère, est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère ? » Eh bien, non ! ce n'est ni le mot « atmosphère » ni le mot « scandale », qui pourtant conviendrait encore mieux. Scandale d'abord de sa bisexualité, bien connue dans le monde du cinéma, mais ignorée du grand public. La liste de ses maîtresses est longue et a pour caractéristique de n'être constituée que de dames « de la haute » ! Dans le milieu lesbien, on la surnomme « le Duc » ! Mais la seule femme qui semble avoir vraiment compté pour elle est Antoinette d'Harcourt qu'elle a rencontrée chez Helena Rubinstein et surnomme « Fleur de Lit ». Voilà qui explique pourquoi Arletty est la première comédienne à incarner une homosexuelle dans un long-métrage : *La Garçonne*, où elle est Niquette, qui porte le pantalon, fume de l'opium et entretient Monique, sa maîtresse jouée par Marie Bell. Le film fait scandale.

Mais un scandale plus grand encore reste à venir. Le 11 mars 1941, au cours d'un dîner chez sa grande amie Josée de Chambrun, fille unique de

Pierre Laval, Arletty croise pour la première fois un officier allemand qui lui tape dans l'œil. De dix ans son cadet, il se nomme Hans Soehring. Cultivé, francophile et surtout beau comme un dieu. À un détail près, cependant : des oreilles en pointe qui lui vaudront d'être surnommé « Faune » par Arletty qui, quant à elle, signera « Biche » les lettres qu'elle lui adressera. Faune n'est pas exactement le gendre idéal : il est ami avec Goering et membre du parti nazi ! Qu'importe ! Quand elle le revoit quinze jours plus tard à l'occasion d'un concert organisé par Josée de Chambrun, elle ne songe pas une minute à lui résister. De toute façon, sa popularité est au firmament, elle peut tout se permettre. Et elle est tellement amoureuse !

Trois ans durant, les tourtereaux follement épris s'affichent sans complexe, reçoivent quai de Conti Colette, Sacha Guitry, Marie Laurencin, Coco Chanel et son officier allemand. Ils dînent au Ritz ou à La Tour d'Argent (leur restaurant préféré), skient à Megève, fréquentent les boîtes à la mode du gai Paris occupé. De cette idylle ne reste qu'une seule et unique photo les représentant tous les deux lors d'une promenade à cheval en forêt.

Au lendemain de la guerre, la « collaboration horizontale » est très mal vue et sévèrement punie : des femmes sont tondues en public, d'autres sont lynchées. Arletty s'en tire mieux que cela ; elle est assignée à résidence pendant près d'un an et demi et privée de plateau. Lors de la sortie du film *Les Enfants du paradis*, dans lequel elle interprète l'inoubliable Garance, elle n'est pas invitée à la première et son nom ne figure ni sur les affiches ni sur les programmes.

Son histoire d'amour sur fond de guerre donnera lieu à une saillie légendaire dont Arletty niait être l'auteure, mais qui résumait bien son histoire : « Je ne suis pas très résistante et si mon cœur est français, mon cul, lui, est international ! »

ROSE VALLAND

(1898-1980)

MNR

Raide comme la justice, les cheveux bruns tirés en arrière, un regard franc derrière de petites lunettes cerclées, une austère jupe noire tombant aux chevilles, voici brossé à grands traits le portrait de Rose Valland, attachée de conservation au musée du Jeu de Paume durant l'Occupation allemande. Rose est alors la seule Française à conserver son poste dans ce musée, devenu dès juin 1940 la plaque tournante d'une gigantesque entreprise de spoliation d'œuvres d'art. Pour garnir le grand musée qu'Adolf Hitler souhaite créer dans la ville de Linz et dont il exige qu'il dépasse le Louvre en taille et pour la richesse de ses collections, les forces occupantes rassemblent et expédient vers l'Allemagne des milliers d'œuvres confisquées aux familles juives et dans des musées. Goering, qui supervise l'opération, viendra vingt et une fois au Jeu de Paume, se servant au passage sans vergogne pour constituer sa collection personnelle. Plus de soixante mille œuvres quittent ainsi la France dont certaines sont provisoirement stockées dans des châteaux ou des mines de sel.

Pour empêcher que ce patrimoine inestimable ne disparaisse à tout jamais, Rose Valland entreprend au péril de sa vie de prendre secrètement des notes sur les œuvres spoliées et leur destination en Allemagne. « Patiemment, discrètement, écoutant aux portes, fouillant les poubelles, elle consigne tous les détails qu'elle jugeait utiles, conversations, bruits de couloir, circulaires,

incidents, actes de vandalisme ». À la Libération, devenue capitaine Beaux-Arts dans l'armée française, Rose est chargée d'aller récupérer avec les fameux « Monuments Men » américains les œuvres d'art disparues, estampillées « MNR », pour « Musées nationaux récupération ». Chose amusante, son homologue américaine, Edith Standen, est son portrait craché ! Grâce à eux, l'essentiel des œuvres spoliées sera récupéré après guerre, même si de nos jours subsistent encore deux mille cent quarante-trois MNR qui attendent toujours leurs propriétaires ou leurs ayants droit.

Rose Valland a pris sa retraite en 1968. Toute sa vie, la discrétion aura été sa marque de fabrique. On sait notamment très peu de choses sur sa vie privée, sinon qu'elle eut une longue relation avec une certaine Joyce Heer, brillante universitaire britannique spécialiste de la Grèce antique, qui se mit au service des Américains comme secrétaire interprète pendant la guerre. Les deux femmes vivront ensemble de longues années jusqu'à la disparition de Joyce en 1977. Elle est enterrée à Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs, en Isère, ville natale de Rose Valland.

Le rôle de Rose pendant la guerre a été mis en scène dans un film de John Frankenheimer sorti en 1964, *Le Train* – inspiré de son livre *Le Front de l'art* –, dans lequel son personnage est interprété par Suzanne Flon, tandis que Burt Lancaster incarne Paul Labiche, cheminot résistant chargé d'empêcher à tout prix que le train ne parvienne en Allemagne. Après ce film à succès, le souvenir de Rose Valland n'était plus guère évoqué que dans sa ville natale, où elle a été inhumée aux côtés de Joyce Heer et où une place et un collège portent son nom. Mais en 2006, le ministère de la Culture a inauguré une plaque commémorative apposée sur la façade du Jeu de Paume en hommage à cette héroïne de l'ombre qui fut pour son pays un exemple et un honneur.

JOSÉPHINE BAKER

(1906-1975)

Partitions

Joséphine Baker au Panthéon ? Une meneuse de revues des Folies-Bergère ou de Bobino, connue pour avoir dansé le charleston vêtue d'une ceinture de bananes ou d'un truc en plumes, et pour nous avoir rebattu les oreilles avec « Chiquita madame, de la Martinique... » ou « J'ai deux amours, mon pays et Paris... » ? Une telle femme n'aurait rien à y faire ! Eh bien, détrompez-vous ! Les mânes des grandes figures féminines de la Résistance française, incarnées au Panthéon par des Geneviève de Gaulle-Anthonioz ou des Germaine Tillion, l'accueilleraient au contraire sous le dôme des grands hommes avec estime et affection, car Joséphine Baker, gaulliste de la première heure, rendit de signalés services au contre-espionnage français avant-guerre, et se mit très courageusement au service de la Résistance sous l'Occupation.

Née américaine, Joséphine Baker, au faîte de sa gloire, devient française en 1937 par son mariage avec un riche industriel juif, Jean Lion, *alias* Jean Lévy. Les services de renseignements français y voient un argument fort en faveur d'une prise de contact avec la meneuse de revues, car déjà d'inquiétants échos parviennent d'Allemagne ne laissant aucune illusion sur le sort à venir des juifs dans l'Allemagne nazie. En septembre 1939, Joséphine est mise en contact par son agent avec un officier du deuxième bureau, Jacques Abtey (qui deviendra chef du contre-espionnage français

juste avant-guerre). Il pense que Joséphine pourrait être très utile à son pays : personnalité très en vue, elle voyage librement dans le monde entier, est invitée partout, passe sa vie dans des cocktails et des dîners, notamment dans les ambassades des pays où elle se produit. Elle pourrait peut-être laisser traîner une oreille de-ci de-là et glaner des renseignements utiles à l'armée française. De fait, elle obtiendra, notamment dans les ambassades d'Italie et du Portugal, des renseignements sur les mouvements des troupes allemandes, les intentions de Mussolini au début de la guerre, la présence d'agents allemands à Paris...

Ardente patriote, elle a déjà pris des risques en affirmant qu'elle ne se produirait plus à Paris tant que la France serait occupée. Elle est en outre marraine de guerre de milliers de soldats, elle envoie des colis à ses frais et crée, gare du Nord, un centre d'accueil pour les réfugiés. Côté cour, elle est dame patronnesse ; côté jardin, espionne. Bientôt, elle quitte Le Vésinet, où elle demeurait jusqu'alors, pour le château des Milandes, en Dordogne, où se constituera autour d'elle un réseau de résistants. Elle aura cependant quelques grosses frayeurs, notamment lorsque des soldats allemands envisageront de fouiller son château alors qu'elle y cache des résistants. Pour que Jacques Abtey puisse continuer à agir, elle lui offre une couverture : il devient « artiste accompagnateur » de Mlle Baker et les renseignements qu'il transmet sont transcrits à l'encre sympathique sur des partitions. D'ailleurs, à y regarder de plus près, toute la troupe de Joséphine est bientôt constituée d'« artistes » souhaitant au plus vite se rendre en Angleterre, non pas pour y brûler les planches, mais pour y délivrer les renseignements qu'ils ont pu réunir. En mission en Espagne, Joséphine épinglera des notes secrètes à l'intérieur de ses soutiens-gorge. Nul ne songerait à soupçonner et encore moins à fouiller Mlle Baker. « Les douaniers me réclament des papiers, mais ce sont des autographes »...

En 1941, elle tombe gravement malade et est hospitalisée des mois durant, ce qui interrompt évidemment le cours de son action. Une fois

rétablie, elle reprend en 1943 et 1944 une activité plus conforme à sa vocation que l'espionnage : la chanson ! Cette fois, plus d'encre sympathique et de messages secrets sur les partitions, il s'agit vraiment de chanter pour soutenir le moral des Forces françaises libres (FFL) sur tous les terrains d'opérations où elles combattent. Au passage, Joséphine Baker rencontre de Gaulle, qui lui offre une croix de Lorraine. Au lendemain de la guerre, elle reçoit la médaille de la Résistance et, en 1957, est décorée de la Légion d'honneur.

Un combat chassant l'autre, elle s'engage alors dans la lutte contre les discriminations raciales : elle participera à plusieurs marches aux côtés de Martin Luther King et deviendra même déléguée générale de la LICRA (Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme). Au Panthéon, ce ne sont donc pas seulement Geneviève de Gaulle-Anthonioz et Germaine Tillon qui accueilleraient Joséphine Baker à bras ouverts, mais aussi Alexandre Dumas, Victor Schœlcher et Aimé Césaire. Tout ce beau monde doit trépigner d'impatience à l'idée de voir entrer sur la scène des grands hommes la petite chanteuse à la ceinture de bananes !

LUCIE BERNARD

(1912-2007)

Aubrac

Jeune agrégée de vingt-six ans, Lucie Bernard occupe dans un lycée strasbourgeois son tout premier poste de professeure d'histoire. Il lui en a fallu du courage pour en arriver là ! D'abord, parce que rares sont les filles de paysans à obtenir l'agrégation. Ensuite, parce que reçue en 1931 à l'École normale d'institutrices des Batignolles à Paris après avoir échoué deux fois, elle a finalement renoncé à y entrer, ne supportant pas l'idée d'être en internat. Désavouée par ses parents, elle a quitté le domicile familial, vécu de petits boulots, milité aux Jeunesses communistes et a finalement décidé de reprendre des études d'histoire. Elle a donc en un temps record passé son bac, appris le latin pour obtenir le certificat d'histoire ancienne, obtenu une licence et présenté l'agrégation qu'elle a décrochée du premier coup.

À Strasbourg, elle rencontre Raymond Samuel, un jeune ingénieur des Ponts et Chaussées qu'elle épouse le 14 décembre 1939 à Dijon. Mais bientôt, la France entre en guerre. Lucie est envoyée en poste au lycée de Vannes où, parmi ses élèves, elle aura pendant trois mois un joli brin de fille nommée Simone Kaminker, qui deviendra un jour Simone Signoret. Pendant ce temps, Raymond est mobilisé, puis, en juin 1940, fait prisonnier et incarcéré à Sarrebourg, en Moselle. Lucie n'étant pas femme à accepter les coups du sort sans réagir, l'aide à s'évader. Tous deux gagnent ensuite Lyon où ils vont contribuer à créer Libération-Sud, l'un des premiers et des plus

importants mouvements de résistance de la zone sud, après Combat. Le noyau de Libération-Sud a été créé par Emmanuel d'Astier de La Vigerie, que Lucie Aubrac rencontre à Clermont-Ferrand, alors en zone libre. Ce mouvement a un journal : *Libération*. Au grand jour, Lucie est une paisible jeune maman, enseignante au lycée de jeunes filles Edgar-Quinet de Lyon, mais, dans la clandestinité, elle devient Lucie Aubrac.

Le 21 juin 1943, ayant appris l'arrestation de Raymond par la Gestapo à Caluire (en même temps que Jean Moulin), et son incarcération à la prison de Montluc, Lucie fait preuve d'une lucidité, d'un culot et d'un courage inouïs. Se déclarant enceinte des œuvres de son fiancé incarcéré, elle supplie Klaus Barbie, qu'elle parvient à rencontrer, de la laisser se marier en prison afin que son enfant à naître ait un père légitime. Barbie accepte. Lucie peut transmettre à Raymond le plan d'évasion. Le 21 octobre 1943, la Résistance attaque le convoi cellulaire qui l'emportait ainsi que treize autres compagnons promis à une mort certaine. Les Aubrac se cachent, puis sont évacués à Londres. Quatre jours après leur arrivée, le 12 février 1944, Lucie accouche de leur fille Catherine.

Disparue le 14 mars 2007 à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, Lucie Aubrac n'a jamais cessé de s'engager, que ce soit pour Amnesty International ou dans le réseau Femmes pour la parité. Grand officier de la Légion d'honneur, Croix de guerre, médaillée de la Résistance, enseignante dont la vocation était de transmettre, elle a atteint son but au-delà de toute espérance en faisant de son nom, porté de nos jours par plus d'une centaine d'établissements scolaires, un symbole de courage et de liberté.

LIoudmila Pavlitchenko

(1916-1974)

Sniper

Pendant la Seconde Guerre mondiale, en vertu du principe révolutionnaire d'égalité des sexes, l'URSS est le seul pays d'Europe à envoyer des femmes par régiments entiers se battre sur le front. De cinq cent mille au début du conflit, on estime qu'elles seront près d'un million sous les drapeaux à la fin de la guerre, parmi lesquelles deux mille tireuses d'élite, dont la moitié seulement survivront à la guerre. Presque toutes passeront par Podolsk, l'Académie pour les femmes tireuses d'élite située à quarante kilomètres de Moscou.

Certaines d'entre elles entreront dans l'histoire : Maria Morozova, kolkhozienne de dix-huit ans incorporée dans l'Armée rouge avec un uniforme beaucoup trop grand pour elle. Avec le temps, elle devient une soldate endurcie, capable de rester douze heures en embuscade, couchée dans la neige ; car endurance, discrétion, sang-froid et surtout patience sont les qualités du sniper. Une autre, Sacha Chliakhova, sera tuée à cause de l'écharpe rouge fétiche bien trop repérable qu'elle ne quittait jamais, autant par défi que par coquetterie ! Une autre encore a raconté qu'elle avait pleuré quand elle a tué son premier Allemand... Elle avait vingt et un ans. Au cours des mois de combat, ses cheveux ont blanchi sous l'effet de la peur et du stress ! (le « syndrome Marie-Antoinette », qui n'a plus de secrets pour nos lecteurs avertis).

Dans l'ensemble, ces femmes avaient de meilleurs « résultats » que leurs homologues masculins, car elles étaient plus inventives dans l'art du camouflage et supportaient mieux que les hommes le stress et le froid. Leurs objectifs devaient être en priorité les cibles adverses « sensibles », à savoir les officiers, les transmetteurs, les mitrailleurs et, bien sûr, les snipers adverses. Mais, au fait, que signifie au juste le mot « sniper » ? Si on le traduit généralement par « tireur embusqué », la traduction la plus proche du verbe *to snipe* est « canarder » ou, plus précisément, « bécassiner », mot qui n'existe pas dans la langue française. Car le mot « *snipe* » désigne la bécassine, petit oiseau réputé pour être très difficile à chasser.

De toutes les tireuses d'élite russes, la plus célèbre fut Lioudmila Pavlitchenko, Ukrainienne née le 12 juillet 1916, ouvrière dans une usine d'armement à Kiev ayant commencé très jeune à s'entraîner dans un stand de tir. Surnommée « Lady Death » (« Madame la Mort », en français) par la presse américaine de l'époque, elle a été l'une des toutes premières femmes à se présenter au recrutement. En huit mois de combats exténuants à Odessa et à Sébastopol, elle a inscrit trois cent neuf nazis à son tableau de chasse, dont trente-six tireurs d'élite. Elle n'a pas vingt-cinq ans, mais est déjà considérée comme la tireuse la plus dangereuse de l'Armée rouge !

À l'hiver 1941, son amant, le lieutenant Leonid Kitsenko, tombe sous les balles d'un sniper. Dans les jours qui suivent, les mains de Lioudmila sont prises de tremblements irrépessibles. En juin 1942, elle est touchée par un tir de mortier et évacuée du front, moins d'ailleurs en raison de sa blessure que pour sa notoriété qui lui vaut d'être envoyée aux États-Unis avec une délégation d'étudiants soviétiques. En septembre 1942, Lioudmila est donc accueillie par Franklin Roosevelt en personne et Eleanor Roosevelt lui organise une tournée dans le pays au cours de laquelle on lui offrira... des fleurs, on s'en doute, mais surtout... un colt ! Irritée par les questions qui lui sont posées (Se maquille-t-elle pour combattre ? Quelle est sa couleur préférée pour ses sous-vêtements ?), elle recadre ses interlocuteurs et exhorte

les Américains, en guerre contre le Japon depuis le 7 décembre 1941, à ouvrir un second front en Europe en entrant en guerre aux côtés des Alliés. Après un détour par le Canada, où on lui offre cette fois une Winchester, elle rentre au pays où elle reçoit le titre de héros de l'Union soviétique, distinction dont moins d'une centaine de femmes seront gratifiées et seulement six snipers.

Elle va se consacrer jusqu'à la fin de la guerre à la formation des tireurs d'élite, après quoi, elle fera des études d'histoire et travaillera un temps au quartier général de la marine russe, tout en s'occupant très activement des vétérans de guerre. Terrassée prématurément par un arrêt cardiaque à cinquante-huit ans, le 10 octobre 1974 à Moscou, Lioudmila Pavlitchenko, l'ancienne ouvrière ukrainienne, entre alors dans l'histoire non seulement comme la plus douée des tireuses d'élite de l'Armée rouge, mais aussi comme la première citoyenne soviétique à avoir été reçue à la Maison-Blanche par un président américain.

ANNA MARLY

(1917-2006)

Partisans

Propriété de l'État, le manuscrit original du *Chant des partisans* est classé monument historique depuis 2006 et conservé au musée de la Légion d'honneur, à l'hôtel de Salm, à Paris. Si les paroles françaises en ont été écrites par Joseph Kessel et son neveu Maurice Druon, alors engagés à Londres dans les Forces françaises libres (FFL), c'est une jeune artiste russe, Anna Betoulinsky, qui est l'auteure de la musique et des paroles originales.

Née le 30 octobre 1917 à Petrograd, ancienne Saint-Pétersbourg pendant la révolution russe au cours de laquelle son père est fusillé, elle quitte la Russie dans les années vingt. Sa mère, sa sœur et elle s'installent à Menton, sur la Côte d'Azur, où s'est réfugiée une importante communauté russe. Anna est une artiste en herbe, elle a un joli brin de voix, chante accompagnée de sa guitare et danse merveilleusement. Au début des années trente, elle devient danseuse dans les Ballets russes, puis chanteuse de cabaret sous le nom d'Anna Marly, un nom d'artiste qu'elle a déniché en feuilletant l'annuaire téléphonique. Vient la guerre. Anna gagne Londres en 1941 et s'engage comme cantinière au quartier général des FFL, devenant l'une de celles que l'on appelle alors les « demoiselles de Gaulle ». De temps à autre, elle pousse la chansonnette à l'heure du café. Si bien qu'elle est mutée au Théâtre aux Armées. Elle compose des chansons militantes, comme *Message*, *Courage* ou

Paris est à nous..., enregistrée par Germaine Sablon, la compagne de Joseph Kessel.

En décembre 1942, alors qu'elle doit se produire sur scène devant un bon millier de marins, elle tombe sur un journal anglais évoquant la bataille de Smolensk. L'article décrit les partisans russes désarmés, poitrine nue, s'embusquant dans les forêts pour défendre leur pays. Le sang russe d'Anna Betoulinisky ne fait qu'un tour. Un sang qui lui rappelle douloureusement qu'elle a dû fuir son pays qu'elle aimait. Avant d'entrer en scène, imaginant le bruit des pas des combattants, elle écrit sur un coin de table : « Nous entrerons dans les forêts où le corbeau ne peut voler. Que le vent de la liberté souffle sur nos tombes. » Puis, elle monte sur scène, et interprète en russe ce chant qui vient de naître sous sa plume. La dernière note égrenée est suivie d'un lourd silence... A-t-elle fait un four ? Non, bien au contraire, c'est un véritable déchaînement d'applaudissements et de trépignements ! Aussitôt réécrite, enregistrée par Germaine Sablon, *La Marche des partisans*, rebaptisée *Chant des partisans*, devient le générique de l'émission de la BBC « Honneur et Patrie ». Hymne à la fraternité patriotique et à l'espoir, en partie sifflé pour passer le brouillage des ondes radio par les nazis, ce chant diffusé deux fois par jour va devenir le symbole de la Résistance.

Au lendemain de la guerre, le général de Gaulle, rendant hommage à celle qui allait entrer dans l'histoire comme le « troubadour de la Résistance », rappela solennellement qu'Anna Marly avait fait « de son talent une arme pour la France ! »

ANNE DE GAULLE

(1928-1948)

Papa

Le 1^{er} janvier 1928, à Trèves, en Allemagne, naît Anne de Gaulle, troisième et dernier enfant d'Yvonne et Charles de Gaulle. Qu'elle soit une enfant particulièrement fragile n'a rien d'étonnant, sa mère ayant eu un accouchement très difficile. Mais les mois passant, ses parents doivent se rendre à l'évidence : Anne souffre d'un retard cognitif dû au syndrome de Down, ou trisomie 21. « Nous abandonnerions tout ce qui est ambition, fortune, etc. si cela pouvait améliorer la santé de notre petite Anne », écrit le 6 janvier 1929 Yvonne de Gaulle. Hélas, après avoir vainement tenté de faire soigner leur benjamine, notamment par un traitement aux rayons ultraviolets, les de Gaulle comprennent qu'il leur faut renoncer à tout espoir d'amélioration et que, en fait de traitement, seules l'attention et la tendresse des siens pourront apporter à leur fille un peu de réconfort.

Cette tendresse, le futur général de Gaulle, qui n'est pourtant pas homme à se laisser aller aux élans d'affection, va la dispenser sans compter à celle qu'il nomme « ma pauvre petite Anne », mais aussi « ma joie ! » Une étrange complicité le lie à sa fille, qui passe de longs moments assise sur ses genoux tandis que son papa lui chante « ou pachou, pachou paya » ou bien « la peinture à l'huile, c'est bien difficile... » et qu'elle joue inlassablement avec son képi. Malgré le poids de ses obligations, son père parvient toujours à trouver un peu de temps pour elle. Alors qu'elle ne saura jamais dire

« maman », elle semble éprouver une vraie joie à prononcer le mot « papa », écrit Jean Lacouture dans sa biographie du Général. Ses parents se refusant catégoriquement à la confier à une institution spécialisée, ils engagent Marguerite Potel, qui lui sera toute dévouée. Jamais Anne ne quittera ses parents. Elle les suit au Liban, à Paris, à Londres pendant la guerre, puis à La Boisserie, demeure familiale des de Gaulle à Colombey-les-Deux-Églises. C'est là, le 6 février 1948, à la suite d'une broncho-pneumonie, qu'Anne meurt à vingt ans dans les bras de son père bien-aimé. Se recueillant sur sa tombe, le général de Gaulle aurait dit à son épouse : « Maintenant, elle est comme les autres... »

Après l'attentat raté du Petit-Clamart, le général de Gaulle racontera qu'une des balles qui aurait pu s'avérer mortelle avait été arrêtée par le cadre d'une photo d'Anne que son épouse Yvonne avait toujours sur elle.

C'est en pensant à leur fille que les de Gaulle créent dès 1945 la fondation Anne-de-Gaulle pour les jeunes femmes handicapées mentales sans ressources et qu'ils acquièrent sur leurs propres fonds le domaine de Vert-Cœur à Milon-la-Chapelle où ces jeunes filles seront hébergées. Depuis cette époque, l'intégralité des droits d'auteur du général de Gaulle a toujours été versée à cette fondation dont la devise est : « Accueillir, accompagner, aimer », et l'emblème, un cœur enrobant une croix de Lorraine.

« Anne était aussi une grâce, elle m'a aidé à dépasser tous les échecs et tous les hommes, à voir plus haut. »

Charles de Gaulle.

CHAMPIONNES, SAVANTES ET ARTISTES



KYNISKA

(IV^e siècle avant J.-C.)

Aurige

Dans l'Antiquité, l'enceinte sacrée d'Olympie, où se déroulent les jeux sportifs opposant les principales cités grecques, est interdite aux femmes mariées sous peine de mort. On invoque des raisons religieuses, mais, en réalité, comme les athlètes concourent nus comme des vers (*gymnos*, racine grecque du mot « gymnastique », signifie « nu »), on veut éviter que ces dames n'établissent des comparaisons désavantageuses pour leurs époux. Autrement dit, si les femmes mariées sont interdites aux Jeux olympiques, c'est pour la paix des ménages ! De toute façon, les femmes n'ont qu'à concourir dans leurs jeux « à elles » ! Quinze jours après les jeux masculins, des jeux dits « héréens » (en l'honneur d'Héra, épouse de Zeus) leur sont en effet réservés. En plus de la traditionnelle couronne de laurier, on y remporte des quartiers de bœuf à offrir aux dieux en offrande. Aux Jeux héréens, on croise surtout des Spartiates, seules femmes du monde grec à bénéficier dès l'enfance d'une formation comparable à celle des garçons en athlétisme, lutte, lancement du javelot et du disque.

Sans surprise, c'est donc une Spartiate qui sera la toute première femme à remporter une couronne olympique au cours des jeux masculins. Elle se nomme Kyniska, est la sœur du roi de Sparte Agésilas II, et elle aime par-dessus tout les chevaux ! Certes, elle n'a pas le droit de mettre un pied dans

l'enceinte sacrée, mais cela ne l'empêche pas de faire concourir ses chevaux dans l'épreuve reine des jeux : la course de chars qui a lieu le dernier jour. Les équipages formés de quatre chevaux de front doivent parcourir douze fois l'hippodrome dans sa longueur, en tentant d'éviter à chaque tour une borne meurtrière ne laissant aux chars qu'un étroit passage. Les concurrents se croisent et se heurtent violemment dans un nuage de poussière (pensez à *Ben-Hur*). À deux reprises, en 396 puis en 392 avant Jésus-Christ, l'aurige de Kyniska (aurige venant du latin *auriga* signifiant « cocher ») remporte la course. Les juges se retrouvent dans la situation inédite de devoir remettre la couronne de vainqueur à une femme qui n'a pas accès à l'enceinte des jeux. Que faire pour ne pas contrarier les dieux ? Et surtout les hommes ? On contourne finalement cette difficulté en couronnant la championne en dehors des murs.

Unique dans l'histoire des Jeux, cette victoire va être célébrée avec éclat. Sparte fait ériger un monument en l'honneur de Kyniska, comme il est d'usage de le faire pour les plus grands champions. La ville fait même consacrer dans le temple de Delphes un char d'airain attelé de quatre chevaux en souvenir de son exploit. Après sa mort, la jeune femme fera l'objet d'un culte héroïque à Sparte où elle sera présentée comme un modèle aux jeunes filles de la cité. Seule femme dont mille ans d'olympisme nous aient conservé le nom, elle est une exception majeure dans ce monde grec où l'on vénérât toutes sortes de divinités féminines, mais où la femme était plus éloignée de la citoyenneté qu'un étranger ou un esclave.

DOLORES SANCHEZ

(1866- ?)

Taleguilla

Pour les amateurs passionnés de tauromachie, les « aficionados », la corrida n'a jamais été et ne sera jamais une affaire de femmes. Art viril par excellence, c'est un combat singulier, un duel à mort réservé exclusivement aux hommes. Eh bien, ne leur en déplaise, dans l'histoire masculine de la tauromachie quelques femmes sont tout de même parvenues à se faire une petite place au soleil. Car si dans les arènes les places exposées en plein soleil sont les moins prisées et les moins chères, dans la vie, au contraire, c'est de leur assignation à l'ombre que les femmes de tout temps ont cherché à s'extraire.

Des toreras à cheval, ou picadors, semblent avoir existé dès le XVII^e siècle, mais constituent alors une exception rarissime et choquante aux yeux de leurs contemporains. Plus nombreuses au siècle suivant, ce sont généralement des jeunes filles de bonne famille qui elles aussi toréent à cheval, et ce, uniquement dans le cadre de représentations de bienfaisance. Dès lors, quand la tauromachie à pied devient le spectacle roi, il paraît tout à fait exclu qu'une femme y accède un jour. Seul un macho, un vrai matador (de *matar*, « tuer ») peut regarder le taureau dans le blanc des yeux. Représentée dans les arènes de Saragosse par le peintre Goya, Nicolasa Escamilla, dite « la Pajuelera » (« fille aux allumettes »), est grandement louée pour son audace, mais elle aussi n'est « qu'à » cheval et par ailleurs... en jupons !

Ce n'est qu'à partir des années 1850 que quelques courageuses commencent à se produire à pied. Les hommes se précipitent d'ailleurs pour les voir, car il émane indéniablement de ces femmes se cambrant devant la bête une tension érotique que nul autre spectacle n'est alors en mesure de susciter. La première torera à pied vraiment prise au sérieux s'appelle Dolores Sanchez et on la surnomme « la Fragosa », c'est-à-dire « la Tonitruante » ou « la Fracassante », surnom qui en dit long sur le profil de la demoiselle... et Dieu sait que le profil est chose cruciale pour un torero ! En 1886, la Fragosa est donc la toute première femme à oser endosser la taleguilla, pantalon court ajusté au-dessous des genoux et chamarré d'or ou d'argent qui, avec la chaquetilla, veste assortie, constitue le *traje de luces* (habit de lumières). La Fragosa est la première torera considérée comme une véritable professionnelle. Elle est d'une intrépidité, d'une agilité et d'une grâce étonnantes. Partout où elle se produit, elle attire les foules ; elle est donc invitée dans les plus belles arènes d'Espagne et fort bien payée. Sa carrière durera cinq ou six ans.

Grâce à la Fragosa, la torera est désormais à la mode, de sorte qu'il en apparaît des ribambelles : il y aura la Espartera, la Garbancera, la Navarra, la Servanta et, au tournant du xx^e siècle, Maria Salomé dite « la Reverte », si talentueuse, si athlétique qu'on la soupçonnera un temps d'être un homme... Réflexe classique lorsqu'une femme paraît aussi douée qu'un homme dans une discipline. Généralement, avant de commenter les performances techniques de ces femmes, les spectateurs et journalistes persiflent sur leur compte plutôt que de louer leur style ou leur courage, commentent leurs vêtements, leur silhouette, leur maquillage ou leur sourire. Brutalement, en 1908, le roi d'Espagne met un coup d'arrêt à la féminisation de la tauromachie qu'il interdit au prétexte que la présence de femmes dans les arènes constitue une offense à la morale et à la décence. Cette interdiction ne sera levée qu'en 1934.

Le métier de torera ne sera officialisé en Espagne qu'en 1973 et la première « alternative » officiellement reconnue (remise à la jeune torera de son épée, de sa muleta et de son premier taureau) sera conférée à la Colombienne Bertha Trujillo le 12 mai 1968 au Mexique. Durant toute sa carrière, la demoiselle tuera... deux mille sept cents taureaux !

Au fait, si vous voulez rendre justice à la première torera française à pied, pionnière dont le nom a sombré dans l'oubli le plus total, il n'est jamais trop tard pour le faire. Née en 1869 à Beaucaire, dans le Gard, d'un père éleveur de taureaux, elle se nommait Marthe Sabatier.

Olé !

ALICE MILLIAT

(1884-1957)

Rame

Sur neuf cent quatre-vingt-dix-sept athlètes engagés aux Jeux olympiques de 1900, combien sont des femmes ? Réponse : vingt-deux ! Vingt-deux demoiselles qui ne sont autorisées à concourir qu'en pêche à la ligne, ballon, épreuves scolaires et croquet ! C'est à cette ségrégation pratiquée par ceux qu'elle appelle des « tardigrades » qu'Alice Milliat veut mettre fin. Jeune veuve de retour d'Angleterre où elle était institutrice, elle a découvert la modernité sportive à la britannique. En Angleterre, elle a pu pratiquer tous les sports, natation, hockey, aviron, alors qu'en France, beaucoup voient encore dans l'éducation sportive féminine « un signe de dépravation des mœurs et de danger physique et social ». En 1914, Alice s'inscrit comme rameuse au Fémina Sports, un club pionnier dont on lui propose bientôt la présidence (en 1922, elle remportera avec son équipe la première audax féminine, cinquante kilomètres à la rame à parcourir en moins de douze heures).

C'est elle qui crée la Fédération des sociétés féminines sportives de France (FSFSF), laquelle organise les premiers championnats de France féminins de cross-country, puis d'athlétisme en 1918. L'année suivante, Alice pense naïvement pouvoir obtenir du Comité international olympique (CIO) l'intégration d'épreuves féminines au programme des Jeux olympiques d'Anvers. Le baron Pierre de Coubertin s'y oppose avec la dernière énergie, tandis que le CIO renchérit : « Une olympiade femelle serait impratique,

inintéressante, inesthétique et incorrecte ! » Alice contre-attaque en multipliant les manifestations sportives dans toute la France pour promouvoir le sport féminin. De haute lutte, elle finit par obtenir l'agrément du ministère de la Guerre, dont dépend alors l'éducation physique, et reçoit ses premières subventions ainsi que le patronage du président de la République.

Devant l'entêtement du CIO, elle crée un comité qui institue pour 1921 les premiers jeux mondiaux féminins à Monte-Carlo. Faute de stade, les épreuves se déroulent sur le terrain du tir aux pigeons avec des représentantes de cinq nations : Grande-Bretagne, Suisse, Italie, Norvège et France. L'élan est désormais donné. Rien ne l'arrêtera ! Il faudra néanmoins attendre 1928 pour que le CIO autorise enfin la participation des femmes à quelques épreuves olympiques. Coup de pied de l'âne à Pierre de Coubertin, Alice Milliat devient la première femme juge aux épreuves d'athlétisme masculines ! Le 31 octobre 1921, à Paris, elle devient aussi et surtout la première présidente de la Fédération sportive féminine internationale (FSFI) qui régira l'athlétisme féminin mondial jusqu'en 1936. Une distinction amplement méritée, pour cette grande rameuse, ou mieux encore, cette inépuisable « galérienne » de la cause féminine.

ANNETTE KELLERMAN

(1886-1975)

Maillot

Si chacun sait qu'un maillot deux pièces s'appelle un « bikini », on ignore généralement qu'un maillot de bain une pièce s'appelle aussi un « maillot Kellerman », du nom de sa créatrice.

Née en 1886 en Australie, Annette Kellerman souffre de polio dès son plus jeune âge et doit donc porter des attelles en acier. Ses parents l'obligent à pratiquer la natation intensive pour qu'elle se muscle et renforce ses jambes. Et ça marche ! À force de volonté, Annette devient une nageuse d'élite qui remporte à quinze ans sa première compétition. À dix-huit ans, alors qu'elle quitte son pays pour l'Europe, où les traversées fluviales et maritimes sont alors très en vogue, elle est déjà considérée comme la meilleure nageuse d'Australie.

En septembre 1905, la jeune naïade participe à la fameuse traversée de Paris à la nage (presque douze kilomètres). Comme la presse assure qu'elle a les mensurations de la Vénus de Milo, les messieurs se précipitent sur les quais de Seine pour la voir évoluer. À l'époque, les femmes sont pourtant censées se baigner quasiment tout habillées, dans un costume bouffant en laine (matière bien connue pour sa flottabilité !) constitué d'une chemise ample et d'un pantalon. Annette n'entend pas se plier à cette pratique absurde et arbore une sorte de combinaison intégrale qui, pour être tout aussi inappropriée que l'accoutrement réglementaire, n'en est pas moins jugée

provocante. Seule femme sur huit concurrents, elle termine la traversée en quatrième position en quatre heures cinquante-six minutes !

Par la suite, après avoir accumulé victoires et records, elle entreprend une carrière au music-hall ; en nageant en musique dans un aquarium, elle crée la « natation ornementale », ancêtre de la natation synchronisée, et fait un triomphe partout où elle se produit. En 1907, alors qu'elle se baigne sur Revere Beach, près de Boston, vêtue d'un costume de bain de son invention épousant ses formes, elle est embarquée par la police et verbalisée pour indécence ! L'affaire fait scandale ? Annette n'en a cure ; elle persiste et signe en créant sa propre ligne de maillots, les « Kellerman », et milite ouvertement pour le droit des femmes à porter ses créations sur les plages sans risquer pour autant de finir au poste.

Première femme à oser porter un maillot une pièce à la fois seyant et adapté à la natation, femme libre et sans tabou, Annette ne s'arrête pas en si bon chemin, puisqu'elle entre aussi, en 1916, dans l'histoire du cinéma, en étant la toute première actrice à apparaître dans un film, non pas en Kellerman ni même en bikini, mais tout simplement... nue comme un ver !

BESSIE COLEMAN

(1892-1926)

Manche à balai

En matière d'aviation féminine, le ciel de France a été le théâtre de toute une série de premières : d'abord, c'est la Française Élise Deroche (1886-1919) qui a été la toute première femme au monde à avoir quitté le sol aux commandes de son biplan Voisin, le 22 octobre 1909 à Châlons, mais aussi la première femme au monde à avoir obtenu un brevet de pilote, le 8 mars 1910 : le brevet n° 36 de l'Aéro-Club de France, un classement qui fera bien des envieux chez les aviateurs masculins. C'est aussi en France, au lendemain de la Première Guerre mondiale, que va se jouer le destin d'une autre grande pionnière de l'aviation : Bessie Coleman, dite « l'Ange noir », première Afro-Américaine à obtenir son brevet de pilote.

Depuis qu'elle est enfant, Bessie rêve de voler. Elle a lu les récits des premiers vols des frères Wright et de la traversée de la Manche par Harriet Quimby. Hélas, aux États-Unis, outre que les écoles sont bien trop chères (Bessie est manucure dans un *barbershop* et n'aura jamais les moyens de s'offrir des cours de pilotage), elles sont surtout interdites aux Noirs. Dans le Chicago de l'après-guerre où le retour des soldats a alimenté les files de chômeurs, le Ku Klux Klan recrute à tour de bras et ce n'est donc pas demain la veille qu'une femme noire évoluera dans le ciel de leur pays.

Mais pourquoi pas ailleurs ? Or, il se trouve que John, le frère de Bessie, a combattu sur le sol français pendant la Grande Guerre. Il lui raconte les

exploits d'Eugene Bullard, le premier pilote afro-américain de l'aviation française, lui vante le pays des droits de l'homme où des Joséphine Baker ou des Sidney Bechet font l'admiration de tous. Convaincue, Bessie se met au français et persuade un entrepreneur noir américain de financer son voyage. La France, enfin ! Arrivée gare du Nord, Bessie prend le train jusqu'à Noyelles-sur-Mer pour rejoindre la base du Crotoy, dans la baie de Somme. Créé par les frères Caudron, cet établissement n'a pas dix ans et pourtant, il est déjà la plus ancienne école de pilotage au monde ! En 1920, à vingt-huit ans, unique femme de sa promotion, Bessie obtient le brevet de pilote de la Fédération aéronautique internationale, devenant la première femme noire au monde à pouvoir piloter un avion.

De retour aux États-Unis, elle se spécialise dans la voltige, se produisant le plus souvent possible pour réunir des fonds afin de créer une école de pilotage ouverte à tous. Hélas, le 30 avril 1926, lors d'un vol préparatoire pour un meeting aérien à Jacksonville, en Floride, elle commet l'imprudence de ne pas s'attacher et se retrouve éjectée du cockpit, faisant une chute mortelle. Elle avait trente-quatre ans. Son corps est rapatrié à Chicago où dix mille membres de la communauté noire viennent saluer sa dépouille. Trois ans après sa mort, William J. Powell, un aviateur américain, donne corps à son rêve en créant la première école d'aviation pour Afro-Américains.

KEIKO FUKUDA

(1913-2013)

Dan

Dans un Japon où la femme est considérée comme une sorte de « fleur humaine » vivant cloîtrée chez elle et dont l'unique rôle est d'assurer le bien-être de l'homme et de lui donner une postérité, Jigoro Kano, le fondateur du judo (1882), apparaît comme un visionnaire. Dès 1893, il dispense des cours d'arts martiaux à domicile à quelques rares privilégiées, faisant de Sueko Ashiya et Kino Yasuda les premières femmes nippones à réaliser des *o soto gari* sur un tatami ! Puis, en 1923 (quand même quarante ans après la création de sa première école !), Kano ouvre la joshi-bu, une section féminine de son école de judo, le Kodokan.

En 1935, en hommage au samouraï Hachinosuke Fukuda, maître de jujitsu au Palais impérial et qui fut son professeur, Jigoro Kano autorise la petite-fille de celui-ci, Keiko, à entrer dans son dojo. C'est là un privilège rare, car la promotion 1935 ne compte que vingt-quatre femmes. Reste à convaincre la famille de la jeune fille, aux yeux de laquelle l'entrée d'une femme dans un dojo constitue un scandale et une honte. Mme Fukuda se veut rassurante et fait valoir qu'il va de soi que cette école ne sera pour sa fille que l'antichambre du mariage. Keiko n'est-elle pas sage et docile ? Elle maîtrise déjà parfaitement la calligraphie et l'ikebana (l'arrangement floral), arts nobles par excellence dont toute future femme d'intérieur se doit de maîtriser les codes. Elle a également obtenu un diplôme en littérature japonaise. Elle

est donc parfaitement « dans les clous ». Il n'y a aucune inquiétude à avoir, le moment venu, on la mariera...

À vingt-quatre ans, ce petit gabarit d'un mètre cinquante pour quarante-cinq kilos, boule d'énergie et de volonté, devient l'une des deux seules femmes instructrices au Kodokan. Elle en prend même la direction au cours de la Seconde Guerre mondiale, tandis que les hommes sont au front. Au lendemain de la guerre, ses qualités de judokate et de pédagogue vont la conduire sur les cinq continents. Finalement, elle s'installe à San Francisco. Devenue en 1953 l'une des toutes premières femmes au monde cinquième dan de judo, grade ultime alors autorisé pour les femmes par l'école de Kano, elle milite pour la féminisation de son sport et rédige des manuels d'instruction d'arts martiaux pour les femmes. En 1972, à la suite d'une levée de boucliers des judokates du monde entier, Keiko devient la première femme sixième dan puis, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, la première femme ceinture noire dixième dan, tout en continuant à enseigner trois fois par semaine au Club Soko Joshi Judo, dans la région de San Francisco.

Au jour de sa mort, à près de cent ans, le 9 février 2013, le Kodokan n'avait décerné le dixième dan de judo qu'à quinze Japonais, dont elle, Keiko Fukuda, dernière élève survivante de Jigoro Kano, petit bout de femme exceptionnelle qui, à l'art confiné de l'ikebana, préféra l'ivresse des tatamis.

VALENTINA TERECHKOVA

(née en 1937)

Tchaïka

Si chacun connaît Iouri Gagarine, premier homme à avoir voyagé dans l'espace en 1961, son homologue féminin, Valentina Terechkova, n'a laissé une trace indélébile que dans le cœur des Russes qui, aujourd'hui encore, la surnomment « Tchaïka ». Gagarine fut bien le premier être humain à avoir tutoyé les étoiles, mais il resta moins de deux heures en orbite et ne fit qu'un seul tour de la Terre, là où la jeune femme en fit quarante-huit, deux ans seulement après lui. Autrement dit, ayant tournicoté autour de la Terre quarante-sept fois de plus que Gagarine, elle est mille fois moins connue que lui ! C'est, hélas, le lot de la plupart des héroïnes féminines !

Dans sa prime jeunesse, Valentina rêvait de conduire une locomotive. Peut-être en hommage à son père conducteur de tracteurs puis de chars d'assaut, mort au combat en 1940. Malheureusement, elle doit renoncer à cette ambition pour s'occuper de sa mère malade, et devient ouvrière textile. En mal de sensations fortes, elle se met au parachutisme et crée même un club dans son usine.

À cette époque, les Soviétiques craignent par-dessus tout que les Américains n'envoient une femme dans l'espace avant eux. Ils écument donc les aéroclubs pour dénicher les meilleures femmes parachutistes, puisque tout vol spatial se termine alors par un saut en parachute. Sur deux cents femmes, cinq sont finalement sélectionnées, dont Valentina qui est vraiment excellente

et a déjà fait cent soixante sauts lorsqu'elle est recrutée en mars 1962. En revanche, jamais encore elle n'a dû sauter avec un équipement de cent trente kilos. Or, c'est, notamment, ce qui l'attend.

Entre les cours de pilotage, l'épreuve de la centrifugeuse, celle de la « chambre sourde » – un séjour de plusieurs jours assise dans un silence total, épreuve au cours de laquelle elle récite des poèmes de Pouchkine à voix haute ! – et elle suit un entraînement exténuant. Finalement choisie par Khrouchtchev, elle embarque le 16 juin 1963, à bord de *Vostok 6*. Un trait de rouge à lèvres, un soupçon de blush avant de fermer sa visière. Compte à rebours... *Tri, dva, raz, odin... Davaï !* Décollage depuis Baïkonour pour près de trois jours de voyage orbital. Convaincue que sa fille participe à une compétition de parachutisme, pieux mensonge que lui a fait Valentina pour ne pas l'inquiéter, sa mère a la stupéfaction de la découvrir à la télévision ! Dans son étroit cockpit, entre deux expériences scientifiques, Valentina adresse des vœux à toutes les femmes de la Terre, chante des hymnes patriotiques et écoute Adamo et Hugues Aufray !

Mais, il y a quelques petits ratés : qu'on lui ait fourni du dentifrice, mais pas de brosse à dents, par exemple. Et, bien plus grave, elle comprend avec effroi que sa fusée *Vostok 6* n'a été programmée que pour la montée ! Grosse bourde d'un ingénieur dont on peut imaginer qu'il eut par la suite quelques démêlés avec le commissaire politique de Baïkonour. L'histoire ne le dit pas. Valentina croit un instant sa dernière heure venue, mais ne se démonte pas, se saisit des commandes et se livre avec brio à une manœuvre délicate. Enfin, à sept kilomètres du sol, elle s'éjecte... C'est gagné !

Au lendemain de son exploit, la pionnière de l'espace est invitée avec Gagarine devant l'ONU dont les membres se lèvent et la saluent longuement. De retour en URSS, elle forme les futures femmes cosmonautes, fait les honneurs de Baïkonour à Neil Armstrong. À cette occasion, Armstrong remet à la veuve de Gagarine une copie d'une médaille à l'effigie de son mari qu'il a lui-même déposée sur la Lune lors de la mission *Apollo 11*. Valentina

entreprenant des études d'ingénieur, rédige une thèse sur le moteur de freinage pour vaisseau orbital, entre au Parlement soviétique et représente les femmes dans plusieurs instances internationales.

Cinquante-sept ans après son exploit, c'est son compatriote Guennadi Padalka qui détient le record de longévité dans l'espace, avec huit cent soixante-dix-huit jours ; mais, aux États-Unis, c'est bien une femme, la biochimiste américaine et astronaute Peggy Whitson, qui détient ce même record, avec six cent soixante-cinq jours, soit cent trente jours de plus dans l'espace que son homologue masculin Jeffrey Williams.

Quant à Valentina Terechkova, elle est aujourd'hui une charmante vieille dame de quatre-vingt-trois ans. Un cratère lunaire et une étoile portent son nom, mais pour les Russes, elle est à tout jamais leur petite « Tchaïka », mot qui dans leur langue désigne... la mouette !

JEANNE CHAUVIN

(1862-1926)

Épitoge

Porter la robe noire et l'épitoge est le rêve de tout étudiant en droit. L'épitoge ? C'est cette pièce de tissu blanc que les avocats portent par-dessus leur toge sur l'épaule gauche. Elle se compose de deux brins dont chacun a la forme d'un trapèze ; le bout large et court se porte dans le dos, et le bout long et fin, sur la poitrine. De nos jours, plus de la moitié des avocats sont des femmes, mais entre 1884 et 1892, époque à laquelle Jeanne Chauvin suit des études de droit à Paris, la loi exclut les femmes de la profession d'avocat, office considéré comme étant par nature « viril ». La situation de Jeanne est absurde : pour pouvoir prêter serment, il suffit d'une licence en droit ; or, elle a obtenu un doctorat, elle est même la première femme à obtenir le titre de docteur en droit en 1892. Sans surprise, le sujet de son doctorat porte sur les professions accessibles aux femmes et sur les inégalités juridiques entre hommes et femmes. Après s'être fait retoquer quand elle demande à prêter serment, en 1897, elle va militer pour faire changer les choses.

Elle en appelle à Raymond Poincaré, homme politique influent, plusieurs fois ministre de l'Instruction publique, lui aussi avocat, pour qu'une loi soit votée. Cet activisme va porter ses fruits, avec l'adoption de la loi du 1^{er} décembre 1900 qui ouvre aux femmes la profession d'avocat. Jeanne Chauvin ne sera d'ailleurs pas la première à en profiter : c'est Olga Balachowsky-Petit, alors âgée de trente ans, qui prête serment cinq jours à

peine après la proclamation de la loi. Sous la plume condescendante d'un avocat, *Le Figaro* du 6 décembre 1900 relate la cérémonie : « Mignonne, gracieuse, la chevelure un peu ébouriffée, [...] la jeune femme lève la main droite, aux doigts de laquelle on aperçoit plusieurs bagues ». Plus loin : « La robe de Mme Petit – qu'elle aurait confectionnée elle-même – est infiniment plus élégante que les robes de Messieurs ses confrères. Pourquoi la coquetterie féminine désarmerait-elle sous la toque ? » Deuxième à prêter serment, treize jours après Olga Petit, Jeanne Chauvin est en revanche la première avocate française à plaider : dans une affaire de... contrefaçon de corsets ! On imagine sans peine les sarcasmes de ses confrères.

Plus sérieusement, Jeanne Chauvin sera à l'origine d'une loi tout à fait essentielle pour les femmes : la loi de 1907 qui leur permet de disposer librement de leur salaire ! De quoi démentir le vieil adage machiste : « Robe sur robe ne vaut ! » Jamais, au contraire, robe et épitoge ne furent mieux portées ni plus méritées !

MARIE CURIE

(1867-1934)

Bronia

Paris, 1891.

Bronia Sklodowska attend impatiemment à Paris sa petite sœur Maria qu'elle a convaincue de quitter Varsovie pour venir suivre des études de physique à la Sorbonne. Elle a vingt-six ans, Maria, vingt-quatre. Aussi brillante l'une que l'autre, les deux sœurs ont toujours été très proches. Leur père, professeur de mathématiques et de physique, et leur mère, institutrice, les ont toujours encouragées à apprendre. Seulement, voilà : en Pologne l'université est interdite aux filles. Les deux sœurs vont bien fréquenter l'« université volante », un enseignement clandestin destiné aux jeunes Polonaises, mais ces études sont brèves et incomplètes. Si Bronia veut faire médecine, une ambition sans doute influencée par la disparition prématurée de sa mère, morte de la tuberculose en 1878, c'est à Paris qu'il faut aller. L'Université vient de s'y ouvrir aux femmes. Les deux sœurs vont donc nouer un pacte : dans un premier temps, Maria deviendra gouvernante en Pologne et enverra tous les mois à Bronia de quoi financer ses études.

Tandis que Maria part s'enterrer au fin fond de la campagne polonaise, Bronia débarque donc à Paris en 1885. Les débuts sont difficiles : elle vit dans une mansarde, ne mange pas tous les jours à sa faim et, à la Sorbonne, ses camarades de classe masculins poussent des cris de poule quand elle entre dans l'amphithéâtre. Opiniâtre, elle obtient son doctorat et entreprend une

thèse sur l'allaitement maternel pour devenir obstétricienne. Mais il lui faut maintenant persuader Maria de la rejoindre ; or, celle-ci sort d'un grand chagrin d'amour avec un fils de famille et ne veut plus entendre parler de rien ! Bronia saute dans un train, la réconforte et la convainc de partir. Deux ans plus tard, à Paris, Maria sera reçue première à la licence de physique, tandis qu'au moment même Bronia soutient brillamment sa thèse. On connaît la suite, tout au moins pour Maria : son mariage avec Pierre Curie, son double prix Nobel de physique et de chimie...

Le destin de Bronia est moins connu, mais lui aussi exceptionnel : avec son mari, elle fonde en 1902 le plus grand sanatorium de Pologne, crée de toutes pièces un hôpital militaire pendant la Grande Guerre, et un centre pour enfants abandonnés en 1922. Enfin, c'est elle qui trouvera les financements pour créer à Varsovie un Institut du radium, petit frère de celui que Marie a créé à Paris.

Unies par un lien magnifique fait de sacrifices, de confiance, de tendresse et de complicité intellectuelle, ces deux sœurs se doivent tout. Sans Maria, jamais Bronia ne serait devenue médecin ; sans Bronia, jamais Maria ne serait devenue Marie Curie.

MARIA MONTESSORI

(1870-1952)

Bambini

Fille unique issue d'une famille bourgeoise, Maria Montessori naît en 1870 à Chiaravalle, petite ville de la province d'Ancône, en Italie. À l'époque, rares sont les filles qui vont à l'école et celles qui y parviennent font l'objet de toutes sortes de brimades, à commencer par la privation de récréation pour empêcher toute mixité.

Son père, un homme austère au caractère rigide, ne consent à ce qu'elle s'instruise qu'à la condition qu'elle devienne enseignante. Or, Maria ne l'entend pas de cette oreille ! Elle aime les maths et veut devenir ingénieure. Encouragée par sa mère, elle entre à treize ans dans un collège technique de garçons où la découverte de la biologie la convainc de devenir médecin, un projet qu'aucune femme n'a encore jamais mené à bien en Italie. Refusée une première fois en faculté de médecine, elle y est finalement admise, mais avec l'interdiction d'assister aux dissections (ce serait indécent ?), ce qui l'oblige à étudier l'anatomie toute seule après les cours. Elle n'en est pas à ça près. Elle aime apprendre et, en plus de son diplôme de médecine, elle obtiendra plusieurs licences en biologie, en psychologie et en philosophie. Mais, pour l'heure, elle s'accroche en médecine. Le jour où elle soutient sa thèse, la salle est bondée. Chacun veut voir ce phénomène. Victoire personnelle pour Maria, son père est venu l'entendre.

En 1896, à vingt-six ans, elle devient donc officiellement la première Italienne docteur en médecine. Elle n'est pas pour autant au bout de ses peines. Ses confrères masculins n'étant pas disposés à lui faire une place, elle n'obtient qu'un poste subalterne en psychiatrie. Plutôt que de se rebeller, elle « fait avec » et commence, un peu contrainte et forcée, à s'intéresser aux enfants handicapés mentaux. C'est donc l'ostracisme dont elle a été l'objet qui va déterminer sa vocation et faire d'elle l'une des plus grandes théoriciennes de l'éducation du xx^e siècle. Elle commence à se passionner pour les techniques d'apprentissage et parvient à se faire nommer directrice d'une école d'orthophonie. À ses yeux, les écoles sont alors de vraies prisons où les enfants reçoivent une éducation trop autoritaire qui contrarie leur potentiel et leur énergie vitale. Il faut extraire ce potentiel, plutôt que de leur farcir la tête de connaissances.

Le 6 janvier 1907, Maria Montessori ouvre officiellement à Rome sa première école, la Casa dei Bambini (la Maison des enfants). Dans cet établissement, ni récompense ni punition ; on tente seulement de stimuler la soif d'apprendre et d'améliorer l'humanité par l'éducation des enfants. « La grande mission sociale consistant à assurer à l'enfant justice, harmonie et amour, reste à accomplir. Cette tâche importante revient à l'éducation. C'est notre seule façon de bâtir un monde nouveau et de construire la paix. » La cause des enfants ne détourne pas Maria d'une autre cause chère à son cœur : celle des femmes. Elle qui a dû franchir tant d'obstacles pour devenir médecin, partage sans retenue l'aspiration de ses congénères à davantage d'égalité. À deux reprises, elle représentera l'Italie au Congrès international des femmes, à Londres en 1899 et à Berlin en 1904. Elle revendique notamment une organisation du travail plus humaine et l'égalité des salaires.

Avant la Seconde Guerre mondiale, elle devra fuir son pays, ayant réalisé que Mussolini attendait d'elle qu'elle forme des instituteurs dont la mission serait de formater et d'embrigader les enfants. Son errance la conduira en

Inde, où elle passera les années de guerre et aura l'occasion de rencontrer Gandhi.

Dans les années d'après-guerre, son enseignement est réclamé dans le monde entier et des centaines d'écoles inspirées de sa pédagogie sont déjà créées sur tous les continents. Elles sont des milliers aujourd'hui.

Maria Montessori meurt aux Pays-Bas le 6 mai 1952, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Un an avant sa disparition, son nom avait été proposé pour le prix Nobel de la paix.

MELITTA BENTZ

(1873-1950)

Buvard

Bientôt, nous disposerons tous d'une de ces nouvelles cafetières high-tech fonctionnant avec des capsules en aluminium ou en plastique, ou, mieux encore, en matériau biodégradable. Les cafetières à l'ancienne vont finir par disparaître et avec elles les filtres à café. Voilà qui nous laisse une petite fenêtre de tir pour rendre hommage à l'Allemande Melitta Bentz, géniale créatrice du filtre qui révolutionna les petits déjeuners du xx^e siècle.

Melitta voit le jour en 1873, à Dresde, en Allemagne, dans une famille où l'on vénère le papier. Et pour cause, son père est... libraire ! Si la psychanalyse avait existé à l'époque, elle aurait probablement décrété que Melitta, jalouse des livres auxquels son père consacrait le plus clair de son temps, avait cherché à matérialiser dans une invention la pulsion destructrice qu'elle nourrissait inconsciemment envers eux : « Tu les as vus, tes maudits bouquins, papa ? Eh bien, voilà ce que j'en fais !... » Et hop ! un filtre à café par page !

Sauf que ce n'est pas la profession de son père, mais le buvard du cahier d'écolier de son fils Willy qui va lui donner l'inspiration. À l'époque, le café n'est pas fameux. Qu'ils soient en métal ou en céramique, les filtres lui communiquent un goût amer et laissent toujours un dépôt de marc au fond de la tasse. Certes, il existe aussi des filtres en lin, mais ils sont inlavables.

Consciente que le filtre à café idéal reste encore à inventer, Melitta se penche sur la question.

À force de tâtonnements, en perçant de petits trous avec un clou au fond d'un récipient en laiton qu'elle recouvre du buvard de son fils, Melitta parvient à obtenir un café moins amer et sans dépôt. Le résultat plaisant beaucoup à ses proches, elle s'enhardit et, pour quelques pfennigs, fait breveter son invention. Le filtre à café Melitta naît donc officiellement le 15 décembre 1908. Le succès est immédiat. Dès l'année suivante, à la foire de Leipzig, la jeune femme vend mille deux cents filtres préparés dans une pièce de son appartement. En 1927, son entreprise emploie quatre-vingts personnes !

Lorsqu'il ne sera plus associé au papier buvard, c'est dans le marbre qu'il faudra graver le nom de Melitta Bentz. Cela pourrait donner quelque chose comme : « Créatrice du filtre à café, devenue l'une des premières femmes chefs d'entreprise de son pays. Soucieuse du bien-être de ses employés, cette ancienne mère au foyer fit de sa firme une pionnière dans les domaines de la réduction du temps de travail et des congés payés, servant ainsi noblement deux causes sacrées : celle des femmes et celle du petit déjeuner. »

MILEVA MARIC

(1875-1948)

$$E = mc^2$$

Contrairement à Marie Curie qui partagea le prix Nobel de physique avec son mari en 1903 et qui, après la mort de ce dernier, obtint en 1911 le prix Nobel de chimie, une autre physicienne pourtant très prometteuse fut littéralement engloutie par la notoriété de son mari. Elle s'appelait Mileva Maric et fut la condisciple, puis la première épouse d'Albert Einstein. Soixante-dix ans après sa disparition, survenue le 4 août 1948, la communauté scientifique s'interroge encore sur la nature et l'ampleur exacte de sa contribution à la théorie de la relativité.

Née le 19 décembre 1875 à Titel, ville serbe appartenant à l'époque à l'Empire austro-hongrois, elle était tellement douée qu'elle fut autorisée à suivre les cours de physique alors réservés aux garçons. Elle est ensuite admise à l'École polytechnique fédérale de Zurich, l'une des premières écoles à avoir accepté des femmes. Mileva boite un peu, mais elle a beaucoup de charme. Et puis, boiteuses ou pas, les femmes capables de parler à bâtons rompus des calculs différentiels ou des fonctions elliptiques, et d'envisager une thèse sur la conductivité thermique, ne courent pas les rues. Aux yeux d'Albert, Mileva est plus qu'une conquête amoureuse, elle est son *alter ego*. Leur correspondance privée atteste d'une étroite imbrication entre sentiments et passion commune pour la recherche scientifique.

En 1900, Mileva se retrouve enceinte. Elle rate ses examens, abandonne les cours sans avoir obtenu son diplôme et part accoucher en Serbie, chez ses parents, tandis qu'Albert termine ses études. Albert et Milena se marient en 1903. Deux autres grossesses suivront.

L'année 1905 est particulièrement fructueuse. Le couple écrit un livre inspiré des travaux de Philipp Lenard, physicien allemand dont Mileva a suivi les cours à Heidelberg ; elle contribue aussi à des articles mentionnant la théorie de la relativité et publiés sous le seul nom d'Albert.

Dans les années qui suivent, leurs relations se dégradent, au point qu'ils se séparent avant-guerre. Albert accepte un poste à Berlin, tandis que Mileva reste à Zurich, réduite à donner des cours de maths et de piano pour subsister. Le divorce est prononcé en 1919. Deux ans plus tard, quand Albert reçoit le prix Nobel de physique, non pour ses travaux sur la relativité alors considérés comme trop théoriques, mais pour ses recherches sur l'« effet photoélectrique », il se rend sur-le-champ à Zurich pour remettre à Mileva l'intégralité de la somme perçue pour ce prix. Pour subvenir aux besoins de la famille qu'il avait abandonnée ? Ou parce qu'en son for intérieur, il sentait que dans le fameux $E = mc^2$ qui l'accaparait déjà et lui vaudrait un jour la gloire universelle, il y avait un peu de Mileva Maric ?...

CLARA SCHUMANN

(1819-1896)

Rubato

Leipzig, 1839. À vingt ans, la ravissante Clara Wieck mène de front une brillante carrière de concertiste et de compositrice. Acclamée dans les plus grandes villes d'Europe, elle est considérée comme la meilleure pianiste allemande et l'égale des plus grands virtuoses masculins : Franz Liszt, ébloui par sa virtuosité, va lui dédier ses *Études d'après Paganini* (des pièces quasiment injouables), et Frédéric Chopin, venu l'entendre à Leipzig, a loué son jeu avec enthousiasme. On admire son incomparable *rubato* (d'un mot italien signifiant « dérobé »), ce mode d'exécution si cher aux romantiques qui consiste à décaler légèrement le rythme de la mélodie en retardant certaines notes et en précipitant d'autres. Le *tempo rubato* permet à l'interprète de marquer le morceau joué d'une expression émotionnelle qui lui est propre. Il doit être savamment dosé. Trop appuyé, il devient procédé, et l'émotion, ouvertement recherchée, retombe comme un soufflet !

Non seulement Clara est une pianiste exceptionnelle, mais elle a tout de la beauté romantique alors en vogue : les traits fins, de grands yeux sombres, un cou délicat, la peau claire, de longs cheveux bruns... mais aussi de très grandes mains, atout majeur pour une pianiste.

Clara rencontre Robert Schumann alors qu'elle n'est qu'une enfant. Arrivé en 1828 à Leipzig dans l'idée d'étudier le droit, il a finalement décidé de se consacrer corps et âme au piano, instrument qu'il pratique déjà sept

heures par jour. Il devient l'élève de Friedrich Wieck, le père de Clara, pédagogue réputé qui tient à Leipzig un négoce de pianos. Hébergé chez les Wieck, Robert se lie d'amitié avec la petite Clara qui a neuf ans de moins que lui, mais dont il partage les promenades, les jeux et surtout l'amour de la musique. Avec les années, cette amitié innocente se transforme en histoire d'amour. Les jeunes gens échangent leur premier baiser en novembre 1835, à respectivement seize et vingt-cinq ans, et déclarent vouloir se marier. Refus catégorique de Friedrich Wieck : sa fille surdouée ne deviendra pas l'épouse d'un compositeur obscur doublé d'un pianiste diminué depuis qu'il a perdu le contrôle de son majeur droit en travaillant trop frénétiquement (1830). Wieck éloigne Clara de Leipzig. Pendant dix-huit mois, les amants séparés échangent en musique les tendres aveux qu'il leur est interdit de s'adresser par écrit. Finalement, en 1840, Schumann obtient de la justice le droit d'épouser Clara.

La suite ? Classique ! Alors qu'elle est déjà au sommet de sa gloire, elle accepte de mettre son talent entre parenthèses pour se vouer à la carrière de son mari.

En dix ans, Clara accouche de huit enfants, ce qui ne lui laisse guère le temps de composer. À trente-quatre ans, en 1853, elle pose donc définitivement la plume. Certes, elle donne encore des concerts, mais c'est avant tout pour interpréter la musique de Robert, d'ailleurs parfois inspirée de la sienne. Elle lui fait le sacrifice de son talent : « Tout m'est indifférent sauf mon art, et mon art c'est toi ! » écrit-elle. Robert n'en pense pas moins : « La postérité ne doit regarder qu'un seul cœur, qu'une seule âme. » Autant dire qu'un seul nom, et de préférence le sien ! Ce dévouement de vestale explique pourquoi la postérité ne nous a transmis qu'une quarantaine d'œuvres de Clara Wieck, la plus grande pianiste du XIX^e siècle à qui Schumann interdisait de toucher le piano quand lui-même composait !

ROSA BONHEUR

(1822-1899)

Pantalon

Rosa Bonheur. Quel nom merveilleux ! Cependant, ce n'est pas à la fleur délicate qu'il convient d'associer en pensée ce garçon manqué de Rosa, mais plutôt aux « veau, vache, cochon, couvée » de la fable de La Fontaine, car la dame est peintre et possède un talent incomparable et probablement unique dans la représentation des animaux.

Tout comme George Sand, dont elle est la contemporaine, elle fume le havane et s'habille souvent en homme ! Il en faut du culot pour s'affranchir ainsi des convenances du temps ; d'autant plus que la loi interdit alors expressément aux femmes de s'habiller en homme et que les contrevenantes risquent la correctionnelle. Il est donc exigé une « autorisation de travestissement » en bonne et due forme, et surtout une raison valable pour pouvoir se vêtir d'un pantalon. Pour Rosa, l'accoutrement viril constitue d'ailleurs moins une provocation qu'une nécessité pratique, car non seulement elle a besoin d'être libre de ses mouvements pour travailler, mais l'accès au marché aux chevaux, source inépuisable d'inspiration pour un peintre animalier, est strictement interdit aux femmes. Par chance, cette règle souffre une exception : celle des artistes ! Sur présentation d'un certificat médical, le préfet de police va autoriser Rosa à se rendre au marché aux chevaux (du côté de l'hôpital de la Salpêtrière, à Paris) à condition qu'elle soit vêtue en homme afin que sa présence ne provoque aucun scandale. Cette

autorisation est un modèle du genre : « Paris, le 12 mai 1857, nous préfet de police, vu l'ordonnance du 16 brumaire an IX [7 novembre 1800]... autorisons la demoiselle Rosa Bonheur, demeurant à Paris rue d'Assas, à s'habiller en homme pour raison de santé. La présente autorisation n'est valable que pour six mois à compter de ce jour. »

Quoique parfaitement hypocrite (on aimerait bien savoir quelles sont les raisons de santé invoquées ?), le préfet fut bien inspiré de laisser Rosa Bonheur accéder au marché aux chevaux, car elle y a réalisé un tableau d'un réalisme et d'une force incroyables ; peut-être même l'une de ses plus belles œuvres. Dans la presse d'alors, les commentaires restent sexistes : « C'est vraiment une peinture d'homme, nerveuse, solide, pleine de franchise », peut-on lire dans les colonnes du journal *L'Éclair*. Qu'importe, sa peinture plaît ! Rosa est riche et libre de vivre sa vie comme elle l'entend, c'est-à-dire sans homme, sans amant, sans enfants, mais avec la femme de sa vie avec qui, pour faire honneur à son patronyme prédestiné, elle vivra quarante ans de parfait bonheur.

En guise de coup de pied de l'âne, pour rester dans un registre animalier, signalons enfin que l'ordonnance du 16 brumaire an IX interdisant aux femmes le port du pantalon n'a été abolie qu'en janvier... 2013 !

SARAH BERNHARDT

(1844-1923)

Quand même

Avant d'entrer en scène pour interpréter le rôle de Marguerite Gautier, malheureuse courtisane tuberculeuse plus connue comme la « Dame aux camélias », la légendaire Sarah Bernhardt n'hésite pas à se piquer les gencives avec une aiguille pour donner aux spectateurs l'illusion qu'elle crache du sang dans son mouchoir.

À Belle-Île, où elle a choisi de passer toutes ses vacances d'été dans un sombre fortin, « un endroit spécialement inaccessible, spécialement inhabitable, spécialement inconfortable », selon ses propres termes, elle a fait creuser dans la roche un fauteuil faisant face à la mer. Par gros temps, elle s'y installe et défie l'océan en déclamant ses textes à pleins poumons. Comment se soucierait-elle de confort, alors que depuis la mort de sa sœur, elle ne parvient plus à trouver le sommeil ? Elle traverse de tels moments de dépression qu'elle s'est fait livrer à Paris un cercueil capitonné de soie rose, où elle se repose afin de s'accoutumer à l'idée de devoir mourir. La mort ! Voilà ce qui la fascine ! Entre deux siestes dans son cercueil, elle assiste à des exécutions capitales. Elle est violemment opposée à la peine de mort, mais c'est plus fort qu'elle, ce spectacle morbide la fascine. La dernière exécution à laquelle elle assiste sera celle de l'anarchiste Auguste Vaillant, le 5 février 1894. L'accès à la prison lui ayant été refusé, Sarah a loué une chambre dans l'immeuble en face et a regardé le spectacle depuis son balcon.

Les aiguilles, les exécutions, le cercueil, tout cela, c'est du théâtre ! Mais un jour, la réalité rejoint la fiction. À soixante ans passés, Sarah se blesse au cours d'une représentation du *Procès de Jeanne d'Arc* au théâtre de la Porte-Saint-Martin, à Paris. Est-ce parce que son rôle lui imposait de se laisser tomber plusieurs fois à terre qu'elle finit par contracter une tuberculose osseuse ? Se blesse-t-elle le genou sur un clou ? Ou encore par suite de ses onze sauts depuis le parapet dans la scène finale de *La Tosca* ? Toujours est-il que la gangrène a gagné la plaie, rendant l'amputation inévitable. Le 12 mars 1915, à l'âge de soixante et onze ans, Sarah est amputée de la jambe droite.

Pas question de porter une jambe de bois ! Et puis, l'immense comédienne, dont on dit qu'elle a fredonné *La Marseillaise* pendant l'amputation, n'est pas du genre à s'arrêter de jouer pour si peu. Elle jouera « quand même », puisque telle est sa devise. Jambe de bois ou pas, elle va brûler les planches jusqu'à la fin de sa vie, choisissant uniquement des rôles où elle n'a pas besoin de bouger. En quête de sensations fortes jusqu'à son dernier souffle, elle décide d'aller sur le front pour reconforter les poilus. Elle s'y rend en chaise à porteurs, ce qui lui vaudra son dernier grand rôle, celui de marraine de guerre, et son dernier surnom, celui de « Mère La Chaise » !

CAMILLE CLAUDEL

(1864-1943)

Marteau

Née dans une famille austère, étriquée, où tendresse maternelle, joie et sérénité sont des mots inconnus, Camille la tourmentée, la rebelle, soulage ses angoisses autant qu'elle exprime sa créativité en pétrissant fiévreusement l'argile. Dès l'âge de six ans, elle commence à modeler. À treize ans, elle tyrannise son frère Paul, qu'elle oblige à poser pour elle, transforme la maison familiale en atelier et monopolise le four de la cuisine pour cuire ses glaises.

Elle rencontre Auguste Rodin en 1882. Elle a dix-huit ans, lui quarante-six. Même amour de la terre, mêmes bourreaux de travail : ces deux-là se comprennent ! Très vite, Rodin fait assez confiance au regard et à la main de la jeune fille pour l'associer à la réalisation de certaines de ses œuvres, notamment au célèbre groupe des *Bourgeois de Calais*. Entre les deux artistes se crée une émulation à la fois esthétique et amoureuse. Mais Camille, d'abord honorée de collaborer à l'œuvre de son maître, finit par souffrir que ses propres créations soient attribuées à Rodin. Et puis, si Auguste aime sincèrement sa « féroce amie », il est volage et incapable de quitter sa compagne pour elle. Après des années de liaison tumultueuse, Camille se résout donc à renoncer à lui. Hélas, torturée par une séparation qu'elle a pourtant suscitée, la malheureuse va sombrer inexorablement dans la folie.

Recluse dans son rez-de-chaussée du quai de Bourbon, elle vend tout son mobilier, à l'exception d'un canapé et d'un fauteuil. Elle ne se lave plus, ne se change plus, ne sort plus que la nuit. Chez elle, des chats qu'elle recueille par dizaines traînent dans les immondices. L'appartement est une infection. Et si ce n'était que cela ! Quand elle est en crise, Camille détruit rageusement ses œuvres à coups de marteau. Hagarde, bouffie, elle vocifère derrière ses volets, se dit persécutée par sa sœur et par la « bande à Rodin » qui, hurle-t-elle, veut piller ses idées, l'empoisonner et vivre à ses crochets... Le voisinage n'en peut plus !

En 1913, Paul obtient à son encontre un certificat d'internement. On vient extirper la démente de sa tanière, après avoir enfoncé sa porte. Dès lors, Camille ne quittera plus jamais l'asile d'aliénés de Montdevergues, non loin d'Avignon, où elle meurt le 19 octobre 1943, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Ses dernières paroles auront été pour son frère, son cher « petit Paul » qui, en trente ans d'internement ne sera venu la voir que treize fois.

Camille était-elle un génie ? Un génie méconnu, à une époque où le talent dérangeait chez une femme ? Rodin savait à quoi s'en tenir, qui résumait en ces termes leur collaboration : « Je lui ai montré où trouver de l'or, mais l'or qu'elle trouve est bien à elle. »

HATTIE MCDANIEL

(1895-1952)

Ruth

Comment s'appelle la plantureuse nounou noire un peu mal embouchée, mais toute dévouée à la famille O'Hara et en particulier à Miss Scarlett (prononcez miss « Sca'let »), incarnée par Vivien Leigh dans *Autant en emporte le vent* ? N'est-ce pas quelque chose comme « Mama » ou « Mammy » ? Sans doute, mais quel est son prénom ? Ne perdez pas une minute à chercher ! Ce personnage n'a de prénom ni dans le roman ni dans le film. Sans doute parce qu'il s'agit d'un personnage dit « secondaire » auquel l'auteure du roman, Margaret Mitchell, n'a pas cru devoir donner d'autre nom que le sobriquet que lui ont attribué ses maîtres. À l'époque, la communauté afro-américaine lui a d'ailleurs beaucoup reproché d'avoir privé la nounou d'identité parce que noire... Elle est la « boniche » employée par de riches propriétaires blancs, cette identité a paru suffisante à l'auteure.

La comédienne qui interprète Mammy s'appelle Hattie McDaniel, née en 1895 d'un pasteur baptiste et d'une mère chanteuse de gospel, parents de treize enfants. Très vite, Hattie manifeste un talent exceptionnel pour le chant. Bientôt repérée, elle est la première femme de couleur à chanter à la radio. En 1932, elle fait ses débuts au cinéma, à une époque où une femme noire ne peut guère incarner d'autre rôle que celui d'esclave ou de femme de chambre... ce qu'elle fera donc à répétition. Le 15 décembre 1939, jour de la première de *Gone With the Wind* au Loew's Grand Theatre, cinéma

ségrégationniste de la ville d'Atlanta, Hattie est refoulée à l'entrée principale. Une humiliation de plus ! Mais elle crève tellement l'écran dans ce film que deux mois plus tard, le 29 février 1940, elle obtient l'Oscar du meilleur second rôle. Elle est la première femme noire à recevoir une telle distinction. Après elle, il faudra attendre encore vingt-quatre ans pour qu'un comédien afro-américain, Sidney Poitier, obtienne un Oscar dans un premier rôle. Pour Hattie, c'est une grande victoire.

En 2014, les ayants droit de Margaret Mitchell ont autorisé la publication d'une préquelle d'*Autant en emporte le vent* (livre imaginant l'histoire précédant celle qui est racontée par l'auteur principal). Dans ce livre, Mammy a enfin droit à un prénom : Ruth. Selon la presse de l'époque, l'auteur se serait inspiré du personnage biblique de Ruth, symbole de fidélité, ce mot se traduisant aussi par « amie » en français. Or, si l'on examine de près la biographie de Hattie, on découvre qu'à l'âge de sept ans, lorsqu'elle vivait à Fort Collins, elle avait pour meilleure amie une petite fille blanche nommée Ruth Collamer. Si l'identité finalement attribuée à Mammy est symbolique, c'est peut-être moins dans la Bible qu'il faut en chercher la source que dans l'amitié évidente et simple de deux petites filles qui n'avaient pas la même couleur de peau et ne le savaient pas.

EUGÉNIE BRAZIER

(1895-1977)

Étoiles

On a toujours tendance à associer la grande cuisine à des noms d'homme. Pourtant, si la ville de Lyon fut désignée dans les années trente par le célèbre critique Curnonsky comme la « capitale gastronomique du monde », c'est largement grâce à des femmes ; et plus précisément aux « mères », ces cuisinières qui, après avoir pratiqué la cuisine bourgeoise chez leurs patrons, se mettaient à leur compte avec succès en « tablant » avant tout sur l'exceptionnelle qualité des produits utilisés. La légendaire matelote d'anguilles de la mère Guy, la mythique poularde demi-deuil de la mère Fillioux, et la non moins fameuse crêpe vonnassienne de la mère Blanc sont aussi connues à Lyon que les traboules ou Notre-Dame-de-Fourvière !

« La mère Fillioux, célèbre comme le maréchal Foch, comme Anatole France, comme Kipling, comme Charlot, comme Mistinguett... », écrivait Curnonsky dans une énumération qui, Charlot mis à part, et encore, mériterait d'être actualisée pour être comprise des gastronomes en culottes courtes du XXI^e siècle !

Ce sont donc des femmes qui ont créé les célèbrissimes bouchons lyonnais. Mais plus encore que la mère Fillioux, c'est la mère Brazier qui a fait la renommée de la gastronomie lyonnaise.

Eugénie naît le 12 juin 1895 à La Tranclière, dans une ferme située à six kilomètres de Bourg-en-Bresse, dans l'Ain, région d'où fut originaire avant

elle le grand cuisinier Brillat-Savarin ; à croire que la Bresse et ses volailles ont su capter à elles seules toute l'attention des bonnes fées de la cuisine.

Fille de paysans, costarde et rubiconde, Eugénie Brazier fréquente à peine l'école, où elle ne se rend qu'en hiver quand il y a moins de travail à la ferme. Elle perd sa mère vers dix ans, âge auquel elle est donc placée dans une ferme où elle s'occupe des vaches et des cochons et apprend quelques bribes de cuisine paysanne. À dix-neuf ans, selon une terminologie populaire, elle se fait « engrosser » par un homme marié, et accouche en 1914 d'un fils qu'elle nomme Gaston. Son père la chasse, se jugeant déshonoré par cette fille-mère, obligeant Eugénie à mettre son fils en nourrice et à tenter sa chance à Lyon. Devenue bonne à tout faire dans une famille aisée de producteurs de pâtes alimentaires, les Milliat, elle est amenée à remplacer leur cuisinière, à leur plus grande satisfaction. Aussi finiront-ils par la recommander à la mère Fillioux dont ils sont de fidèles habitués. Le meilleur souvenir d'apprentie d'Eugénie chez la mère Fillioux ? La première fois qu'elle fut autorisée à brider les volailles ! La volaille, volatile sacré requérant les soins les plus attentionnés : le couteau qu'utilisa durant des décennies la mère Fillioux pour découper ses volailles est d'ailleurs devenu un objet d'exposition que l'on peut admirer au musée Escoffier de l'Art culinaire à Villeneuve-Loubet.

Eugénie Brazier apprend donc à maîtriser parfaitement les recettes qui ont fait le succès de la mère Fillioux : fonds d'artichaut au foie gras, poularde demi-deuil, quenelle au gratin. Enfin, le 10 avril 1921, elle devient « mère » à son tour, en inaugurant au 12 de la rue Royale à Lyon un restaurant dans lequel elle a investi toutes ses économies. Le succès est immédiat, La Mère Brazier devient rapidement la table la plus courue de la ville et la préférée de son maire, Édouard Herriot, ce qui va contribuer à sa notoriété.

La mère Brazier est une bosseuse, « première levée, dernière couchée », une force de la nature qui, à trente ans, pèse dans les cent trente kilos ! Question caractère, elle n'est pas du genre commode, c'est une forte en

gueule, et avec ça, autoritaire. La plus célèbre des photos d'elle la représente joviale, touillant dans une énorme marmite une préparation fumante : son célèbre velouté aux truffes ? En tous cas, les fruits de son travail acharné ne se font pas attendre : non seulement elle devient la première femme à recevoir trois étoiles au *Guide Michelin* pour son restaurant lyonnais, mais elle sera également, en 1933, le premier chef à recevoir simultanément trois étoiles pour ses deux restaurants. En 1928, elle a en effet ouvert un second établissement au col de la Luère, en pleine campagne. Curnonsky, encore lui, disait d'elle qu'elle était la « sainte des gastronomes » ; il estimait que sa cuisine, et celle des mères en général, avait « atteint tout naturellement ce degré suprême de l'art... la simplicité ! »

Au fait, c'est dans son restaurant du col de la Luère qu'un prometteur commis de cuisine fera en 1946 ses débuts dans la corvée de patates. Son nom ? Un homme cette fois, un certain Paul Bocuse.

LOUISE BROOKS

(1906-1985)

Bob

Héroïne du cinéma muet des années vingt, l'actrice Louise Brooks a incarné au lendemain de la Grande Guerre une femme nouvelle qui se coupait les cheveux pour manifester son émancipation et montrer par cette coiffure androgyne que la femme était l'égale de l'homme. Son mot secret pourrait être « garçonne », mais il lui sera préféré « Bob », car c'est ainsi que l'on appelle le carré court avec une frange parfaite qu'elle a popularisé.

Jusqu'au tournant du xx^e siècle, jamais une femme « comme il faut » ne serait sortie « en cheveux » ! Ne pas porter de chapeau, montrer ses cheveux était jugé vulgaire, les cheveux ne devant être dénoués, « défaits », que dans l'intimité. Ce sont des étudiantes russes qui sont les premières à se couper les cheveux par convictions féministes dans les années 1870-1880. Quand la chose arrive aux oreilles de la militante socialiste Louise Michel, elle décide d'en faire autant et arborera jusqu'à sa mort des coupes mi-longues. Autour de 1900, les jupes commencent à raccourcir et les corsets disparaissent ; le féminisme européen revendique une libération des corps que la Grande Guerre va accélérer. Dès 1922, Colette coupe les longues nattes de Claudine, son héroïne, dans l'un de ses romans, et c'est dans les mêmes années que se dessine et s'affirme la silhouette androgyne dont Louise Brooks est en quelque sorte l'image d'Épinal : carré court, frange, chapeau cloche, jupe-culotte, pantalon. Des femmes l'imitent dans le monde entier, que l'on

surnomme « garçonne » en France et « *flappers* » aux États-Unis. L'engouement pour cette coiffure est tel que, dans les années trente, les enfants eux aussi seront coiffés à la Louise Brooks.

Mais Louise ne peut pas être réduite à une frange impeccable et à une beauté inoubliable : sous son bob au cordeau médite une tête bien faite. Fille du Kansas, elle lit Schopenhauer et Proust, écoute Satie et Debussy auxquels sa mère pianiste l'a initiée. Danseuse très douée, elle est recrutée pour des revues légères comme *Scandal's* en 1924 et les *Ziegfeld Follies* en 1925, mais elle refusera toujours de n'être qu'une de ces ravissantes potiches emplumées que l'on vient y admirer, et prendra la résolution « de ne jamais sourire à moins d'en avoir envie ».

Abusée à l'âge de neuf ans par un voisin de ses parents, Louise est une rebelle et une révoltée. Libre, sans entraves, délurée, elle ne s'interdit rien et essaiera tout : mariage, saphisme, adultère, prostitution... sans que rien, jamais, ne parvienne à la rendre heureuse : « Je n'ai aimé personne », écrira-t-elle. Devenue actrice de cinéma muet, elle n'hésite pas à accepter le rôle-titre dans *Loulou*, film de 1929 du réalisateur allemand Georg Wilhelm Pabst, un film qui fera date pour son traitement très cru de la sexualité et dans lequel, pour la première fois dans l'histoire du cinéma, apparaît un personnage explicitement lesbien, la comtesse Anna Geschwitz. Comme Louise, Loulou ne vit que pour le plaisir et l'amour, sans avoir ni mauvaise conscience ni sentiment du péché. Ce personnage va à jamais lui coller à la peau. « À Hollywood, j'étais une jolie poupée. À Berlin, je devins une actrice. »

À la fin des années trente, les studios, ne voulant plus la faire travailler, font courir le bruit qu'elle a refusé le tournant du parlant. Après avoir vivoté en devenant rédactrice dans divers magazines, elle entame alors sa descente aux enfers. « Elle n'aura plus que la solution d'être vendeuse chez Saks, puis call-girl, puis professeur de danse, puis ivrogne, puis plus rien ! » écrit Jean-Paul Enthoven. Dans les années cinquante, Henri Langlois, son admirateur

inconditionnel, part à sa recherche pour la tirer de la misère et de la bouteille en lui proposant de devenir scénariste.

Finalement, quand on pense à la multitude d'actrices ayant défilé sur les écrans de cinéma depuis le début du xx^e siècle, Louise Brooks est l'une des seules à n'avoir jamais pris une ride. On ne peut voir *Pulp Fiction* ou *Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain* sans penser aussitôt à elle, seule femme à être entrée dans l'histoire comme une icône tout à la fois du féminisme... et de la coiffure !

LEE MILLER

(1907-1977)

Objectif

Enfant, Lee Miller fascine son entourage par sa beauté. Son père la photographie sous toutes les coutures, n'hésitant pas à la faire poser nue dans des poses suggestives, chose pour le moins ambiguë, pour ne pas dire malsaine. Fillette objet, poupée muette figée sur papier glacé, violée à l'âge de sept ans, quelle femme deviendra la « Jolie Lee » ? Reine de beauté et future « desperate housewife » de Poughkeepsie, sa ville natale ? Mère au foyer ? Jamais de la vie ! Lee veut partir, être libre ! À seulement dix-huit ans, elle vient passer six mois en France ; puis, c'est à New York, où elle envisage de mener des études d'art, que se noue son destin : en pleine rue, alors qu'elle est à deux doigts de se faire renverser par une voiture, une main la rattrape... celle du patron de *Vogue* ! Dans les semaines qui suivent, elle fait à vingt ans la couverture du célèbre magazine et devient le modèle préféré des photographes américains des années vingt. « J'étais très belle. Je ressemblais à un ange, mais, à l'intérieur, j'étais un démon. » En 1929, Lee s'installe à Paris où elle rencontre le photographe Man Ray. Séduit par sa plastique parfaite, il fait d'elle sa muse et sa maîtresse. Dans son sillage, Lee découvre les folles nuits de Montparnasse et leurs grandes figures, Jean Cocteau, Tsugouharu Foujita, André Breton dont elle devient l'égérie.

Mais, bientôt, passer son temps devant l'objectif de son amant ne lui suffit plus. Elle en veut plus ! Alors, elle s'initie auprès de lui aux techniques

photographiques et découvre notamment la solarisation, ces effets d'ombres produits par une brève exposition à la lumière pendant le développement des photos. Influencée par le surréalisme, elle se met à photographier des membres coupés, notamment un sein qu'elle immortalise « servi » sur une assiette, des clichés qui choquent le bourgeois et font froid dans le dos. Objectif atteint, donc ! Surtout, elle cherche à casser son image de belle plante, posant en salopette informe notamment avec Picasso. En quelques années, elle s'affranchit de son pygmalion et le quitte en 1932, pour créer à New York son propre studio photo.

Dans les années qui suivent, elle voyage de ville en ville, d'homme en homme, entre le haut fonctionnaire égyptien qu'elle épouse en 1934 et suit au Caire pendant quatre ans, et le peintre anglais qui deviendra son second mari à Londres treize ans plus tard, faisant d'elle Lady Penrose. Photographe de mode, portraitiste, elle s'essaie même un temps aux paysages. Mais son expérience majeure de photographe reste encore à venir : à partir de 1944, elle devient reporter de guerre. Rare femme présente dans les zones de combat, elle découvre Buchenwald et Dachau, photographie des villes bombardées et des montagnes de cadavres. Particulièrement brutales, ses photos sont marquées par l'influence du surréalisme et se veulent une tentative de dévoilement du mal. Une photo d'elle, et non pas prise par elle cette fois, fera le tour du monde. Au premier plan, ses godillots, au second, elle même, se lavant dans la baignoire d'Hitler : beauté, fragilité, absurdité et violence de la guerre, cette photo dit tout ! Sublime, affranchie et blessée, indépendante et forte, auteure d'une œuvre multiforme, telle fut Lee Miller qui de ses propres mots aurait pu faire sa devise : « Je préfère prendre une photo qu'en être une. »

MARILYN MONROE

(1926-1962)

Flavescence

Printemps 1946. Norma Jean Baker, joli brin de fille de dix-neuf ans, et demi n'est encore qu'un mannequin rêvant de faire du cinéma. Mais voilà, d'un casting à l'autre, bien qu'elle ait de la présence et un joli minois, on lui fait la même réflexion : elle est brune aux cheveux frisés, alors que la mode est aux blondes à cheveux raides. Sa fiche professionnelle le mentionne d'ailleurs : « Trop de boucles indisciplinées. Décoloration et permanente recommandées ». Sa chevelure naturelle sera même qualifiée de « frisée » marron terne par une coiffeuse.

Alors qu'elle passe le casting d'une pub pour un shampoing, le photographe, à qui elle a tapé dans l'œil, lui propose de l'embaucher à condition qu'elle accepte de se faire défriser les cheveux et de devenir blonde. D'abord réticente, elle finit par accepter. Dans un premier temps, les produits de lissage la font passer du brun au roux. Elle se reconnaît encore à peu près et n'est pas trop déstabilisée. Mais, bientôt, une décoloration suivant l'autre, sa chevelure devient flavescence (du latin *flavus*, « jaune, blond »). C'est cette teinte blond doré qui va faire d'elle Marilyn Monroe ! Avec le temps, de flavescence, sa couleur va passer au blond platine de Jean Harlow, actrice dont elle finira d'ailleurs par embaucher la coiffeuse. « Blanc taie d'oreiller », voilà comment Marilyn qualifiera bientôt cette nouvelle teinte dont elle va se lasser. Elle ne se reconnaît plus !

Surtout, avec les années, les décolorations à base d'acide sulfurique associées aux défrisages à l'hydroxyde de sodium (autrement dit, de soude caustique !) vont produire des dégâts irréversibles : le cuir chevelu de Marilyn est brûlé et ses cheveux détruits jusqu'au cœur de la fibre. Sa coiffeuse coloriste attitrée, Gladys Rasmussen, a beau lui appliquer crèmes capillaires sur baumes nourrissants, la star n'en perd pas moins par poignées des cheveux trop fins, dévitalisés, desséchés par des produits qui, soit dit en passant, sont quasiment tous interdits de nos jours. « Il me faut cinq heures pour devenir Marilyn », déplore la star soumise à des séances de coloration bien trop rapprochées, la moindre racine devant être traquée.

Pour cacher cette réalité bien peu hollywoodienne, dans le dernier film qu'elle parvient à achever, *The Misfits (Les Désaxés)*, sorti un an et demi avant sa disparition prématurée à trente-six ans, le 5 août 1962, la plus belle femme du monde en est réduite à porter une perruque, pathétique artifice qu'elle emportera dans la tombe...

NIKI DE SAINT PHALLE

(1930-2002)

Nanas

Nous avons croisé dans ces pages plusieurs femmes traumatisées à vie par le viol qu'elles ont subi enfant, telle Louise Brooks, mais certaines d'entre elles, comme la photographe Lee Miller, connurent l'horreur particulière d'avoir eu pour violeur leur propre père. Tel fut aussi le drame de Marie-Agnès Fal de Saint-Phalle, dite « Niki de Saint Phalle ». Comme toutes celles qui ont vécu ce même traumatisme, elle portera sa vie durant le fardeau de cette enfance blessée et ne parviendra finalement à révéler ce viol qu'à soixante-quatre ans, en 1994, dans un livre écrit pour sa fille, intitulé *Mon secret*.

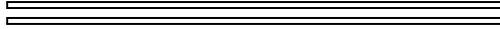
Les conséquences de ce traumatisme se manifestent chez elle dès l'enfance : scolarité chaotique, profond mal-être, esprit de rébellion et, en 1953, à seulement vingt-deux ans, gravissime dépression nerveuse qui lui vaut une hospitalisation en asile psychiatrique et un traitement aux électrochocs. Avant son internement, Niki a travaillé quelques années comme mannequin, posant notamment pour les magazines *Vogue* ou *Life*. Mais à l'hôpital, elle a commencé à peindre. « J'ai commencé à peindre chez les fous... J'y ai découvert l'univers sombre de la folie et sa guérison, j'y ai appris à traduire en peinture mes sentiments, les peurs, la violence, l'espoir et la joie. »

Au cours d'un voyage à Barcelone, elle est fascinée par l'œuvre moderne et colorée de Gaudi, ce qui la décide à se consacrer entièrement à l'art. Les premiers retours sont prometteurs. En 1961, elle organise une exposition, ou plutôt ce qu'on appellerait maintenant une « performance artistique », passée à la postérité sous l'appellation de *Tirs*. Elle invite le public à tirer à la carabine sur des poches de couleur, les éclaboussures de peinture réalisant l'œuvre finale. S'agit-il d'exécuter symboliquement son violeur ? De s'affranchir de son influence morbide ? De faire saigner ou pleurer la toile ?

Mais l'œuvre majeure de Niki de Saint Phalle reste à venir : les *Nanas* ! Ce sont d'imposantes statues de femme très colorées, fabriquées à partir de grillage, de papier mâché et de polyester, dans un style proche de la bande dessinée, s'inspirant de l'une de ses amies enceinte, Clarice Rivers. Niki crée la toute première d'entre elles en 1965, puis deux, puis trois, puis elle en installe dans des lieux publics un peu partout dans le monde. Elle est la première femme à se lancer dans les sculptures monumentales, domaine jusqu'alors réservé aux hommes. « Les *Nanas* représentaient pour moi le symbole de la femme joyeuse, libre, sûre d'elle-même. C'étaient les nanas au pouvoir, les femmes au pouvoir. » Les *Nanas* sont des femmes fortes, des guerrières, libres, joyeuses et sensuelles avec quelque chose d'excentrique et de démesuré... un mélange de revendications féministes très rationnelles et de folie... mais pas que : la nounou qui avait élevé Niki de Saint Phalle aux États-Unis, avant que son père la prive violemment de l'insouciance de l'enfance, n'était-elle pas justement surnommée... « Nana » ?

Avec le temps, les vapeurs toxiques et les particules de polyester inhalées par Niki de Saint Phalle dans son travail vont finir par lui ruiner la santé. Elle souffre d'une grave insuffisance respiratoire, à laquelle elle succombe en 2002. Ainsi disparaissait à soixante-douze ans l'une des plus grandes artistes du ^exx siècle, qui devait à ses blessures d'enfant d'avoir contracté, selon ses propres termes, « la folie des grandeurs féminines » !

AVENTURIÈRES, HÉTAÏRES
ET FEMMES DE...



JEANNE DE LA MOTTE

(1756-1791)

Aigrefin

Avant de désigner un poisson, un aigrefin est un homme affamé, souffrant d'une « aigre faim », un individu rusé, habile à duper autrui, autrement dit, un escroc. S'il est rarement utilisé au féminin, le mot semble avoir été fait pour Jeanne de La Motte, « aigrefine » instigatrice de la fameuse affaire du Collier de la reine.

Née à Fontette, dans l'Aube, le 22 juillet 1756, d'une famille noble, mais impécunieuse, elle ne possède rien, hormis son nom. Mais quel nom ! Jeanne est une Valois, elle descend d'un bâtard royal légitimé du roi Henri II. Et voilà qui change tout. Réduite à demander l'aumône, elle n'en est pas pour autant une pauvre parmi d'autres. Elle est née Valois-Saint-Rémy, ce qui va lui permettre de jouer la carte de l'infortunée demoiselle de sang royal accablée par le sort. Elle va user et abuser de cette prestigieuse estampille pour duper les naïfs de tout poil rencontrés sur sa route.

En 1779, à vingt-trois ans, elle épouse Nicolas de La Motte, un gendarme du roi, joueur invétéré couvert de dettes se faisant passer pour comte. Ce ménage véreux se retrouve sur la paille. Grâce à une bienfaitrice naïve qu'elle avait délaissée, la marquise de Boulainvilliers, Jeanne de La Motte rencontre le cardinal de Rohan (septembre 1781) et lui propose de l'aider à rentrer en grâce auprès de la reine qui la bat froid. Marie-Antoinette n'est-elle pas sa parente ? Elle en a la preuve : cette lettre de la main de la reine où il est écrit :

« À ma cousine, la comtesse de Valois. » La lettre est fautive bien entendu, tout comme est fautive la reine que croit rencontrer Rohan dans les jardins de Versailles en août 1784. Il s'agit en réalité d'une comédienne. Mais le cardinal est un innocent et, croyant agir en lieu et place de sa reine, il reçoit le 1^{er} février 1785 des mains des bijoutiers Boehmer et Bassenge une inestimable parure de diamants qu'il remet ensuite à Jeanne de La Motte.

Lorsque la supercherie est découverte, les premiers diamants viennent d'être vendus en Angleterre. Le 15 août 1785, le cardinal est arrêté. Au terme de onze mois de procès, il est acquitté et c'est finalement la reine qui, aux yeux de l'opinion, est tenue pour la vraie coupable. Quant à Jeanne, arrêtée, fustigée, elle s'exile en Angleterre où elle trouvera la mort après s'être jetée par la fenêtre pour fuir ses créanciers. Sur son épaule, un V marqué au fer rouge. Non pas le V de Valois, ce grand nom qu'elle avait traîné dans la boue, mais, plus conforme à sa vraie nature, un V comme... voleuse.

CONSTANCE WEBER

(1762-1842)

SchablaPumfa

« Toute sa beauté réside en deux petits yeux noirs et une belle taille. Elle n'a pas de vivacité d'esprit, mais suffisamment de saint entendement pour remplir ses devoirs d'épouse et de mère. » Deux petits yeux noirs et pas d'esprit ? Il y a mieux pour vanter les mérites de la femme que l'on a l'intention d'épouser ! Tels sont pourtant les mots précis employés par Mozart dans la lettre qu'il adresse à son père pour le convaincre que Constance Weber ferait une parfaite épouse.

Mais jamais Constance Weber n'aurait dû épouser Mozart. D'abord, parce qu'elle n'a que quinze ans, en 1777, lorsqu'elle le rencontre pour la première fois à Mannheim, en Allemagne, et qu'il ne s'intéresse pas à elle, à la fois trop jeune et au physique ingrat, mais à sa ravissante sœur, la talentueuse cantatrice Aloysia. Ensuite, parce que pas plus qu'il ne voulait d'Aloysia, Leopold Mozart ne veut de Constance pour belle-fille. Il considère que son fils est un cœur d'artichaut et un naïf aisément manipulable et souhaite pour lui un mariage plus respectable. « Il ne dépend que de ta sagesse et de ta manière de vivre si tu veux mourir sur un sac de paille, prisonnier d'une femme et dans une pièce remplie d'enfants miséreux », écrit-il à son fils.

Après avoir été éconduit sans ménagement et publiquement par Aloysa, qui le raille méchamment sur ses vêtements, Mozart s'installe quelques mois

à Vienne, en Autriche, à l'auberge À l'œil de Dieu que tient d'une main de fer la mère des sœurs Weber. C'est ainsi que naît son idylle avec Constance. Reste à convaincre son père. Mozart va déployer des trésors d'ingéniosité pour le convaincre. Il lui explique qu'il ne sait pas s'occuper seul de ses affaires, qu'il aurait grand besoin d'une femme pour prendre en charge son blanchissage et son habillement. Or, Constance n'est-elle pas justement une habile ménagère ? Vérité ou pieux mensonge ? Mystère ! De fait, comme Constance est l'employée de sa mère à l'auberge, sans doute a-t-elle effectivement quelques compétences dans le domaine ménager... Peut-être même sait-elle cuisiner le plat préféré de Mozart, les *Lewerknepfle mit Sauerkraut*, des boulettes de foie à la choucroute ?

Le résultat est là, Constance Weber et Mozart se marient le 4 août 1782 à Vienne. De ce jour jusqu'à la mort de Mozart en 1791, Constance aura six enfants ! L'image qui lui est restée longtemps collée à la peau est celle d'une horrible mégère harcelant son mari, faisant quotidiennement son siège pour lui soutirer de l'argent. Elle l'aurait manipulé, dominé, n'aurait jamais rien compris à son art.

Archifaux, rétorquent ses défenseurs ! D'abord, ses grossesses à répétition, six en neuf ans, lui donnent des varices qui dégénèrent en ulcères ; qu'elle doive dans ces moments-là rester allongée ne fait pas d'elle un roi fainéant ! En réalité, elle est plutôt une bonne maîtresse de maison sachant faire toutes sortes de choses dont coudre ses robes, et, par-dessus tout, faire des économies de bouts de chandelles en fonction des rentrées tellement irrégulières de son mari. Elle est loin d'être sotte, sait parler trois langues et a une voix exceptionnelle, même si elle a dû l'étouffer pour s'occuper de ses enfants et faire face aux difficultés matérielles de son ménage. Parfois, il lui arrive de chanter des compositions de son Wolfi devant son beau-père et sa belle-sœur Nannerl : jamais Wolfgang ne l'aurait laissée faire si elle n'avait pas eu de talent ! Enfin, et surtout, la correspondance des époux Mozart montre à quel point Wolfgang est amoureux d'elle. Il lui donne de nombreux

petits noms aussi gentils qu'amusants qui, d'une lettre à l'autre, attestent de son attachement : « Stanzerl », « Stanzi Marini », « Petit Pétard », « Nez Pointu », « Chère excellente petite femme de mon cœur » et enfin, l'ébouriffant « SchablaPumfa » !

À la mort de Mozart, en 1791, Constance est encore une toute jeune femme de vingt-neuf ans. Elle doit faire face, vend les partitions qu'elle avait en sa possession, dont le *Requiem*, remonte elle-même sur les planches, donne de très nombreux concerts avec sa sœur Aloysia. Les sœurs Weber sont très bien accueillies par le public. Constance n'est-elle pas la veuve d'un génie ? Bientôt, la précarité des années Mozart n'est plus qu'un lointain souvenir. D'autant qu'en 1809, soit dix-huit ans après la mort du musicien, Constance se remarie avec un diplomate et écrivain danois fou de Mozart, avec lequel elle vivait déjà depuis plusieurs années. Elle quitte l'Autriche pour Copenhague, puis voyage avec lui dans toute l'Europe. Cela donnera un charmant recueil de souvenirs... car Constance sait aussi écrire ! C'est elle qui publie en 1828 la biographie de Mozart sur laquelle travaillait depuis des années son second mari, et c'est elle enfin qui, un an avant sa propre disparition en 1842, à quatre-vingts ans (elle aura donc survécu cinquante et un ans à Mozart !), crée avec ses deux fils l'école de musique destinée à promouvoir l'œuvre de Mozart : le Mozarteum ! Constance Weber, dite « SchablaPumfa », deux petits yeux noirs et deux sous d'esprits qu'aima follement le plus grand génie de l'histoire de la musique.

MADAME HUGO

(1803-1868)

Adultère

Combien de femmes Victor Hugo a-t-il luttinées, séduites, possédées ? Cent ? Cinq cents ? Plus encore, si l'on en croit les fameux carnets noirs où il les a répertoriées. Ce n'est pourtant pas lui, mais son épouse, Adèle, qui fut la première à trahir leurs vœux de mariage.

Au cours de leur nuit de noces, le 12 octobre 1822, Adèle littéralement estourbie par la fougue de son jeune mari est à deux doigts de s'évanouir. Traumatisée, elle va conserver de ces ébats trop énergiques un dégoût qui ne s'effacera jamais, au point d'en venir à refuser les assauts de Victor qui lui reprochera de se laisser « embrasser comme une victime ».

Adèle meurtrie, profondément affectée par la perte de leur premier enfant Léopold en 1823, trouve refuge dans une liaison sentimentale aussi brève que décevante avec l'écrivain Sainte-Beuve. Finalement, elle restera auprès de Victor, mais va payer très cher son infidélité. Non seulement elle devra partager son époux avec Juliette Drouet, mais aussi, sept ans durant, avec Léonie Biard. De 1844 à 1851, Hugo a donc trois « femmes de sa vie » : Adèle, son épouse légitime, Juliette, sa vieille maîtresse, et Léonie, qui a dix-huit ans de moins que lui et dont il apprécie le caractère intrépide : n'a-t-elle pas voyagé jusqu'au Spitzberg, en Norvège, avec son peintre de mari ? De plus, elle écrit ! Tout pour plaire, donc !

Le 5 juillet 1845, alors qu'Hugo et Léonie batifolent dans une chambre d'hôtel du passage Saint-Roch, à Paris, ils sont pris en flagrant délit de « conversation criminelle » (c'est ainsi que l'on désigne à l'époque l'adultère). Hugo présente au commissaire de police la médaille de pair de France qui lui confère l'immunité. Mais la malheureuse Léonie, elle, est conduite sur-le-champ à la prison pour femmes de Saint-Lazare où elle va passer deux mois. Une peine d'ailleurs plutôt légère, puisque l'article 298 du Code pénal prévoit alors pour la femme adultère une condamnation de trois mois à deux ans de réclusion.

Alors qu'il a trompé outrageusement Adèle pendant près de cinquante ans, lorsqu'elle meurt dans ses bras, le 27 août 1868, Hugo a le culot de déposer sur son lit de mort une photo où il a écrit : « Adieu, chère morte pardonnée. » Sa devise n'était pas pour rien « Ego, Hugo » ! Rien à voir avec Adèle qui, n'ignorant rien de la liaison de son mari avec Juliette Drouet, avait écrit à son sujet à ses enfants : « Il est juste, dans nos larges idées, que Madame Drouet ait, dans la vie douce que votre père nous a faite, sa part de bonheur. »

Pour une fois, entre Adèle et Victor, le grand homme, ce fut elle !

ALEXANDRINE ZOLA

(1839-1925)

Coco et poulet

Alexandrine Zola n'a pas d'enfants. C'est le drame de sa vie. Enfin, à la vérité, avant de rencontrer Émile et de l'épouser, elle a eu une fille non désirée qu'elle a confiée à l'Assistance publique. Bien des années plus tard, quand elle a voulu savoir ce que l'enfant était devenue, elle a appris qu'elle était morte quelques jours à peine après avoir été abandonnée. Ce nourrisson aurait-il survécu si elle l'avait gardé ? Cette idée la torture. Du coup, elle culpabilise, somatise, est maussade, constamment malade, crises d'asthme, rhumatismes, crises d'angoisse... elle n'a pourtant pas cinquante ans ! Sans compter qu'avec les années, elle s'est laissée aller, a pris beaucoup de poids.

Zola et Alexandrine ont vieilli prématurément comme un vieux couple sans enfants. Aussi, quand, une âme charitable apprend à Alexandrine par une lettre anonyme que son mari, avec lequel elle vit depuis vingt-huit ans et en qui elle a toujours eu une confiance aveugle, a fait deux enfants à leur jeune lingère, Jeanne Rozerot, et mène avec elle une double vie depuis trois ans, Alexandrine est saisie d'une rage folle. Elle débarque comme une furie dans le garni du 66 rue Saint-Lazare où son mari infidèle a installé sa maîtresse, lui indiquant la lettre anonyme, se rue sur le secrétaire contenant leurs lettres, les brûle, et menace même de tuer Jeanne. Humiliée jusqu'au tréfonds de son âme, elle est convaincue d'être la risée de tout Paris. Elle

n'est pas simplement une femme trompée ; elle est la vieille épouse qui n'a pas su faire d'Émile un père.

Dans les mois qui suivent cet incident, elle assigne son mari à résidence et se mue en harpie suspicieuse, vociférant à longueur de journée, ce qui oblige Émile à faire capitonner sa chambre. La fureur et le désespoir d'Alexandrine vont atteindre leur paroxysme quelque temps plus tard, lorsqu'elle découvre le dernier livre de son mari, *Le Docteur Pascal*, inspiré de l'idylle qu'il vit depuis trois ans avec la bonne. Il y évoque les nuits d'amour du docteur Pascal, son double dans le roman : « Il avait une faim dévorante de cette jeunesse, de cette fleur de chair si pure et qui sentait si bon. » Jeanne est jeune en effet, elle a vingt-sept ans de moins que lui et pourrait donc largement être sa fille. Au passage, Zola se montre parfaitement indélicat en offrant à Alexandrine ce livre dédié à Jeanne.

Les années passent, Alexandrine se fait à cette situation. Elle a même demandé à rencontrer les enfants et va doucement s'attacher à eux et à leur mère, leur envoie des cartes postales lors de ses voyages, leur rapporte des cadeaux. Eux aussi se prennent d'affection pour elle, ils l'appellent « Bonne Mie » et la considèrent comme une vieille tante ou une marraine. Comme Jeanne, elle les surnomme « Poulet » (Denise, comme l'héroïne d'*Au Bonheur des Dames*, née en 1889) et « Coco » (Jacques, né en 1891).

Comme chacun sait, Émile Zola meurt tragiquement asphyxié dans son appartement le 29 septembre 1902. Que va faire Alexandrine ? S'approprier seule ce grand mort ? Pas du tout ! Non seulement elle fait immédiatement prévenir Jeanne de sa disparition subite, mais, quand on refermera le cercueil de son mari, elle demandera qu'à la photo de ses enfants soit ajoutée celle de Jeanne. Au lendemain des obsèques auxquelles la famille cachée n'a pas pu assister autrement que noyée dans la foule anonyme, Alexandrine prend Jeanne et ses enfants sous son aile et va les aider financièrement à un moment où cela n'est pourtant pas facile pour elle, car l'affaire Dreyfus a coûté très cher en frais d'avocat. Elle leur verse une rente en vendant une partie de la

collection d'œuvres d'art de Zola, finance les études de Jacques et, quand celui-ci tombera malade de la tuberculose, elle le soutiendra de son mieux, de même qu'elle soutiendra sa mère. Cette épreuve fera d'elles des amies. Désormais, quand elle écrit à Jeanne, Alexandrine écrit : « Nos enfants » !

Quand Jeanne Rozerot meurt à son tour en 1914, c'est Alexandrine qui effectue toutes les démarches nécessaires pour que Denise et Jacques soient les légataires universels de l'œuvre de leur père et puissent en porter le nom, alors que tous deux sont nés « de père non dénommé ». Dans son propre testament, Alexandrine écrira : « Qu'ils sachent que c'est par moi et non par leur père qu'ils sont devenus Zola » !

CAROLINE OTERO

(1868-1965)

Gourgandine

Pour des icônes du gai Paris des années 1900, comme Liane de Pougy, Émilienne d'Alençon, Cléo de Mérode ou autres « cocottes » aux patronymes à tiroirs, le mot secret tout trouvé serait sans conteste « hétaïre ». Ce terme vient d'un mot grec signifiant « bonne amie » et désigne dans la Grèce antique une femme éduquée et de haut niveau social qui offre sa compagnie et ses services sexuels. Ce qualificatif va comme un gant à ces « grandes horizontales » (les gants auxquels on pense ici étant plutôt ces longs gants de satin ou de velours qui flirtent avec les épaules...).

Caroline Otero, dite la « Belle Otero », ne peut en aucun cas entrer dans cette catégorie des hétaires, car elle est née dans un misérable village de Galice, en Espagne, d'une mère prostituée et d'un père inconnu, et qu'elle n'a reçu aucune éducation. Tout au contraire, sa mère l'ayant chassée, elle a dû mendier pour vivre.

À onze ans, elle a subi un viol terrible qui a bien failli la tuer. Elle en concevra à jamais une haine des hommes qui la poussera à les dépouiller sans aucun scrupule. Le mot-clé de la Belle Otero serait donc plus volontiers « gourgandine », autrement dit « fille de joie », « catin », « putain » ou bien « dargeot », mot rare et désuet qui en argot désigne le « derrière » ou, plus vulgairement, le « cul » ! Car même si la demoiselle est avant tout danseuse, elle est aussi prostituée de luxe et croqueuse de diamants. Des cabarets de

Barcelone à la Côte d'Azur, où, à dix-huit ans, elle découvre émerveillée le casino de Monte-Carlo, jusqu'aux scènes internationales qui vont se l'arracher, Otero fascine.

Elle est sublime, ses yeux sont admirables, et quand elle danse, sa plastique parfaite et son corps souple et lascif enflamment le parterre. Le monde entier la réclame, à commencer, bien sûr, par Paris, où elle va devenir l'étoile des Folies-Bergère. Sa compagnie est hors de prix, mais l'on est payé en retour en termes de standing ! S'afficher avec une femme comme elle est un symbole de réussite sociale, un privilège que seuls peuvent s'offrir des hommes riches et influents. Otero n'a aucun problème moral à plumer ces opulents pigeons. Au cours de ses tournées triomphales comme danseuse dans le monde entier, elle va séduire des rois (Édouard VII du Royaume-Uni, Léopold II de Belgique, Albert I^{er} de Monaco et même l'empereur du Japon), des grands-ducs (duc de Westminster et grand-duc Nicolas de Russie), des financiers, des écrivains tels que Gabriele D'Annunzio et des ministres comme Aristide Briand qui sera longtemps son amant et le seul homme auquel elle sera authentiquement attachée.

Ces beaux messieurs iront jusqu'à mettre Caroline aux enchères ! C'est Léopold II qui l'emporte pour la somme de vingt mille francs-or... La Belle Otero lui précise que pour cette somme, le petit déjeuner est compris ! Otero vend ses charmes, mais elle se venge, sur le papier, de ceux qui l'achètent, en commentant leurs performances sexuelles dans un petit carnet ! Lorsqu'elle rentre de Russie où des grands-ducs se sont disputé ses faveurs, *Le Figaro* la décrit comme « la femme la plus adulée, la plus courtisée, la plus fêtée de la terre » et donne complaisamment la liste de ses bijoux : le collier de l'impératrice Eugénie, le collier de l'impératrice d'Autriche, une superbe rivière de diamants ayant appartenu à Marie-Antoinette, sans compter les bracelets, les bagues, émeraudes, diamants, saphirs brillants...

Elle a également en poche pour sept millions de titres russes ! On lui offrira des villas et même une île au Japon ! Certains de ses soupirants se

disent prêts à mourir pour elle et passent à l'acte : la Belle Otero serait ainsi à l'origine de six suicides, d'où le surnom que lui donneront les Américains de « Sirène des suicides ». Et, de fait, l'un de ses amants se tirera une balle dans la tête lorsqu'il n'aura plus assez d'argent pour l'entretenir... Cet autre admirateur américain se suicide devant le lieu où il l'avait rencontrée pour la première fois !

Les années filent, la Belle Époque s'achève. Caroline Otero passe de mode et se fait désormais traiter de « grand-mère » lors de ses apparitions sur scène. À la fin de la Première Guerre mondiale, alors qu'elle tutoie la cinquantaine, elle donne quelques ultimes galas au profit des poilus, puis part s'installer à Nice dans le petit palais qu'elle s'est fait construire naguère pour l'équivalent de treize millions d'euros...

Mais le démon du jeu est plus fort que tout. Ainsi qu'elle le dit elle-même, « je n'ai que deux plaisirs dans la vie : le premier c'est de gagner au jeu, le second c'est de perdre au jeu ». Depuis des années, elle fréquente le casino de Monte-Carlo, celui de ses dix-huit ans. Elle a pour habitude de s'installer à l'Hôtel de Paris, qui lui fait face, et de s'y rendre tous les soirs, non sans avoir auparavant, pour se porter chance, touché la patte du cheval de Louis XIV, sur une statue équestre qui orne le hall du palace. Une fois au casino, la bête de jeu est lâchée, et alors, tout peut y passer : bijoux, tableaux, fourrures, et même un portrait d'elle offert par l'empereur Guillaume II. On estime qu'en vingt-cinq ans, elle aurait perdu près de cent millions d'euros sur le tapis vert.

Au début des années cinquante, à la fois ruinée et décrépète, la Belle Otero n'intéresse plus personne et vit dans un meublé minable près de la gare de Nice. Sollicitée par son avocat, la Société des Bains de mer, à qui appartient le casino de Monte-Carlo, va lui accorder une modeste allocation. Quand on sait qu'elle avait perdu à ses tables de jeu plus de deux fois et demie la valeur du casino lui-même, c'était bien la moindre des choses...

Caroline mourra à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans, en 1965. Ainsi tirait sa révérence Caroline Otero, la petite Galicienne qui aimait à résumer sa vie avec un adage de son cru : « La fortune vient en dormant... mais pas seule ! »

LEE BOUVIER-RADZIWILL

(1933-2019)

Rivalité

Ce 14 janvier 1963, Jackie Kennedy, sa mère, Janet Auchincloss-Bouvier, et sa sœur cadette, Lee, assistent au traditionnel discours sur l'état de l'Union d'un président des États-Unis qui n'est autre que John Fitzgerald Kennedy, le mari de Jackie.

Assise entre ses deux filles, Janet Auchincloss-Bouvier affiche l'expression hautaine de la femme du monde imbue de sa personne. À sa gauche, sa fille aînée, Jacqueline, est vêtue d'une robe légère, laissant voir ses bras nus ; souriante, paisible, la jeune femme regarde droit devant elle et paraît heureuse de se trouver là. Tout au contraire, Lee, sa cadette, dont l'austère manteau est boutonné jusqu'au cou, semble à la fois absente et triste comme un jour sans pain. D'où vient que le bonheur de l'une semble ce jour-là faire le malheur de l'autre ? La jalousie peut-être ? Les sœurs ont été élevées par leur mère dans un tel esprit de compétition... Comment éviter les rivalités quand on a été conditionnée pour être une « wineuse » (une gagnante), et que cela passe avant tout, à l'époque, par un beau mariage ? Que la meilleure gagne ! Lee a d'abord pris une longueur d'avance sur son aînée en se mariant avec l'héritier d'une grande maison d'édition. Mais voilà qu'après avoir laissé tomber son premier fiancé (pas assez riche ?) pour épouser un jeune sénateur prometteur, Jackie devient première dame des États-Unis sept ans à peine après son mariage. Pour Lee qui entre-temps

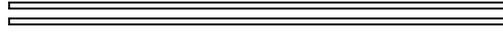
s'était crue hors compétition, étant devenue princesse en épousant le prince Stanislas Radziwill en mars 1959, la potion est amère et la partie perdue ! La voici condamnée à vivre dans l'ombre de sa sœur. Est-ce ce qu'elle rumine en ce 14 janvier 1963 ?

Et de fait, sa propre histoire a été éclipsée par celle de Jackie, et sa disparition le 15 février 2019 est passée quasiment inaperçue. Toute l'histoire de sa vie ! Qui se souvient, en effet, qu'elle fut la première des deux à devenir la maîtresse d'Aristote Onassis ? Elle tentait alors d'oublier avec lui l'échec de son mariage avec son prince. C'est d'ailleurs elle qui présentera Onassis à Jackie. Furieuse de découvrir leur idylle, elle finira par l'accepter, reconnaissant que l'armateur grec a su redonner à sa sœur, alors en pleine dépression, le sourire et le goût de vivre.

Lee et Jackie, sœurs ennemies ou aimantes ? Disparue prématurément à l'âge de soixante-cinq ans, le 19 mai 1994, près de vingt-cinq ans avant sa petite sœur Lee, Jackie lui a réservé un bien curieux traitement dans son testament. Elle écrit : « Je ne laisse rien à ma sœur [...] pour qui j'ai une grande affection, car je lui ai déjà tout donné de mon vivant. » Tout ? Mais quoi au juste ?

Quand on sait que le mot latin *detestare*, « rayer du testament », a donné le verbe « détester », voilà qui donne à réfléchir.

FEMMES ENGAGÉES



ALIX LA BURGOTTE

(XV^e siècle)

Reclusoir

Au Moyen Âge, quand un homme souhaite consacrer son existence à Dieu en dehors d'un monastère ou d'une abbaye, il installe son ermitage loin de tout, en pleine nature. Une femme seule ne saurait y songer ! Aussi les candidates à la dévotion solitaire choisissent-elles de rester enfermées à vie dans d'étroites cellules bâties à leur intention à l'entrée des villes ou des villages, près des ponts, ou encore au pied des églises. Dans la tradition chrétienne, on appelle « recluses » ou « sachettes » (du nom du sac en toile dont elles sont vêtues) celles qui font ce vœu à la fois grandiose et terrible, et « reclusoir » le réduit où elles se font emmurer.

Alix la Burgotte est l'une de ces recluses. Alix « la Bigote » aurait d'ailleurs été plus juste, car c'est bien pour pouvoir prier tout son soûl que la jeune Parisienne exige en 1420 d'être emmurée dans le reclusoir édifié à son intention près de l'église et du cimetière des Saints-Innocents. Par bonheur, la pieuse créature semble jouir d'une vie intérieure hors du commun, une qualité bien utile, si l'on songe que sa nouvelle et dernière demeure, qui tient davantage du placard à balais que de la cellule monastique, sera son unique horizon pour les... quarante-six années à venir !

Comme le veut la tradition, c'est l'évêque en personne qui a scellé la porte du reclusoir. Le tour du propriétaire en est vite fait : deux meurtrières

munies de grilles. La première, côté église, dite « hagioscope », par où la recluse peut entendre la messe et voir le Saint-Sacrement. La seconde, par laquelle on lui apporte de quoi manger et se chauffer. Symboliquement, le reclusoir comporte donc à la fois une ouverture sur Dieu et une ouverture sur le monde... car le véritable métier d'Alix, ou plutôt sa vocation, consiste à prier pour autrui ; elle est une « pro » de la prière d'intercession. Et c'est pour la force et la pureté de sa prière que l'on va la solliciter, jusqu'à ce qu'elle « trépassé céans en son séjour » le 29 juin 1466.

Si nous connaissons l'existence d'Alix, c'est grâce au riche tombeau que le roi Louis XI lui fit élever, car les reclusoirs fermèrent définitivement au XVII^e siècle, puis furent détruits, sage décision de l'Église qui s'était toujours montrée méfiante envers une pratique par trop radicale car, loin d'atteindre la béatitude promise, certaines recluses semblaient au contraire dans la folie !

Dans *Notre-Dame de Paris*, Victor Hugo décrit certaine Tour-Roland où se consume doucement Gudule la sachette : « On avait gravé en grosses lettres romanes au-dessus de la fenêtre ces deux mots : *Tu, Ora* ("Toi, prie !"). Ce qui fait que le peuple [...] avait donné à cette cavité noire, sombre et humide, le nom de "Trou aux rats". »

MARIE DURAND

(1711-1776)

Register

En révoquant l'édit de Nantes en 1685, Louis XIV prive les protestants de tous les droits et libertés que leur avait octroyés Henri IV : désormais, l'exercice du culte leur est interdit, leurs pasteurs sont bannis, leurs enfants baptisés de force dans la religion catholique. Des milliers de huguenots quittent la France, d'autres, refusant de renoncer à leur foi, se soulèvent contre le roi dans une guérilla entrée dans l'histoire sous le nom de « guerre des Cévennes » ou « guerre des Camisards ». Une guerre qui aura son héroïne : Marie Durand.

Marie est née le 15 juillet 1711, non loin de Privas, dans le Vivarais. Son frère Pierre est l'un de ces pasteurs clandestins que l'on qualifie alors de « pasteurs du Désert », par analogie avec l'errance du peuple hébreu dans le désert évoquée dans l'Ancien Testament. Faute de pouvoir se saisir de Pierre (qui sera finalement arrêté et pendu le 22 avril 1732 à Montpellier), les Dragons du roi emprisonnent son père en 1729 puis, l'année suivante, sa sœur Marie alors âgée de dix-neuf ans. La jeune fille est enfermée à la tour de Constance, à Aigues-Mortes, dans le Gard, prison qui depuis 1715 est réservée à la détention perpétuelle des femmes.

Lorsque Marie arrive dans la sinistre tour, vingt-huit femmes s'y trouvent déjà. Qui sont-elles ? Des femmes du peuple qui ont appris à lire la Bible et ont la foi chevillée au corps. Certaines sont si exaltées qu'on les appelle des

« prophétesses ». Toutes pleurent un être cher, un père, un mari ou un fils, condamnés aux galères à vie pour avoir refusé d'abjurer leur foi. Elles sont rasées, dépouillées de tout, nourries au pain et à l'eau. Dormant sur une pauvre paille, elles endurent les fortes chaleurs, la soif, les fièvres du marais en été, et la froidure en hiver. Les captives sont de tous âges : Espérance Durand meurt dans ces murs à l'âge de quatre-vingt-six ans ; Catherine Goutès, un nourrisson de quelques mois, entrée avec sa mère, n'est libérée qu'à l'âge de dix-sept ans.

Un mot, un seul, et ces femmes seraient libres : « J'abjure » !

Ce mot, jamais Marie ne le prononcera. Elle va rester trente-huit longues années entre les murs de la tour de Constance dont elle ne sera libérée que le 14 avril 1768. Tout au long de sa captivité, elle aura été auprès de ses compagnes d'infortune l'âme forte, inébranlable, les encourageant, les rappelant chaque jour au sens de leur combat, celui d'une conscience pénétrée de son droit à la tolérance, à la justice et à la liberté. Sans doute est-ce pour cela que la tradition la tient pour l'auteure de ce mot gravé dans la margelle d'un puits de lumière placé au centre de sa prison : REGISTER !

Register, en patois vivarais, « résister », en français.

FLORA TRISTAN

(1803-1844)

Prolétaire

« Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » Avant d'être popularisée par Karl Marx, cette phrase célèbre fut formulée par une militante socialiste et féministe nommée Flora Tristan.

Née à Saint-Mandé le 7 avril 1803 d'un aristocrate péruvien et d'une petite-bourgeoise parisienne, Flora est confrontée très jeune aux pires difficultés de l'existence. Le chagrin et la misère, elle connaît ! Alors qu'elle n'a que quatre ans, son père meurt prématurément, laissant sa famille dans le plus grand dénuement.

La dureté de la condition ouvrière, elle connaît aussi : elle sera tour à tour ouvrière coloriste, ouvrière dans l'imprimerie puis dans l'industrie textile.

La violence conjugale, elle est bien placée pour en parler : son mariage à dix-sept ans avec un graveur nommé André Chazal est un véritable calvaire. L'homme est un jaloux doublé d'une brute épaisse qui la bat, la séquestre et lui enlève sa fille quand Flora tente de fuir en Angleterre, en 1826, puis au Pérou, en 1833, où elle connaît l'humiliation d'être rejetée par sa famille paternelle. Mais le pire est encore à venir : en 1838, Chazal lui tire dessus, lui perforant un poumon. Verdict : vingt ans de travaux forcés pour lui, mais interdiction de divorcer pour elle, une loi de 1815 l'interdisant.

Pour Flora, toutes ces expériences terribles ont été ponctuées de quelques rencontres heureuses et fondatrices, notamment avec Charles Fourier, figure

du socialisme utopique. Elles l'ont encouragée à militer pour le droit des femmes et lui inspirent le thème d'une première brochure où elle propose la création d'une association d'aide aux femmes seules, brochure qui sera suivie d'un récit intitulé *Pérégrinations d'une paria*. À ses yeux, les femmes constituent la plus opprimée des catégories : « L'homme le plus opprimé peut opprimer un être, qui est sa femme. Elle est le prolétaire du prolétaire même. » Une fois libérée de son mari, Flora voyage, écrit. En 1843, elle publie *Union ouvrière*. Cinq ans avant le *Manifeste du parti communiste* de Marx, elle y exprime la nécessité pour les ouvriers de s'unir en tant que classe : « Ouvriers, ouvrières, comptez-vous ; pris à un, vous n'êtes rien qu'un grain de poussière broyé sous la grande roue. Mais assemblez-vous, unissez-vous. Vous êtes cinq millions, et cinq millions c'est une force. »

Flora Tristan meurt de la typhoïde à quarante et un ans, le 14 novembre 1844. Son petit-fils Paul naît quatre ans plus tard. Ouvrier coloriste comme sa grand-mère Flora ? Oui, mais d'un tout autre genre, puisqu'il deviendra le grand... Gauguin !

LOUISE MICHEL

(1830-1905)

Enjolras

Enjolras est l'un des personnages des *Misérables* de Victor Hugo. Jeune homme idéaliste et brave, il incarne à lui seul l'archétype du révolutionnaire parisien du XIX^e siècle. Prêt à sacrifier sa vie pour la République et pour la France, il plastronne crânement sur les barricades, apostrophe et galvanise des patriotes qui l'aiment et le suivraient jusqu'au bout du monde. Enjolras, c'est Saint-Just, c'est le héraut du *Chant du départ* : « La République nous appelle, sachons vaincre ou sachons périr » ! On ne s'étonnera guère que les camarades de lutte de Louise Michel lui aient justement choisi ce surnom.

Éducatrice, créatrice d'écoles, pionnière du féminisme, militante blanquiste, ambulancière, poète, combattante de la Commune de Paris dont elle sera de toutes les batailles et de toutes les barricades, accusée capable de transformer un tribunal militaire en tribune politique, et, avec ça, vêtue en homme et portant les cheveux courts comme les révolutionnaires russes... Enjolras au féminin, c'est bien elle ! Elle s'est d'ailleurs prise au jeu et signe de ce nom les poèmes qu'elle écrit et adresse à Victor Hugo, avec lequel elle correspondra régulièrement de 1850 à 1879. Après la sanglante répression de la Commune, le 16 décembre 1871, elle déclare à ses juges : « Si vous n'êtes pas des lâches, tuez-moi ! » Quel courage ! Quelle folie ! Enjolras, vous dis-je !

Victor Hugo lui voue une admiration sans bornes et après cet épisode va même lui consacrer un poème intitulé *Viro Major* où il la compare à Judith, la belle et jeune veuve qui restaura la foi du peuple juif en décapitant Holopherne, le général ennemi, ou encore à Aria la Romaine, femme au courage légendaire. Au nombre de ses admirateurs, Louise Michel compte aussi Clemenceau, qui ne cessera jamais de lui écrire lorsqu'elle sera déportée en Nouvelle-Calédonie et qui lui adressera régulièrement des mandats.

Embarquée sur le *Virginie* en août 1873, Louise Michel, « la Vierge rouge » pour ses ennemis, arrive donc le 8 décembre à Nouméa après quatre mois de voyage. Cinq mille communards seront déportés dans cette île située à dix-sept mille kilomètres de la métropole, entre Mélanésie et Océanie, et devenue colonie pénitentiaire en 1864 par la volonté de Napoléon III. Louise Michel va y passer sept ans. À quelle cause va s'atteler cette infatigable militante ? D'abord, à celle des conditions de détention des prisonniers et des prisonnières ; ensuite, à celle de l'instruction des populations locales, dont les terres ont été confisquées par les colons français, mais dont l'instruction n'a pas été prévue au programme ! Lorsque éclate la grande insurrection contre les colons en 1878, révolte qui sera réprimée dans le sang, Louise Michel, contrairement à la plupart de ses compagnons d'infortune, prend le parti des Kanaks. Quand il s'agit de servir la justice et la liberté, elle ne dételle jamais.

C'est aussi qu'elle s'est liée d'amitié avec Ataï, l'un des plus grands chefs locaux dont elle a appris la langue et qui lui a conté les légendes et les épopées guerrières de sa tribu. Louise Michel a d'ailleurs étudié les différents dialectes de l'île et à son retour en France éditera légendes et chansons épiques de Nouvelle-Calédonie. Geste hautement symbolique, elle offrira à ses amis kanaks son écharpe rouge de la Commune, un talisman qu'elle conservait précieusement depuis des années. Plus utile sans doute à leur cause, elle leur enseignera aussi comment couper les lignes télégraphiques ! Lyrisme politique et pragmatisme révolutionnaire au service de tous les

opprimés, voilà quelle fut la marque de fabrique de celle qui déclarait :
« Notre place dans l'humanité ne doit pas être mendrée, mais prise ! »

Ça ressemble à du Hugo, mais c'est du Louise Michel !

BERTHA VON SUTTNER

(1843-1914)

Bas les armes !

Alors qu'en 1903, la presse européenne parlait d'elle comme de la femme la plus célèbre de son époque, Bertha von Suttner, première femme prix Nobel de la paix, est passée aux oubliettes de l'histoire. Cette amnésie ne devrait pas surprendre si l'on sait que seuls quatre pour cent des Nobel décernés depuis la création du prix ont été attribués à des femmes, ce qui représente cinquante-quatre femmes pour... huit cent soixante-six hommes ! Pour son « engagement pacifiste » (elle invente le terme), Bertha von Suttner mériterait pourtant d'être tirée d'un oubli d'autant plus injuste qu'elle-même aurait joué un rôle déterminant dans la création du prix Nobel.

Bertha Felicitas, comtesse Kinsky von Wchinitz und Tettau, naît à Prague le 9 juin 1843 dans une famille de l'aristocratie viennoise. Son père meurt avant sa naissance, laissant une belle fortune à son épouse, de sorte que Bertha bénéficie d'une éducation soignée, voyage beaucoup et apprend plusieurs langues, ce qui lui sera un jour très précieux pour porter la bonne parole dans le monde. Mais sa mère est une flambeuse qui dilapide au jeu la fortune dont elle a hérité. Ne pouvant plus espérer un sou vaillant de sa famille, Bertha doit travailler pour vivre et devient gouvernante chez les von Suttner, une famille moins titrée qu'elle, mais bien plus fortunée.

La suite est classique : elle tombe amoureuse de l'un des fils von Suttner, Arthur, de sept ans plus jeune qu'elle, est renvoyée, expédiée à Paris où elle

devient la secrétaire particulière éclair d'Alfred Nobel (pas plus de deux semaines, mais qui lui suffiront à convaincre l'inventeur de la dynamite, pacifiste convaincu, de mettre sa fortune au service d'une organisation humaniste qui deviendra le prix Nobel). Le fils von Suttner s'obstinant contre l'avis de ses parents à vouloir épouser cette femme plus âgée que lui et sans dot, il est instantanément déshérité. Les jeunes mariés quittent l'Autriche, et s'installent en Géorgie. Ils y resteront neuf ans, vivant chichement de traductions, de l'écriture de romans et d'articles de presse.

Bertha commence à se passionner pour la thématique de la guerre et de la paix. Idéaliste, elle est convaincue que les hommes peuvent s'entendre et renoncer à se battre. Revenue en Autriche après une réconciliation générale avec les Suttner, elle devient une fervente militante pacifiste. Elle écrit *Die Waffen nieder !*, paru en France sous le titre *Bas les armes !* Publié en 1889, cet essai antimilitariste évoque la guerre du point de vue d'une femme. C'est un succès foudroyant : l'ouvrage est vendu à deux millions d'exemplaires et traduit en douze langues, ce qui, pour l'époque, est proprement incroyable. Sur sa lancée, Bertha crée une société pacifiste autrichienne et, portée par le succès de son livre, est la vedette du troisième Congrès universel de la paix qui se tient à Rome en 1891. Elle y prononce son premier discours public dans un italien parfait, appelant de ses vœux le désarmement, le règlement des litiges entre pays par le droit et, pour ce faire, la création du Bureau international de la paix dont elle va d'emblée devenir vice-présidente, position absolument remarquable alors que les femmes sont exclues de toute forme de responsabilités politiques. Dans les milieux pacifistes, on la nomme « Friedens Bertha » ; les nationalistes, eux, la traitent d'« hystérique » et la qualifient de « Friedens Furie ».

Nobel et Jaurès, avec qui elle correspond, ont de l'admiration pour elle ; elle leur fait part de son rêve d'une Europe pacifique qu'elle nomme « Paneuropa ». Son influence et son militantisme la mèneront jusqu'aux États-Unis où, en 1904, elle sera reçue par le président Theodore Roosevelt

et, l'année suivante, le 10 décembre 1905, elle devient la première femme à obtenir le prix Nobel de la paix.

Disparue neuf ans plus tard, le 21 juin 1914, elle ne verra par chance ni la Grande Guerre ni l'effondrement de l'Empire austro-hongrois. En 1910, soit quatre ans avant sa mort, elle avait prédit dans un roman une guerre mondiale apocalyptique. L'avenir allait lui donner cruellement raison. En juillet 1914, dans l'Europe entière, le cri du moment n'est pas « Bas les armes ! », mais plutôt, « Aux armes, citoyens ! »

ÉLISABETH MAGIE

(1866-1948)

Monopoly

« Allez à la case prison, ne retirez pas vingt mille francs. » Cette phrase, vous l'avez forcément déjà lue en jouant au Monopoly. Mais saviez-vous que ce jeu mondialement connu a été inventé par une femme ? Une grande idéaliste dont l'objectif n'était en aucun cas d'apprendre aux joueurs comment devenir riches, mais, tout au contraire, de les sensibiliser aux excès du capitalisme.

Qui est Élisabeth Magie ? Née dans l'Illinois en 1866, juste à la fin de la guerre de Sécession, elle est la fille d'un éditeur de presse quaker, donc particulièrement sensible au sort de ses prochains, et partageant les convictions abolitionnistes de Lincoln dont il a suivi la tournée électorale dans sa région à la fin des années 1850. Dès que sa fille est en âge de lire, James Magie lui met entre les mains *Progrès et Pauvreté*, un livre dont l'auteur, l'économiste Henry George, préconise la création d'un impôt unique sur les plus-values réalisées par les propriétaires fonciers. Élisabeth devient la fervente supporter du « géorgisme ».

Devenue adulte, elle touche un peu à tous les métiers : sténographe, ingénieur, comédienne, et même, à partir de 1906, écrivain et reporter. Féministe, peu disposée à renoncer à sa liberté, elle ne se marie qu'à quarante-quatre ans, chose impensable à l'époque. Que son mari soit un homme d'affaires n'empêche en rien Élisabeth de rester fidèle à ses

convictions de jeunesse : le 5 janvier 1904, elle dépose le brevet d'un jeu qui a pour nom « The Landlord's Game », ou « Jeu du propriétaire foncier ». Elle entend dénoncer le pouvoir et la pression qu'exercent les propriétaires sur les locataires, et le caractère antisocial du monopole. « Ce jeu est une démonstration pratique du système actuel d'accaparement des terres », écrit-elle dans la revue des partisans de la taxe unique. Le jeu prospère. Jusque dans les années vingt, Élisabeth ne cesse d'en améliorer le design et change son nom en « Prosperity ». Bien des années plus tard, un certain Charles Darrow, alors au chômage, joue au Prosperity chez des amis... Il va s'en inspirer pour créer un jeu qu'il vend en 1935 à Parker et qui deviendra le Monopoly.

Amis joueurs, la prochaine fois que vous ferez une partie, ayez une petite pensée pour Élisabeth Magie dont l'« idéal » dans le Landlord's Game n'était pas d'avoir un hôtel de luxe dans une avenue chic, mais de disposer d'une « maison pour les pauvres », idéal que notre Monopoly a conservé sous le qualificatif moins parlant, mais tout aussi altruiste, de « caisse de communauté » !

DOLORES IBARRURI

(1895-1989)

Pasionaria

Au printemps 1918, en pleine Semaine sainte, *El Minero vizcaino*, journal de la presse ouvrière espagnole, publie un article dénonçant l'hypocrisie religieuse. L'article est signé « la Pasionaria ». Derrière ce pseudonyme étincelant se cache Dolores Ibaruri, militante communiste, héroïne de la guerre civile espagnole. Autrement dit, avant de désigner dans nos dictionnaires « toute femme passionnée par une cause et capable de galvaniser les foules par son éloquence », avant d'être mise à toutes les sauces dans les magazines féminins contemporains, « la Pasionaria » désignait Dolores Ibaruri, et elle seule !

Née le 9 décembre 1895 dans une bourgade minière proche de Bilbao, au sein d'une famille misérable de onze enfants, elle quitte l'école à quinze ans et devient couturière et femme de ménage. Elle aurait pu le rester toute sa vie, mais elle épouse en 1916 un mineur militant socialiste, Julian Ruiz, au contact duquel elle se met à lire, découvre Marx, se passionne pour la révolution russe et s'engage en politique. Leur vie militante est marquée par la précarité et l'esprit de sacrifice. Julian est régulièrement envoyé derrière les verrous pour avoir participé à des grèves, notamment la grande grève générale de 1917. Pendant ce temps-là, Dolores s'engage avec passion. Elle brûle de se faire entendre, milite comme elle respire : une sorte de Louise Michel ibérique ! En 1920, elle participe à la création du Parti communiste

espagnol dont elle deviendra d'ailleurs membre du Comité central à partir de 1930 et même présidente en 1960.

Entre-temps, elle quitte Julian, même si, en membres du parti qui se respectent, ils restent bons camarades ! Dolores devient également responsable du journal du parti *Mundo obrero* (« Monde ouvrier »). Tout comme Julian, elle est arrêtée et emprisonnée à plusieurs reprises en raison de ses activités politiques, mais, même en prison, c'est plus fort qu'elle, il faut qu'elle dénonce les injustices et, comme elle est une meneuse-née, elle organise des grèves de la faim contre les conditions de détention. En 1933, avec la montée des périls en Europe, elle crée une association de femmes contre le fascisme et la guerre, ce qui lui vaut d'être envoyée en mission en URSS, où son séjour est une révélation.

Et sa vie de famille dans tout ça ? Dolores, on s'en doute, n'est pas très présente pour ses enfants. En 1935, une fois encore emprisonnée et ne pouvant pas s'occuper d'eux (seuls deux sur six de ses enfants ont survécu), elle décide de les envoyer en URSS ! Son fils, dont elle avait fait de la graine de militant communiste dès l'âge de treize ans, reviendra combattre en Espagne durant la guerre civile. Il sera interné au camp d'Argelès-sur-Mer, en France, retournera en URSS et se portera volontaire pour aller se battre à Stalingrad où il mourra sous l'uniforme de l'Armée rouge. Digne fils de sa mère, militant passionné, il reçoit, tout comme elle, le titre de héros de l'Union soviétique. Une âme de fer ! Un Espagnol mort à Stalingrad ? Voilà qui ne devait pas courir les rues à l'époque, mais le fils de la volcanique Pasionaria pouvait-il mourir autrement qu'en héros ?

Quand le Front populaire remporte les élections en Espagne en 1936, Dolores Ibarruri est élue députée des Asturies. C'est dans ses fonctions, au tout début de la guerre civile entre républicains et nationalistes, qu'évoquant le péril fasciste au micro de Radio Unión à Madrid, elle s'exclame : « *No pasarán !* » (« Ils ne passeront pas ! ») Depuis ce jour, tous les mouvements révolutionnaires où qu'ils se trouvent sur la surface du globe ont fait leur le

cri de ralliement de la Pasionaria, la fille de mineur qui voulait changer le monde.

MARTHE ROBIN

(1902-1981)

Inédie

Dans certaines traditions spirituelles, il existe des êtres à part, saints catholiques, soufis, sages hindous, capables de rester des semaines, des mois, voire des années, sans boire ni manger. On appelle « inédie » cette absence totale de nourriture ou de boisson. Là où des amants ont aussi besoin d'eau fraîche, ces individus se contentent d'amour, de « lumière céleste », dite aussi « prana ». Aux yeux des croyants, leur survie est la marque indubitable de la grâce divine. L'hagiographie chrétienne ne manque pas d'exemples d'inédie : de l'ermite Nicolas de Flüe, qui au xv^e siècle fit, dit-on, un jeûne total de vingt ans, à Catherine de Sienne qui aurait jeûné huit années durant, ne s'autorisant qu'une hostie par semaine.

Mais le cas le plus célèbre et le plus proche de nous est celui de Marthe Robin dont l'inédie aurait duré cinquante-deux ans, entre 1928 et 1981. Née le 13 mars 1902 à Châteauneuf-de-Galaure dans la Drôme, de parents agriculteurs, Marthe, qui échappe nouveau-née à la typhoïde, reste une enfant chétive et constamment malade : maux de tête, fièvre, tumeur cérébrale, comas, troubles du sommeil et de la vision ne lui laissent pas une minute de répit. Pour trouver un sens à toute cette souffrance, elle se dévoue à la Vierge Marie et, en 1925, rédige un acte d'abandon à la volonté de Dieu. Elle cesse alors de s'alimenter et de boire, et l'hostie devient sa seule nourriture. Elle ne

dort presque plus ; bientôt, elle perd l'usage de ses mains et de ses jambes. Elle va passer sa vie entière dans sa chambre.

Qu'en dit la médecine ? Deux médecins dépêchés auprès d'elle par l'évêque de Valence parlent d'« encéphalite léthargique », puis concluent qu'elle est en proie à des manifestations d'ordre « surnaturel ». En 1933, elle dit avoir eu une vision du Christ lui demandant de créer des « foyers de lumière, de charité et d'amour » (quatre-vingts de ces foyers seront créés dans le monde). Chaque jour, des visiteurs se pressent à son chevet qu'elle reçoit, bienveillante et joviale malgré ses souffrances. De 1930 jusqu'à sa mort en 1981, à soixante-dix-neuf ans, elle reçoit les stigmates du Christ (plaies de la crucifixion aux mains et aux pieds).

En ce moment même, à Rome, sa béatification est à l'étude. Que l'on croie au ciel ou non, on ne peut s'empêcher d'espérer que Marthe Robin soit morte « en odeur de sainteté », autre belle expression de la langue française ; après tant de souffrances terrestres, la divine Providence n'aura pas voulu que cette vie semée d'épines s'achève autrement que dans des effluves de roses et de jasmin.

ALBERTA LUTHER KING

(1904-1974)

Dream

La foi inébranlable et l'engagement de Martin Luther King n'ont pas surgi de nulle part et c'est sans doute côté maternel qu'il faut en chercher les racines. L'illustre prédicateur n'a-t-il pas témoigné lui-même dans ses Mémoires de l'influence de sa mère, Alberta Williams, sur son développement moral ?

Née en 1904, Alberta était tout à la fois fille, épouse et mère de pasteur ! La foi chevillée au corps, elle sera sa vie durant la paroissienne « survitaminée » de l'église baptiste Ebenezer, à Atlanta, où prêcheront successivement son père, son mari et son fils, tandis qu'elle en dirigera le chœur et en tiendra l'harmonium.

Faute de pouvoir enseigner, l'école où elle envisageait de travailler refusant les femmes mariées, Alberta devient femme au foyer. Mère de couleur dans l'Amérique ségrégationniste des années cinquante, elle endure quotidiennement les humiliations infligées aux Noirs et s'inquiète des effets de ces discriminations sur ses trois enfants. Elle va donc mettre un point d'honneur à leur apprendre l'estime de soi, la dignité. Quand son fils Martin fait à l'âge de six ans sa première expérience de ségrégation raciale, son petit voisin blanc lui ayant avoué qu'il n'a plus le droit de jouer avec lui, sa mère tente de lui expliquer ce qu'est la ségrégation et ajoute : « Ne te rabaisse

jamais au point de te laisser aller à la haine. [...] Ne pense jamais que tu es inférieur à qui que ce soit. »

Bien sûr, Alberta milite pour les droits civiques au sein de l'Association nationale pour la promotion des gens de couleur (NAACP) dont Michael, son mari, est le représentant pour la ville d'Atlanta. Ardent militant, Michael qui a ajouté le beau nom de Luther à son patronyme ne prend plus ni le bus ni l'ascenseur parce que les Noirs y sont brimés ! Martin conserve de lui l'image d'un père sévère et autoritaire, et, dans ses Mémoires, c'est avant tout Alberta, qualifiée de « meilleure mère au monde », qui tient le haut du pavé. De fait, Martin maintiendra un lien très fort avec elle sa vie durant. Comme Alberta dut être fière de son fils, le voyant relever le flambeau de la lutte non violente contre la ségrégation, prononcer le 28 août 1963 « *I have a dream* » et devenir, à trente-cinq, le plus jeune prix Nobel de la paix pour sa lutte non violente contre la ségrégation raciale et contre la pauvreté !

Le 4 avril 1968, Martin Luther King, à l'âge de trente-neuf ans, est assassiné à Memphis, Tennessee. Au lendemain de cette tragédie, c'est Alberta qui maintient sa famille debout. Six ans plus tard, le 3 juin 1974, alors qu'elle joue de l'orgue dans sa bien-aimée paroisse Ebenezer, Alberta est à son tour assassinée par un jeune Noir déséquilibré qui prétend avoir pour mission de tuer tous les chrétiens. Elle avait soixante-dix ans. La presse titre : « *Another King killed* ». Alors que le tueur est condamné à mort, la famille Luther King demande sa grâce au nom de Martin et d'Alberta, tous deux farouchement opposés à la peine de mort, tous deux sacrifiés pour avoir osé rêver d'un monde meilleur.

ROSA PARKS

(1913-2005)

Autobus

De la limousine où fut assassiné John Kennedy au lit de camp de George Washington, le musée Henry-Ford de Dearborn, dans le Michigan, expose toutes sortes de véhicules et d'objets liés aux anciens présidents des États-Unis. Le vieil autobus jaune exposé dans un coin du musée évoque quant à lui une personne bien plus modeste, mais tout aussi exceptionnelle.

Le 1^{er} décembre 1955, assise à l'avant de cet autobus de la ville de Montgomery, bastion de la ségrégation raciale du sud-est des États-Unis, Rosa Parks, une humble couturière afro-américaine alors âgée de quarante-deux ans, refuse de céder sa place à un voyageur blanc ainsi que l'exigent les lois ségrégationnistes de l'Alabama (les quatre premiers rangs sont alors réservés aux Blancs). « Les gens racontent que j'ai refusé de céder mon siège parce que j'étais fatiguée, mais ce n'est pas vrai, témoignera Rosa Parks. [...] Non, la seule fatigue que j'avais était celle de céder. » Rosa est arrêtée, jugée et se voit infliger une forte amende pour violation des lois locales.

Cette sanction injuste provoque instantanément le boycottage par les Noirs des bus de Montgomery et marque du même coup la naissance du mouvement pour les droits civiques. Car le leadership du boycottage est placé entre les mains d'un jeune pasteur noir de vingt-sept ans nommé... Martin Luther King ! Pendant plus d'un an, les Noirs de Montgomery boycottent les bus et réclament le droit de s'asseoir où ils veulent, un minimum de

courtoisie de la part des chauffeurs et l'embauche de chauffeurs noirs. Bientôt, le mouvement s'étend dans tout le pays et Rosa Parks devient le symbole de la lutte pour les droits civiques.

Moins d'un an après l'incident de Montgomery, la Cour suprême condamne les pratiques ségrégationnistes de l'Alabama et, en 1964, un an après le célèbre « *I have a dream* » prononcé par Luther King à Washington, est voté le Civil Rights Act qui abolit toute forme de ségrégation dans les lieux publics. Pour son engagement de toute une vie au service de l'égalité des droits, Rosa Parks se voit décerner le titre de « mère du mouvement des droits civiques » par le Congrès américain. En 1990, l'une des premières visites de Nelson Mandela tout juste libéré est pour elle. Enfin, le 24 octobre 2005, jour de sa mort, les drapeaux sont mis en berne et, dans tous les bus de Montgomery, la place où elle s'était assise quarante ans auparavant est occupée par une photo d'elle ornée d'un ruban portant cette phrase devenue fameuse : « En hommage à la femme qui s'est tenue debout en restant assise. »

EVA PERÓN

(1919-1952)

Injusticia!

« De chaque âge, je garde le souvenir de quelque injustice qui me souleva en me déchirant le cœur. » Cette phrase est extraite de *La Razón de mi vida* (« La Raison de ma vie »), livre d'Eva Perón, dite « Evita », épouse charismatique du président Juan Perón, idolâtrée par le peuple argentin. Elle publia ce livre un an avant sa disparition prématurée le 26 juillet 1952, à trente-trois ans, des suites d'un cancer de l'utérus.

Injusticia, pour avoir ressenti petite fille la honte d'être une enfant illégitime. Sa mère, cuisinière dans une ferme, a eu cinq enfants de son patron, Juan Duarte, riche propriétaire terrien. Dans les milieux favorisés de l'Argentine de l'époque, nombreux sont les hommes qui mènent une double vie, ont une famille cachée. Evita appartient à l'une de ces familles. Quand son père trouve la mort dans un accident de voiture en 1926, la famille officielle interdit avec brutalité à celle d'Eva de participer à la veillée funèbre. Pas question d'accepter aux obsèques la présence d'une « boniche » et de ses bâtards. Finalement, ils y assisteront de loin, mais Evita gardera un souvenir cuisant de cette injustice et de cette humiliation.

Plus douloureux encore, la honte de ne pas être né « comme il faut » est alors inscrite à l'état civil : toute naissance y est qualifiée de « légale » ou d'« illégale » et l'enfant dit « illégal » est répertorié soit comme « adultérin », soit comme « sacrilège » (né d'un viol) ou encore « *máncer* » (né d'une

femme publique). Comme s'il ne suffisait pas d'être un enfant illégal, encore faut-il que le pourquoi du comment en soit gravé dans le marbre !

Injusticia, pour avoir connu la pauvreté. À la mort de son père, sa mère est chassée de la ferme où on l'employait et se retrouve sans le sou et sans toit. Devenue couturière, elle travaille jusqu'à l'épuisement pour nourrir ses enfants. Elle leur rappelle constamment que leur pauvreté est une injustice.

Injusticia, pour avoir fait la cruelle expérience de sa vulnérabilité de femme face à la violence masculine. En 1934, Eva a quinze ans quand deux garçons de bonne famille lui proposent, ainsi qu'à une amie, de les emmener en voiture à Mar del Plata. Les deux jeunes gens tentent de les violer. Ils ne parviennent pas à leurs fins, mais laissent les deux jeunes filles en pleine rue, à moitié nues. Pour Eva, c'est un terrible traumatisme.

Alors, elle veut s'en sortir ! Sortir de sa condition, de son village, de sa pauvreté. C'est sa voix qui va le lui permettre. À l'école, elle aime par-dessus tout jouer la comédie, déclamer, réciter. Elle participe à une audition radiophonique, puis va jouer la comédie dans différentes petites troupes. En 1935, elle part pour Buenos Aires où elle court les concours de beauté, de tango, et, en août 1937, elle obtient son premier rôle dans une dramatique. « Je fus mauvaise au cinéma, médiocre au théâtre, passable à la radio », écrira-t-elle. Fausse modestie ! Même si les débuts sont timides, elle est très douée pour la radio. Sa voix est limpide, son débit est fluide, expressif, envoûtant. En 1942, elle décroche un contrat très lucratif pour animer une émission, *Grandes mujeres de todos los tiempos* (« Grandes femmes de tous les temps »). C'est un immense succès, Eva devient l'une des actrices radio les mieux payées du moment. Deux ans plus tard, en janvier 1944, alors qu'elle participe à une opération caritative pour aider les victimes d'un tremblement de terre, elle rencontre Juan Perón. Dès lors, les événements s'enchaînent à une vitesse folle... Dès février, ils vivent ensemble et se marient en octobre 1945.

Eva devient la porte-parole enflammée de son candidat de mari. Un couple présidentiel est né, consacré par l'élection victorieuse du 24 février 1946. Désormais, grâce à son époux, Eva pourra peser sur le cours des choses. Grande prêtresse emperlouée des grands-messes d'un régime péroniste teinté de fascisme ? Militante ardente et sincère, soucieuse de corriger les injustices faites aux enfants, aux femmes et aux *descamisados* (« sans-chemises », par référence aux sans-culottes), injustices qu'elle-même a subies enfant ?

On peut en juger sur pièces.

Sur l'injustice faite aux enfants naturels : avant même leur mariage, Eva et Juan Perón, tous deux étiquetés « adultérins » sur leur état civil, font détruire et remplacer leurs actes de naissance (Evita en profite au passage pour se rajeunir de trois ans !), et, en 1954, une loi interdira toute mention stigmatisante à la naissance.

En matière sociale, Perón inaugure sa présidence en obligeant par décret les chefs d'entreprise à payer un treizième mois à tous leurs employés et à leur verser un salaire minimal. De son côté, en 1948, Eva crée une fondation de bienfaisance, qui porte son nom, et va lancer de vastes programmes à destination des plus défavorisés. Elle fera bâtir quatre mille écoles, mille foyers pour enfants abandonnés, une soixantaine d'hôpitaux ultramodernes, créera des écoles d'infirmières et équipera un train sanitaire où les consultations sont gratuites. Pour les Argentins, elle devient la « Madone des humbles » ou la « Première Samaritaine ».

Après les enfants et les *descamisados*, les femmes ! Eva Perón leur donne enfin une voix. Elle crée le Parti péroniste féminin et milite pour le droit de vote des femmes, ce qui, dans un pays aussi machiste et catholique que l'Argentine d'alors, n'est pas une mince affaire. Grâce à son implication dans le projet, les Argentines votent pour la première fois en 1951, et plus d'une centaine de parlementaires femmes sont élues également pour la première fois, ce qui fait de l'Argentine le premier pays du monde en matière de

représentation des femmes au Parlement. Déjà gravement malade, Eva Perón a voté depuis son lit d'hôpital. En toute justice, sa carte d'électeur porte le n° 00.000.001 ! Elle est la première électrice d'une Argentine moderne qu'elle a contribué à faire émerger.

On a dit d'elle qu'elle s'occupait du sort des pauvres, mais recevait des miséreux en robe haute couture et couverte de bijoux ; qu'elle pouvait évoquer à Paris les injustices faites aux femmes, tout en laissant ses mensurations chez Dior. Ces contradictions ne la gênaient en rien. N'avait-elle pas manqué de tout, enfant ? Ne pouvait-elle se rêver à la fois en princesse et en Robin des Bois ? Après tout, qu'est-ce que le bonheur, nous dit Freud, sinon « un rêve d'enfant réalisé dans l'âge adulte » ?

GENEVIÈVE DE GAULLE

(1920-2002)

Mouchoir

Ancienne résistante et déportée, Geneviève de Gaulle-Anthonioz, nièce du Général, aura attendu plus de cinquante ans avant de pouvoir évoquer l'univers concentrationnaire dans un livre intitulé *La Traversée de la nuit*.

À vingt ans, alors qu'elle est une toute jeune étudiante en histoire, elle entre dans la Résistance, rejoignant le réseau du musée de l'Homme. Le 20 juillet 1943, elle est arrêtée, et déportée six mois plus tard au camp de Ravensbrück où elle devient le matricule 27372. Dans son livre, elle raconte en particulier ses quatre mois d'isolement dans le bunker du camp, du 28 octobre 1944 à la fin février 1945. Partout en Europe, les Alliés commencent alors à prendre l'avantage ; désormais, Himmler ne pense plus qu'à sauver sa peau.

Or, à ce moment précis, quatre membres de la famille de Gaulle sont détenus dans différents camps de concentration : le frère aîné et la sœur du général de Gaulle, son beau-frère et sa nièce Geneviève. Début octobre 1944, Himmler fait parvenir à de Gaulle une proposition d'échange des membres de sa famille contre des prisonniers allemands. Par trois fois, il fera cette même proposition, par trois fois de Gaulle la refusera.

Himmler va tout de même « protéger » Geneviève contre les pires violences du camp, où chacun peut à tout moment mourir sous les coups d'un kapo, en la faisant mettre à l'isolement dans le bunker : ce lieu inspire la

terreur aux déportées. On y enferme les détenus en attente de punition ou d'exécution. Ils y sont maintenus dans l'obscurité complète et nourris d'un quignon de pain tous les trois jours et d'une soupe claire tous les cinq jours. En quatre mois d'enfermement, Geneviève, qui s'affaiblit de jour en jour, ne sortira que quatre fois de sa sinistre cellule. Dans la solitude de sa geôle, elle entend les hurlements de ceux que l'on torture. Elle qui a la foi chevillée au corps est saisie d'un moment de désespoir et de doute. Dans cet univers de violence, d'absurdité et de mort, sa foi est gravement mise à l'épreuve. « Dieu était étrangement absent. Je ne peux pas dire que j'aie douté de son existence, mais il n'était pas là dans ce bunker. » Dans sa cellule où il fait un froid glacial, elle s'accroche à la vie, pense aux compagnes d'infortune, Jacqueline, Danièle, Kouri, Milena, Grete, dont elle a été séparée.

Enfin, en février, elle est autorisée à les rejoindre. Leurs retrouvailles sont bouleversantes. En son absence, ses amies se sont débrouillées pour dénicher dans l'atelier de couture du camp, qui un fil rouge, qui un fil bleu, pour offrir à Geneviève un mouchoir où elles ont brodé un drapeau français. Puis, chacune d'entre elles s'est privée d'une parcelle de sa ration de pain, pourtant vitale, pour en former une petite boule. Un peu de cire ou de suif dénichés à grand-peine dans le camp fera la bougie : c'est un gâteau d'anniversaire !

Pages admirables et bouleversantes où Geneviève de Gaulle évoque cette parenthèse d'humanité et d'espoir dans un univers voué à la déshumanisation et à la mort. Sa foi est revivifiée par l'amitié et la solidarité de ses amies.

Pendant des années, ce mouchoir a été exposé dans une vitrine mal éclairée du musée des Compagnons de la Libération, sans autre mention que : « Mouchoir de Geneviève de Gaulle-Anthonioz à Ravensbrück ». Cet humble objet fut pourtant le témoin d'une expérience humaine majeure qui allait conduire Geneviève de Gaulle après la guerre à être pendant trente-quatre ans présidente d'ATD Quart Monde.

« Quand on a été touché par le mal absolu, la seule réponse est la fraternité. »

Geneviève de Gaulle-Anthonioz.

Remerciements à Christelle Gallé, amie des mots, des femmes et des idées.

DU MÊME AUTEUR

Histoires d'os et autres illustres abattis, Lattès, 2007.

Grands Z'héros de l'Histoire de France, Lattès, 2010.

Le Grand quiz des histoires de France, Lattès, 2011.

Les Secrets de Paris, La Librairie Vuibert, 2012.

Embrouilles familiales de l'Histoire de France, Lattès, 2015.

Championnes : elles ont conquis l'or, l'argent, le bronze, Arthaud, 2015.

Coups de chœurs (dir.), Tallandier, 2018.

Table des matières

Titre

Copyright

Introduction

REINES, PRINCESSES ET FAVORITES

Agnès Sorel - (vers 1422-1450)

Marie Tudor - (1516-1558)

Catherine de Médicis - (1519-1589)

Élisabeth Ire d'Angleterre - (1533-1603)

Marie Stuart - (1542-1587)

Leonora Dori - (1570 ?-1617)

Marie de Médicis - (1575-1642)

Catherine Bellier - (1614-1689)

Les sœurs Mailly-Nesle - (nées entre 1710 et 1717, décédées entre 1741 et 1799)

Madame de Pompadour - (1721-1764)

Catherine II de Russie - (1729-1796)

Marie-Antoinette - (1755-1793)

Joséphine de Beauharnais - (1763-1814)

Madame Récamier - (1777-1849)

Désirée Clary - (1777-1860)

Albine de Montholon - (1779-1848)

Éléonore Denuelle de La Plaigne - (1787-1868)

Victoria, reine d'Angleterre - (1819-1901)

Eugénie de Montijo - (1826-1920)

Sissi - (1837-1898)

Élisabeth II d'Angleterre - (née le 21 avril 1926)

Princesse Margaret - (1930-2002)

FEMMES DE LETTRES

Christine de Pisan - (1364-1430)

Princesse palatine - (1652-1722)

Elizabeth Montagu - (1718-1800)

Louise de Keralio-Robert - (1756-1822)

Jane Austen - (1775-1817)

Mary Shelley - (1797-1851)

Juliette Drouet - (1806-1883)

Harriet Beecher Stowe - (1811-1896)

Adèle Hugo - (1830-1915)

Selma Lagerlöf - (1858-1940)

Colette - (1873-1954)

Helen Keller - (1880-1968)

Agatha Christie - (1890-1976)

Dominique Aury - (1907-1998)

Simone de Beauvoir - (1908-1986)

Françoise Giroud - (1916-2003)

FEMMES DANS LA GUERRE

Lagertha - (ixe siècle)

Clémentine Delait - (1865-1939)

Charlotte Malleterre - (1867-1945)

Margaretha Zelle - (1876-1917)

Nicole Girard-Mangin - (1878-1919)

Suzanne Noël - (1878-1954)

Florence Conrad - (1886-1966)

Arletty - (1898-1992)

Rose Valland - (1898-1980)

Joséphine Baker - (1906-1975)

Lucie Bernard - (1912-2007)

Lioudmila Pavlitchenko - (1916-1974)

Anna Marly - (1917-2006)

Anne de Gaulle - (1928-1948)

CHAMPIONNES, SAVANTES ET ARTISTES

Kyniska - (ive siècle avant J.-C.)

Dolores Sanchez - (1866- ?)

Alice Milliat - (1884-1957)

Annette Kellerman - (1886-1975)

Bessie Coleman - (1892-1926)

Keiko Fukuda - (1913-2013)

Valentina Terechkova - (née en 1937)

Jeanne Chauvin - (1862-1926)

Marie Curie - (1867-1934)

Maria Montessori - (1870-1952)

Melitta Bentz - (1873-1950)

Mileva Maric - (1875-1948)

Clara Schumann - (1819-1896)

Rosa Bonheur - (1822-1899)

Sarah Bernhardt - (1844-1923)

Camille Claudel - (1864-1943)

Hattie McDaniel - (1895-1952)

Eugénie Brazier - (1895-1977)

Louise Brooks - (1906-1985)

Lee Miller - (1907-1977)

Marilyn Monroe - (1926-1962)

Niki de Saint Phalle - (1930-2002)

AVENTURIÈRES, HÉTAÏRES ET FEMMES DE...

Jeanne de La Motte - (1756-1791)

Constance Weber - (1762-1842)

Madame Hugo - (1803-1868)

Alexandrine Zola - (1839-1925)

Caroline Otero - (1868-1965)

Lee Bouvier-Radziwill - (1933-2019)

FEMMES ENGAGÉES

Alix la Burgotte - (xve siècle)

Marie Durand - (1711-1776)

Flora Tristan - (1803-1844)

Louise Michel - (1830-1905)

Bertha von Suttner - (1843-1914)

Élisabeth Magie - (1866-1948)

Dolores Ibarruri - (1895-1989)

Marthe Robin - (1902-1981)

Alberta Luther King - (1904-1974)

Rosa Parks - (1913-2005)

Eva Perón - (1919-1952)

Geneviève de Gaulle - (1920-2002)